



LA NOSTALGIE KENNEDY

HÉROS ET
VISIONNAIRE

DALLAS
LES PHOTOS
ENFIN
RETROUVÉES

JFK
OMBRES
ET LUMIÈRES
PAR PHILIPPE LABRO

COMMENT IL A
SAUVÉ LE
MONDE DE
L'APOCALYPSE
PAR OLIVIER ROYANT

LIAISONS
FATALES
MARILYN
ET LES AUTRES



Jackie
LA PREMIÈRE
FIRST LADY
PAR VALÉRIE TRIERWEILER

MODE
LE CHIC À
LA FRANÇAISE
EXCLUSIF
LES SŒURS RIVALES
LE LIVRE À PARAITRE

M 01066 - 8H - F: 6,95 € - RD





PARTEZ
SUR UN
COUP DE
CARTE.

CARTE
AVANTAGE

-30% SUR VOS VOYAGES⁽¹⁾
-60% POUR LES ENFANTS⁽²⁾

49€/AN⁽³⁾



RENDEZ-VOUS SUR **Oui.sncf**, EN GARES, BOUTIQUES,
AGENCE DE VOYAGES AGRÉÉES SNCF ET PAR TÉLÉPHONE.

(1) Offre réservée aux titulaires de la carte Avantage, et un accompagnateur de plus de 12 ans pour les titulaires de la carte Avantage Week-end ou Famille. Réduction calculée, hors prestations supplémentaires payantes, sur le tarif PREM'S, SECONDE, PREMIÈRE et le Plein Tarif SECONDE et PREMIÈRE pour les trains à réservation obligatoire (TGV INOUI et INTERCITÉS, hors OUIGO et INTERCITÉS 100% ÉCO) et sur le tarif « Normal » pour les trains INTERCITÉS sans réservation obligatoire dans le cadre de billets valables 7 jours. Réductions applicables sur le territoire national. (2) Offre réservée jusqu'à 3 accompagnateurs enfants de 11 à 11 ans inclus si le billet est acheté simultanément au billet du titulaire de la carte Avantage. Réduction calculée, hors prestations supplémentaires payantes, sur le tarif PREM'S, SECONDE, PREMIÈRE et le Plein Tarif SECONDE et PREMIÈRE pour les trains à réservation obligatoire (TGV INOUI et INTERCITÉS, hors OUIGO et INTERCITÉS 100% ÉCO), ou sur le tarif « Normal » pour les trains INTERCITÉS sans réservation obligatoire dans le cadre de billets valables 7 jours. Réductions applicables sur le territoire national. (3) Prix en vigueur au 09/05/2019, hors promotions. Offre valable pendant toute la durée de la validité de la carte. Réductions applicables dans la limite des places disponibles et sur une sélection de trains. Offre non cumulable avec toute autre promotion en cours ou tarif réduit SNCF. Vente et informations en bornes libre-service, dans les gares, boutiques SNCF, par téléphone au 3635 (service gratuit + prix appel), auprès des agences de voyages agréées SNCF et sur www.oui.sncf. Télépaiement obligatoire par téléphone et sur Internet. TGV INOUI est une marque déposée de SNCF Mobilités. Tous droits de reproduction réservés. SNCF Voyageurs, SA immatriculée au RCS de Bobigny sous le numéro 519 037 584 - 9, rue Jean-Philippe Rameau - 93200 - Saint-Denis. ROSA-PARK

TGV
InOui

VOYAGEZ AVEC VOTRE TEMPS

| HORS-SÉRIE | COLLECTION "A LA UNE" |

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION

Hervé Gatien.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Olivier Royant.

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION

Régis Le Sommier.

DIRECTEUR DE LA PHOTO

Guillaume Clavériès.

DIRECTEUR DE CRÉATION

Michel Maquéz.

RÉDACTEUR EN CHEF

Patrick Mahé.

CONSEILLER PHOTO

Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF TECHNIQUE

Tania Gaster.

COORDINATION ÉDITORIALE

Gwenaelle de Kerros.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Emmanuel Caron (SR),

Anne Baron (révision), Romain Clergeat,

Danièle Georget, Stéphanie des Horts,

Philippe Labro, Elisabeth Lazaroo,

Philip Le Roy, Jean Lesieur,

Pascal Meynader,

Mathias Petit (iconographie),

Caroline Pigozzi, Olivier Royant,

Valérie Trierweller,

Elodie Vaillant (maquette),

Ghislain de Violet.

ARCHIVES PHOTO

Yvo Chorno (chef de service).

DOCUMENTATION

Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION

Philippe Redon, Nicolas Bourel.

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél. : 01 87 15 56 76.

Sandrine Pangrazzi. Tél. : 01 87 15 56 78.

IMPRESSION Roto France Impression,

Lognes (77) et Maleherbes (45). Achevé

d'imprimer en février 2020. Papier provenant

majoritairement de France, 0 % de fibre

recyclées. Papier certifié PEFC. Europhosphat :

Print 0.010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Lagardère

Media News, société par actions simplifiée

unipersonnelle (Sasu) au capital de 000 000 €,

siege social : 2, rue des Cévennes, 75015 Paris.

RCS Paris 834 289 373.

Associé : Hachette Filipacchi Presse.

PRÉSIDENT

Arnaud Lagardère.

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Constance Benqué.

Les indications de marques et les adresses qui

figurent dans les pages rédactionnelles de ce

numéro sont données à titre d'information sans

aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis

à de légères variations. Les documents requis

ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord

de l'auteur pour leur libre publication. La repro-

duction des textes, dessins, photographies pub-

liées dans ce numéro est la propriété exclusive de

Paris Match, qui se réserve tous droits de repro-

duction et de traduction dans le monde entier.

Numeró de commission partaire :

0917 C 82071. ISSN 0397-1635.

Dépot légal : février 2020 © LMN 2020.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

3-9 rue André Malraux

92300 Levallois-Perret.

Présidente : Constance Benqué.

Directrice générale :

Marie Renou-Coutreau.

Directrice déléguée Pôle presse :

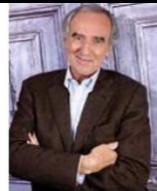
Fabienne Blot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 01 87 15 49 20.

EDITORIAL

PAR PATRICK MAHÉ RÉDACTEUR EN CHEF



KENNEDY PARMI NOUS

LA NOSTALGIE KENNEDY. Tandis que Donald Trump, «imperator» républicain, renfonce ses muscles pour se lancer à la conquête d'un nouveau bail à la Maison-Blanche, s'exhalent les parfums d'une mélancolie attendrie. Soixante ans après l'élection à sensation de John Kennedy, ils nous ramènent à l'Amérique des sixties. Les castes fortunées de la côte est, façon «Gatsby», rimaient avec un certain art de vivre. Même désargentée, la jeunesse vibrait à la fureur de vivre ; les plus huppés se partageant entre les bains de mer au cap Cod et le ski de loisir à Squaw Valley, alors capitale olympique.

«HELLO JFK!» Le monde apprend à pianoter les initiales de John Fitzgerald Kennedy. Déjà Eisenhower, président sortant, avait surfé sur un aimable slogan, «I like Ike» (j'aime Ike), diminutif de Dwight, son prénom. Avec Kennedy, si jeune, héros de guerre, qualifié de «Gentleman Jack», Washington s'offre un lifting politique. Pour la première fois, un descendant d'immigré irlandais – catholique de surcroît – a soufflé la présidence à l'austère société des WASP (White Anglo-Saxon Protestants). Une petite révolution !

JACKIE, PREMIÈRE FIRST LADY. Sans doute Eleanor Roosevelt marqua-t-elle la société américaine en son temps. Jacqueline, alias «Jackie», swingue dans le cœur des méningères de l'Amérique profonde. Oubliée Mamie Eisenhower qui faisait le double de son âge, elle fait souffler un vent de jeunesse. Jacques Lowe, photographe familier des Kennedy, célébrera le couple glamour et la famille radieuse. A de Gaulle, JFK confie : «Je suis l'homme qui accompagne Jackie Kennedy.» Une tendre imagerie dans un monde en ébullition (l'URSS est menaçante), en contrepoint des fléaux de la ségrégation.

MARILYN, FATALE ATTRACTION. Au sortir d'une adolescence fragile, JFK se définit lui-même comme un playboy. Issue d'une famille de la haute société, épousée en 1953, Jackie est entrée dans sa vie un an plus tôt pour n'en sortir, dix ans plus tard, qu'en veuve d'une dignité extrême. Elle a surmonté les infidélités de son époux... avec la sublime et fragile Marilyn Monroe en tête d'affiche, mais aussi Mary Meyer, victime d'un mystérieux assassinat, et surtout Judith Campbell Exner, l'intime de Sam Giancana, boss d'une mafia tapie dans l'ombre.

CUBA, VICTOIRE POUR LE MONDE. Oublié le débarquement désastreux de la baie des Cochons, où les réfugiés cubains de Floride, pilotés par la CIA, échouent à chasser Castro de La Havane ! Surgit la crise des missiles soviétiques installés à Cuba. La menace d'une guerre atomique se précise. Touché par la joie de vivre de ses enfants, Kennedy tient tête à l'état-major, au nom «des enfants du monde», sauvant l'humanité de l'apocalypse.

BONJOUR TRISTESSE. Dès déjà se profile le grand défi pour l'espace. JFK encourage la recherche spatiale pour effacer l'affront du Sputnik russe et l'exploit du cosmonaute pionnier Gagarine. Il ne verra pas les fruits du programme Apollo, ni Armstrong et Aldrin, posant le pied sur la Lune, ce «bond de géant pour l'humanité». Le 22 novembre 1963, le rideau tombe à Dallas. On connaît le film amateur de Zapruder (d'une durée de vingt-six secondes), seul témoignage visuel de la tragédie. Voici des photos inédites (p. 62 à 65) : celles du dernier virage, retrouvées quarante-sept ans après, par «Time»... en Nouvelle-Zélande ! Le glas sonne bientôt sur les années 1960. JFK abattu, Bobby, son cadet, est assassiné en 1968, tout comme Martin Luther King, apôtre des droits civiques.

LA THÉORIE DU COMPLÔT. 26 octobre 2017: Donald Trump autorise la publication de 2891 dossiers sur l'assassinat de JFK. Mais certains, jugés «trop sensibles», restent encore... secrets ! ■

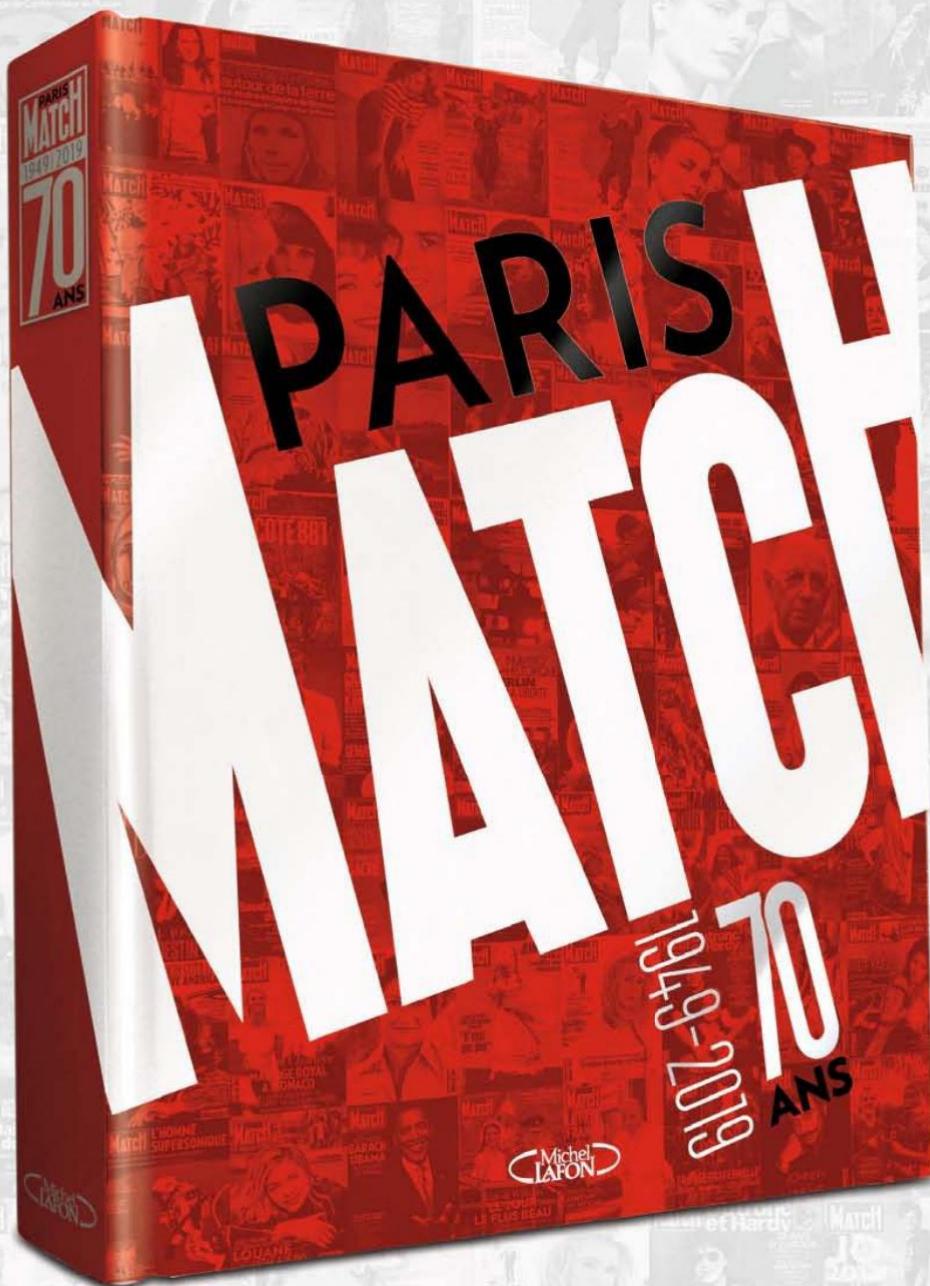
En couverture :
1959, à Hyannis Port.
Le sénateur John F. Kennedy, en pleine ascension, pose avec sa femme, l'élegant Jackie, pour le photographe Mark Shaw.



CRÉDITS PHOTOS. DR. P.5: R. Kuden/White House/John Fitzgerald Kennedy. P. 6 et 7: D. Jones/Look Magazine/Library of Congress. P. 8 et 9: Corbis via Getty Images, Gamma-Rapho. P.10 et 11: Corbis via Getty Images, DR, Bettman Archive/Getty Images. P. 12 et 13: Corbis via Getty Images, DR. P. 14 et 15: Corbis via Getty Images, H. Walker/Time & Life/Getty Images. P. 16: Corbis via Getty Images, P. 18: AP/Sipa. P. 20 et 21: P. Schutzer/Time & Life/Getty Images. P. 22 et 23: Corbis via Getty Images, J. Yale/Time & Life/Getty Images. P. 24 et 25: Time & Life/Getty Images, underwood Archives/Getty Images. P. 26 et 27: H. Walker/Time & Life/Getty Images. P. 28 et 29: A. Rickerby/Time & Life/Getty Images. P. 30 et 31: J. Lowe/Getty Images, Getty Images. P. 32 et 33: C. Stoughton/John Fitzgerald Library, DR. P. 34 et 35: DR. P. 36 et 37: M. Shaw/MPTV/Bureau233. P. 38: NBC/Getty Images. P. 40 et 41: M. Shaw/MPTV/Bureau233. P. 42 et 43: H. Peskin Archive/Getty Images. P. 44 et 45: Bettman Archive/Getty Images, L. Larsen/Time & Life/Getty Images, J. Lowe/Getty Images, Boston Globe/Getty Images. P. 46 et 47: DR, H. Walker/Getty Images. P. 48 et 49: J. Lowe/Getty Images, Getty Images. P. 50 et 51: A. Rickerby/Time & Life/Getty Images, B. Graziani/Photo12, MaxPPP. P. 52 et 53: Time & Life/Getty Images, Corbis via Getty Images. P. 54 et 55: C. Stoughton/John Fitzgerald Library. P. 57: Bettman Archive/Getty Images. P. 58 et 59: DR, AP/Sipa. P. 61: DR, H. Warner King. P. 67: Getty Images. P. 68 et 69: Leemage, Corbis Via Getty Images, DR, Gamma-Rapho. P. 71: P. Schutzer/Time & Life/Getty Images, Bettman Archive/Getty Images. P. 72 et 73: DR, J. Teysseire. P. 74 et 75: AP, Sipa. P. 76 et 77: Conde Nast/Getty Images, DR. P. 78 et 79: DR, P. 80 et 81: Getty Images, J. Lowe/Getty Images. P. 82 et 83: DR, Time & Life/Getty Images, Bettman Archives/Getty Images. P. 84 et 85: TimePix, DR, P. 86 et 87: AP/Sipa, Getty Images. P. 88 et 89: Getty Images, DR, Getty Images. P. 90 et 91: B. Baker/Redux/Rea, Getty Images. P. 92 et 93: P. Slade, Nasa. P. 94 et 95: C. Stoughton/John Fitzgerald Library. P. 96 et 97: DR, Time & Life/Getty Images. P. 98: DR.



LE POIDS DES MOTS, LE CHOC DES PHOTOS



LE LIVRE ÉVÉNEMENT

SEPT DÉCENNIES – 3 670 NUMÉROS – D'ACTUALITÉ, DE REPORTAGES,
D'ÉVÉNEMENTS QUI ÉCRIVENT L'HISTOIRE, SEMAINE APRÈS SEMAINE.

448 pages

Michel
CLAFON

39,95 euros

SOMMAIRE

« A NOUS L'AMÉRIQUE ! »	6
LA MARCHE VERS LE POUVOIR	16
Par Danièle Georget	
GENTLEMAN JACK	20
JOHN FITZGERALD KENNEDY, CE HÉROS INSAISISSABLE	36
Par Olivier Royant	
JACQUELINE KENNEDY, LA PREMIÈRE FIRST LADY	40
SON COMBAT DE L'OMBRE: L'ÉGALITÉ DES DROITS ENTRE BLANCS ET NOIRS	52
Par Valérie Trierweiler	
LIAISONS FATALES	54
LES SORTILÈGES DE MARILYN MONROE	56
Par Philip Leroy	
IRRÉSISTIBLE JUDITH CAMPBELL, ÉGÉRIE DE « SAM LE CIGARE »	58
Par Jean Lesieur	
MOURIR À DALLAS	62
DANS CERTAINES ÉCOLES, ON APPLAUDIT À L'ANNONCE DE SA MORT	66
Par Philippe Labro	
JFK, OMBRES ET LUMIÈRES	70
Par Philippe Labro	
LES SŒURS RIVALES	74
LE BLUES DE LA JALOUSIE	78
Par Stéphanie des Horts	
LE STYLE JACKIE	80
ELLE FAIT ENTRER EN DOUCE LES MODÈLES GIVENCHY	84
À LA MAISON-BLANCHE	
Par Elisabeth Lazaroo	
JOHN JR. ET CAROLINE: DU BONHEUR ET DES LARMES	86
AVEC « GEORGE », JOHN-JOHN ENTAME UNE CARRIÈRE DE JOURNALISTE	89
Par Olivier Royant	
CAROLINE: « MES PARENTS M'ONT DONNÉ UNE FORCE IMMENSE »	90
Interview Caroline Pigozzi	
OBJECTIF LUNE	92
AUX AMÉRICAINS, JFK PROMET LES ÉTOILES	96
Par Romain Clergeat	
LES KENNEDY FONT LA UNE	98
Par Patrick Mahé	

Cabotage le long des côtes du Maine, le 11 août 1962. Le président Kennedy est à la manœuvre sur « Manitou », son yawl bermudien. Le voilier aurait, dit-on, abrité ses amours avec Marilyn Monroe.

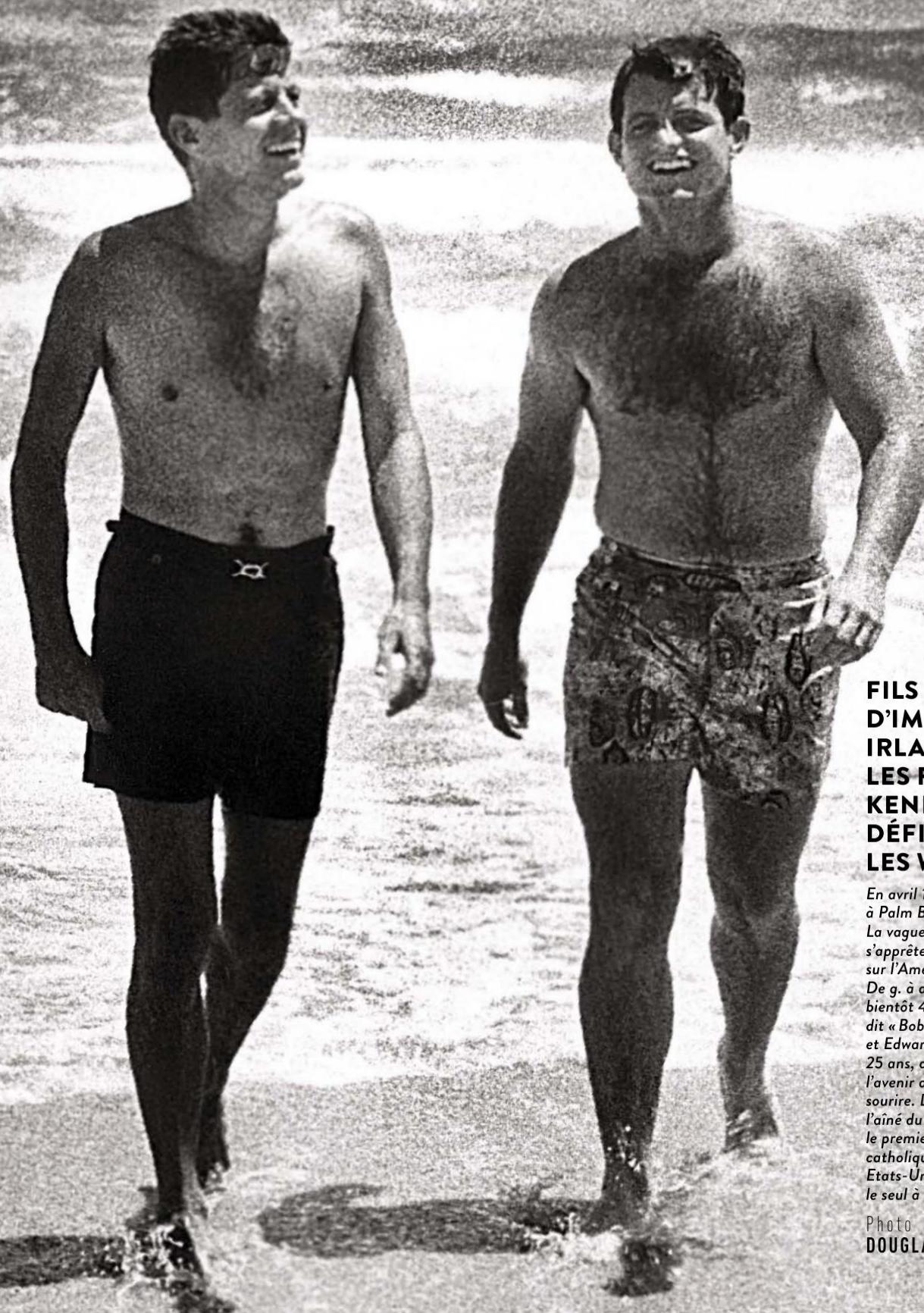
Photo ROBERT KNUDSEN



«A NOUS L'AMÉRIQUE ! »

Dur, très dur, pour un Irlandais catholique de se faire un strapontin dans l'Amérique anglaise et protestante du XIX^e siècle ; celle des WASP – les White Anglo-Saxon Protestants –, caste néo-bourgeoise repliée sur ses aspirations aristocratiques et sectaires. Le film de Martin Scorsese, «Gangs of New York», illustre les stigmatisations des «natifs» à l'encontre des immigrés. On compte environ 1 million d'Irlandais dans le Nouveau Monde autour des années 1850. La Grande Famine ravage leur île natale occupée par l'administration londonienne depuis près de sept cents ans ! Patrick Kennedy, l'arrière-grand-père de John, est de ces migrants. Il s'installe comme tonnelier dans un quartier populaire de Boston, bientôt ville «irlandaise». De là, son fils, Patrick Joseph, se lance dans l'exportation de whiskey. D'une génération l'autre, la politique modèle le clan et son propre fils, Joseph, dit Joe, épouse Rose Fitzgerald, la fille du maire de Boston. Les portes du Sénat des Etats-Unis peuvent désormais s'ouvrir à leurs enfants. Enfin reconnue, la famille prend ses quartiers d'été dans la station balnéaire de Hyannis Port, au cap Cod. Joe, le patriarche à la nombreuse progéniture, poussé par Franklin Roosevelt, avait gagné son premier million en investissant dans le cinéma et l'immobilier. A ses fils de conquérir le pays !





FILS D'IMMIGRÉS IRLANDAIS, LES FRÈRES KENNEDY DÉFIENT LES WASP

En avril 1957,
à Palm Beach, Floride.
La vague Kennedy
s'apprête à déferler
sur l'Amérique.
De g. à dr., John,
bientôt 40 ans, Robert,
dit « Bob », 31 ans,
et Edward, alias « Ted »,
25 ans, abordent
l'avenir avec le même
sourire. Dans trois ans,
l'aîné du clan deviendra
le premier président
catholique des
Etats-Unis. Et toujours
le seul à ce jour.

Photo
DOUGLAS JONES



PARTI DE RIEN, LE CLAN RIVALISE AVEC « L'ARISTOCRATIE » BOSTONIENNE

Photo de famille en 1931, à Hyannis Port. De g. à dr. : Bob, John (polo blanc), Eunice, Jean sur les genoux de Joe, le père, Rose, la mère, alors enceinte de Ted, Patricia, Kathleen, Joseph Jr. (au deuxième rang), Rosemary. Et le chien, Buddy. Ci-contre : Jack, Bob et Ted en 1948, à Hyannis Port.

Le patriarche et sa tribu, à Hyannis Port, Massachusetts. John, ici âgé de 14 ans, est le deuxième enfant d'une fratrie de huit (bientôt neuf), fruit de l'union de Rose, née Fitzgerald, et de Joe Kennedy. Ce dernier a largement les moyens de loger sa « petite » famille. Pour passer l'été en bord de mer, il a acquis, trois ans plus tôt, cette propriété de 2,5 hectares au très huppé cap Cod. Véritable requin des affaires, le père de John a amassé une fortune considérable grâce à ses activités dans la banque et en Bourse, dans la construction navale et l'industrie cinématographique. De quoi prendre de haut ses voisins, l'élite des WASP de Nouvelle-Angleterre. Laquelle n'a que dédain pour cette dynastie catholique, descendante d'un fermier irlandais installé aux Etats-Unis après la famine de 1849. Pourtant, les Kennedy et les Fitzgerald relèvent depuis deux générations de la meilleure bourgeoisie de la côte est. Le grand-père paternel de John a été sénateur du Massachusetts et son grand-père maternel, maire de Boston ! Autant dire qu'à la naissance du petit Jack (son surnom familial), les bonnes fées se bousculaient au-dessus du berceau.





A Palm Beach, Floride, en 1946. John avec ses frères et sœurs, dans la propriété acquise en 1933 par Kennedy père dans la très sélecte station balnéaire. La villa aux 11 chambres et 14 salles de bains sera, plus tard, surnommée «la Maison-Blanche d'hiver».



Au cours de l'été 1937, John et son meilleur ami, Lem Billings (à dr.), découvrent le Vieux Continent à l'occasion d'un road trip de dix semaines en Ford décapotable. Entre eux, le teckel Offie, à La Haye, en Hollande, le 24 août. En bas, au centre, à Nuremberg, en Bavière, le 20 août, l'étudiant de Harvard s'improvise jongleur.

Ci-dessous, avec ses sœurs Patricia (à g.) et Eunice, lors de vacances familiales sur la Côte d'Azur, en août 1938.



Escalade du pont du château comtal, à Carcassonne, le 29 juillet 1937.
Ci-contre, à Scheveningen, aux Pays-Bas, le 25 août de la même année.



En 1939, John entreprend un périple qui le mène à travers l'Europe et jusqu'au Moyen-Orient. En réalité, une mission de renseignement officieuse pour son père, alors ambassadeur des États-Unis à Londres. Ici, de passage à Berlin, une semaine avant que les Allemands envahissent la Pologne.





**PARCOURANT
L'EUROPE EN 1937,
JACK PRESSENT
QU'ELLE COURT
VERS L'ABÎME**

*Retour aux Etats-Unis et à l'université
à bord du paquebot allemand
« SS Bremen », après avoir passé
l'été 1938 à travailler auprès de son
père à l'ambassade américaine
du Royaume-Uni, à Londres. Moins
d'un mois plus tard, Anglais et
Français acceptent les accords
de Munich qui livrent
la Tchécoslovaquie à Hitler.*



1943, au large des îles Salomon. Le lieutenant Kennedy, 26 ans, à bord de la vedette lance-torpilles PT-109 qu'il commande sur le théâtre du Pacifique. John s'est engagé dans l'US Navy en 1941, deux mois avant l'attaque des Japonais sur Pearl Harbor.

Joseph Kennedy dit « Joe », comme son père, sur la base d'aviation navale de Squantum Point, dans le Massachusetts en juillet 1941. De deux ans plus âgé que John, l'aîné de la fratrie meurt en août 1944, au-dessus de la Manche, au cours d'une mission secrète de l'US Air Force. La première des nombreuses tragédies qui frapperont le clan.



LA MORT DE JOE JR. SUR LE FRONT, SCELLE SON DESTIN

Le père de John avait placé tous ses espoirs en son fils aîné. Étudiant à Harvard, délégué à la convention nationale du Parti démocrate, Joe Jr. avait été programmé par son géniteur pour exercer les plus hautes fonctions politiques. Sa mort au front pousse le patriarche à reporter ses ambitions sur son cadet. Moins solide physiquement que son grand frère, John s'est néanmoins illustré au combat. Dans la nuit du 1^{er} au 2 août 1943, dans les eaux du Pacifique, son patrouilleur est coupé en deux par un destroyer japonais. À la nage et malgré ses blessures, le lieutenant Kennedy remorque un membre d'équipage mutilé vers une île située à 5 kilomètres. De là, il organise le sauvetage de ses dix camarades rescapés. Un exploit qui lui vaut d'être décoré. Sa blessure aggrave durablement ses douleurs au dos, conséquence de la maladie dégénérative des os dont il souffre depuis l'enfance. Mais elle l'érige aussi en héros de guerre. Le meilleur passeport pour une carrière publique.

Amaigris, s'aidant d'une canne pour marcher, John passe une partie de sa convalescence dans le Pacifique Sud puis aux Etats-Unis. Le jeune officier est relevé du service actif à la fin de l'année 1944 et démobilisé quelques mois avant la capitulation du Japon, en septembre 1945. L'année suivante, il est élu haut la main à la Chambre des représentants.



BOBBY, LE JEUNE FRÈRE, SE POSE EN CONSCIENCE POLITIQUE

Ils n'ont pas seulement huit ans et plusieurs centimètres d'écart. Robert est aussi pudique et silencieux que John est flamboyant et charmeur. Idéaliste et intransigeant, Bobby cultive un côté «Monsieur Smith au Sénat». C'est pourtant sur lui, le petit chose négligé par leurs parents durant l'enfance, que son ainé va s'appuyer pour bâtir sa conquête politique. En 1951, un voyage de deux mois en Asie consolide pour de bon leur complicité. L'année suivante, Robert devient le bras droit de John pour la campagne sénatoriale victorieuse de ce dernier. Le diplômé en droit se révèle le meilleur avocat de son frère. En 1960, il pilote de A à Z la campagne présidentielle. A tel point que, en coulisses, on le surnomme «Little Brother», référence ironique au Big Brother de l'écrivain George Orwell, qui a tout le monde à l'œil. Une fois à la Maison-Blanche, JFK lui propose le département de la Justice: «J'ai besoin de quelqu'un sur qui pouvoir compter totalement, qui me dira sincèrement quel est mon intérêt.» Craignant les accusations de népotisme, Bob est d'abord réticent, mais il finit par accepter. Le sort des deux frères est désormais lié.

Devant le Capitole, à Washington, en 1957. Bob est alors en croisade contre le dirigeant syndicaliste Jimmy Hoffa au sein de la commission parlementaire anti-mafia. Une image de «M. Propre» sur laquelle Jack capitalisera dans sa course à la présidence.





Tête-à-tête fraternel dans un hôtel de Los Angeles en juillet 1960.
Bob n'est pas seulement l'ombre de ce frère qui vient de remporter l'investiture du Parti démocrate pour la course à la présidentielle.
Il est aussi son ange gardien. « Il aurait attiré la foudre sur lui pour la détourner de Jack », dira Lem Billings, l'ami de toujours de JFK.

Photo HANK WALKER

La marche vers le pouvoir

Une longue suite d'humiliations, d'héroïsme, de drames et de secrets de famille.

Par DANIÈLE GEORGET

« J'ai quatre fils, beaux et forts comme les colonnes d'un temple », disait Joe Kennedy. Ils étaient voués au culte d'un père qui avait pour seule foi la réussite. Joe Jr., John – dit Jack –, Bobby, Teddy... tous choyés, bichonnés, pour accéder au Graal, la Maison-Blanche.

Pour comprendre, il faut remonter le temps. Retourner aux racines d'une ambition effrénée, celle de Joe Kennedy, né en 1888, et dont le premier titre de gloire, « plus jeune banquier des Etats-Unis », lui permit d'obtenir la main d'une quasi princesse, la fille du maire de Boston, Rose Fitzgerald. Monsieur le maire fut d'autant plus réticent à donner sa fille à un Irlandais de basse extraction qu'il savait ce qu'il en coûte de faire oublier d'où l'on vient. Etre irlandais dans l'Amérique de la fin du XIX^e siècle, c'est être un voyou, un soiffard, un bouffeur de patates, un suppôt du pape... Les petites annonces stipulent « Irlandais s'absenter », aucune banque n'accorde de crédit. Quant à Harvard, on peut juste rêver d'en cirer les parquets...

Le premier Kennedy à avoir émigré s'appelait Patrick, comme la moitié des Irlandais. Il était le grand-père de Joe. Et ne vit du Nouveau Monde que Noodle's Island, où il avait débarqué à quelques encablures de Boston. Sa fabrique de tonneaux ne le sauva pas de la misère, il mourut à 35 ans du choléra, laissant sa femme seule avec leurs quatre enfants. Le père de Joe, Patrick Joseph, commença à travailler à 12 ans, sur les docks. Puis, avec trois tonneaux en guise de comptoir... il se lança dans le commerce. Et comme il était aimable, serviable et ne buvait que du lait, le succès et l'argent arrivèrent vite. Grâce à quoi il put investir dans un deuxième bistrot. Et ainsi de suite jusqu'à la prohibition, qui aurait pu le ruiner, sauf qu'il avait réussi à se constituer une solide petite rente. La chance de Joe fut d'avoir eu un père qui ne l'appela pas Patrick et qui n'aimait pas le whisky. Mais qui était assez ambitieux pour l'envoyer à Harvard.

Il y a toutes sortes de dons : la danse, la musique, la poésie... les bonnes fées avaient donné à Joe celui de savoir faire des dollars. Il était entré dans le business tout gamin, en organisant des matchs de base-ball dont il vendait les places au porte-à-porte. Bien sûr, il s'inscrivit en finances. Et comme il était beau garçon, bon camarade, toujours bien habillé, sportif, il se crut autorisé à postuler au club étudiant le plus chic de la vieille université. Mauvaise blague... Car ne pouvaient y prétendre que les rejetons des plus anciennes familles de la côte est. Un fils de bistrotier catholique n'en faisait évidemment pas partie. Le malentendu fut dissipé à coups de poing. Et si Joe emporta le match, ce fut juste pour l'honneur, car la porte resta close. La seule sans doute qui le resta devant lui, avec celle de la Maison-Blanche.



A la gauche du père... Joe, en 1938, flanqué de ses aînés, Joe Jr., 23 ans, et John, 21 ans.

avec lesquels on fait les stars. Incontestablement, Joe Jr. en est une, et chacun le regarde déjà comme s'il portait, au revers de son veston, l'étiquette « futur président des Etats-Unis ».

Né en 1915, Joseph n'est pas seulement le plus beau, le plus brillant des fils Kennedy. Il est l'aîné. Ce droit d'aînesse pose un point final à toutes les contestations. Les plus jeunes lui doivent obéissance et soutien. Ainsi avance-t-on, ensemble et en ordre.

A Harvard, Joe Jr. est un des plus brillants Suite page 18

POUR 17 MILLIONS DE FOYERS

**DÈS
JANVIER 2020,
L'IMPÔT SUR
LE REVENU
BAISSE**

**VOTRE TAUX
DE PRÉLÈVEMENT
À LA SOURCE S'AJUSTE
AUTOMATIQUEMENT.
VOUS POUVEZ LE VOIR SUR
IMPOTS.GOUV.FR**

Si vous ne disposez pas d'internet, nos agents sont à votre écoute
au guichet ou par téléphone au **0 809 401 401** Service gratuit + prix appel



MINISTÈRE
DE L'ACTION ET DES
COMPTES PUBLICS

éléments de l'école de droit. Il est aussi champion de foot, de voile, de ski, de golf... Un leader, dit son père, qui sait que les diplômes ne sont rien sans le tempérament.

Juste après vient John, né en 1917. Un drôle de zozo celui-là, original, Flemard. Lui, sa formation, c'est la maladie. A 3 ans, il reçoit sa première extrême-onction. A 11 ans, son bulletin scolaire tient du dossier médical : on n'y compte plus les absences pour raison de santé. Amusé, distant, il observe le monde depuis un lit d'infirmerie. Certes, il lit beaucoup, mais jamais ce qui est au programme. Elève doué et désinvolte, incapable d'étudier ce qui l'ennuie, dissimulant la peur de mourir sous un solide sens de l'humour. Le rituel est immuable. A Joe Jr., l'admiration générale, à John, les engueulades. Le point culminant est atteint en 1941. Tous deux ont quitté l'université pour s'engager et laver l'honneur d'un père unanimement désigné comme « le pacifiste ». Junior excelle aux commandes d'un bombardier. L'autre, le souffreteux, aurait dû être réformé, il a réussi à se faire nommer à l'état-major, à Washington, où il ne trouve rien de mieux à faire que de fréquenter une belle Danoise, aux amitiés nazies. Inga, l'espionne idéale.

C'est le moment où tous les rêves du vieux Joe sont en train de s'effondrer : il rentre d'Angleterre, il sait que, au début de la guerre, deux pilotes sur trois ne reviennent pas de mission. D'autant plus que Junior prend tous les risques pour faire oublier les casseroles familiales. Il y a aussi les filles qui devraient être le sel de sa vie, mais ajoutent à ses tourments. Kathleen, dite Kick, née en 1920, la préférée, se marie avec un aristocrate anglais et protestant. Ce n'est rien à côté de l'aînée : Rosemary. L'enfant attardée s'est transformée en une voluptueuse jeune femme, mais coléreuse, violente, fugueuse, obsédée par le sexe. Ça flatte la vanité paternelle quand ça vient des garçons. Pour une fille, c'est un objet de scandale, une bombe à retardement sur la réputation d'une famille qui a eu tant de mal à se faire accepter par la haute société. Des charlatans vont promettre le miracle grâce à une lobotomie et, un jour de novembre 1941, ils font de la souriante Rosemary une handicapée motrice. Voilà les Kennedy avec pire qu'une souffrance, un secret de famille.

A cette époque, le vieux Joe peut croire que la tempête mondiale, qui transforme les plus solides forteresses en châteaux de sable, s'acharne particulièrement contre lui, que le destin veut tout lui reprendre. Il se fiche pas mal des fièvres mystiques de Bobby, le troisième garçon, né en 1925, qui ne quitte pas les jupes de sa mère et veut se faire prêtre. La ribambelle de filles, il la remarque à peine. Il n'y a que le petit dernier pour lui changer les idées : Teddy, né en 1932, l'intrépide, l'insolent, auquel il pardonne tout. Celui qui se fera renvoyer de Harvard. Pour tricherie. Mais la vie n'est jamais avare de surprises. Cette fois, voilà que John redistribue les cartes.

En quelques semaines, à coup de stéroïdes, de gonflette, et de bronzage, le « fumiste » réussit à se donner l'aspect d'un vrai sportif. Il est jugé bon pour le service actif. Et en avril 1943, il se retrouve au cœur du Pacifique, lieutenant sur

A LA MORT DE BOBBY, ON SE TOURNE VERS TED... COMME SI L'AMÉRIQUE N'ÉTAIT JAMAIS REPUE DU SANG DES KENNEDY!



John, Bobby et Ted dans la propriété familiale de Hyannis Port, en 1960.

un Patrol Torpedo de 24 mètres qui fonce à plus de 35 nœuds. Quatre mois plus tard, naufrage. Il est porté disparu. On le croit mort. Pendant quarante-huit heures, Joe garde ça pour lui. C'est par la radio qu'il apprend que son fils a été récupéré vivant après avoir accompli une prouesse et sauvé tout son équipage. Au-dessus de Hyannis Port, l'ordre de la galaxie a changé. A Londres, Junior le comprend tout de suite. Les journaux américains sont remplis d'articles sur son frère ! Comment retrouver son trône ? Dans un ciel dominé par les alliés, il bombarde comme on va à l'usine. Rien d'héroïque. Alors il cherche les occasions qui pourront lui rapporter la Navy Cross, celle qu'on refuse à son frère parce qu'il n'a pas accompli, à proprement parler, un acte de guerre. Il la trouve en août 1944. On cherche des volontaires pour une mission secrète : bombarder une base de V2 au nord de la France. « Ce n'est pas dangereux ! » affirme-t-il à son père. Il doit faire décoller l'appareil puis sauter en parachute : guidé par radio, l'avion est une bombe volante qui sera lancé sur le site avec ses 10 tonnes de Torpex. Seulement, un défaut du système électrique va tout faire sauter avant même que Joe Jr. ne songe à s'éjecter. Ses cendres sont tombées en pluie sur le village de Blythburgh dans le Suffolk. Sa tombe ? Des traces d'impact sur les façades.

Aux J.O., on aurait arrêté l'épreuve, pour la reprendre l'olympiade suivante. C'est à peu près ce qui s'est passé chez les Kennedy. Tout ce que Joe avait mis en place

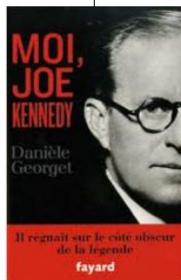
pour Junior, c'est John qui va en hériter. Et peu importe s'il rêvait de devenir écrivain, la « famille » travaille pour que, en 1946, il soit élu représentant du Massachusetts. Condamné par la maladie d'Addison, il se sait pourtant sans avenir, désespéré par la disparition de sa sœur Kick, dans un accident d'avion, un de plus. Qui a dit qu'il n'avait pas de chance ? En 1950, les découvreurs de la cortisone reçoivent le prix Nobel de médecine. JFK va pouvoir vivre avec sa maladie.

L'histoire des frères Kennedy est celle d'une course de relais qu'une « balle folle », en 1963, tente de stopper. Paralysé par un AVC, le vieux Joe voudrait arrêter l'exploit, mais il est condamné à voir Bobby s'engager à son tour et tomber sous les balles d'un cinglé de plus, en 1968. Alors, tout le Parti démocrate se retourne vers Teddy... Comme si l'Amérique n'était jamais repue du sang des Kennedy.

Seulement, il y a désormais une tache sur l'armure étincelante. En 1944, John avait sauvé son équipage, il avait même tiré par une corde un marin blessé sur des kilomètres... Ted ne réussit pas à sortir de l'eau la jolie secrétaire de 28 ans qui l'accompagnait à Chappaquiddick, au large du cap Cod. Il n'a pas fait naufrage, sa voiture est tombée d'un pont... Pire encore, il n'appelle pas les secours, il s'enfuit, comme on fuit le destin. Ce fut la dernière victoire du vieux Joe. Il pouvait mourir tranquille, on ne lui prendrait plus son fils : c'en était fini de l'histoire des Kennedy. ■

Danièle Georget

A lire : « Moi, Joe Kennedy », de Danièle Georget, éd. Fayard.



POUR 8 FOYERS SUR 10

**EN 2020,
DISPARITION
DE LA TAXE
D'HABITATION
SUR LA RÉSIDENCE
PRINCIPALE**

**VÉRIFIEZ SI
VOUS ÊTES CONCERNÉS
ET SUPPRIMEZ
VOS MENSUALITÉS
DÈS MAINTENANT SUR
IMPOTS.GOUV.FR**

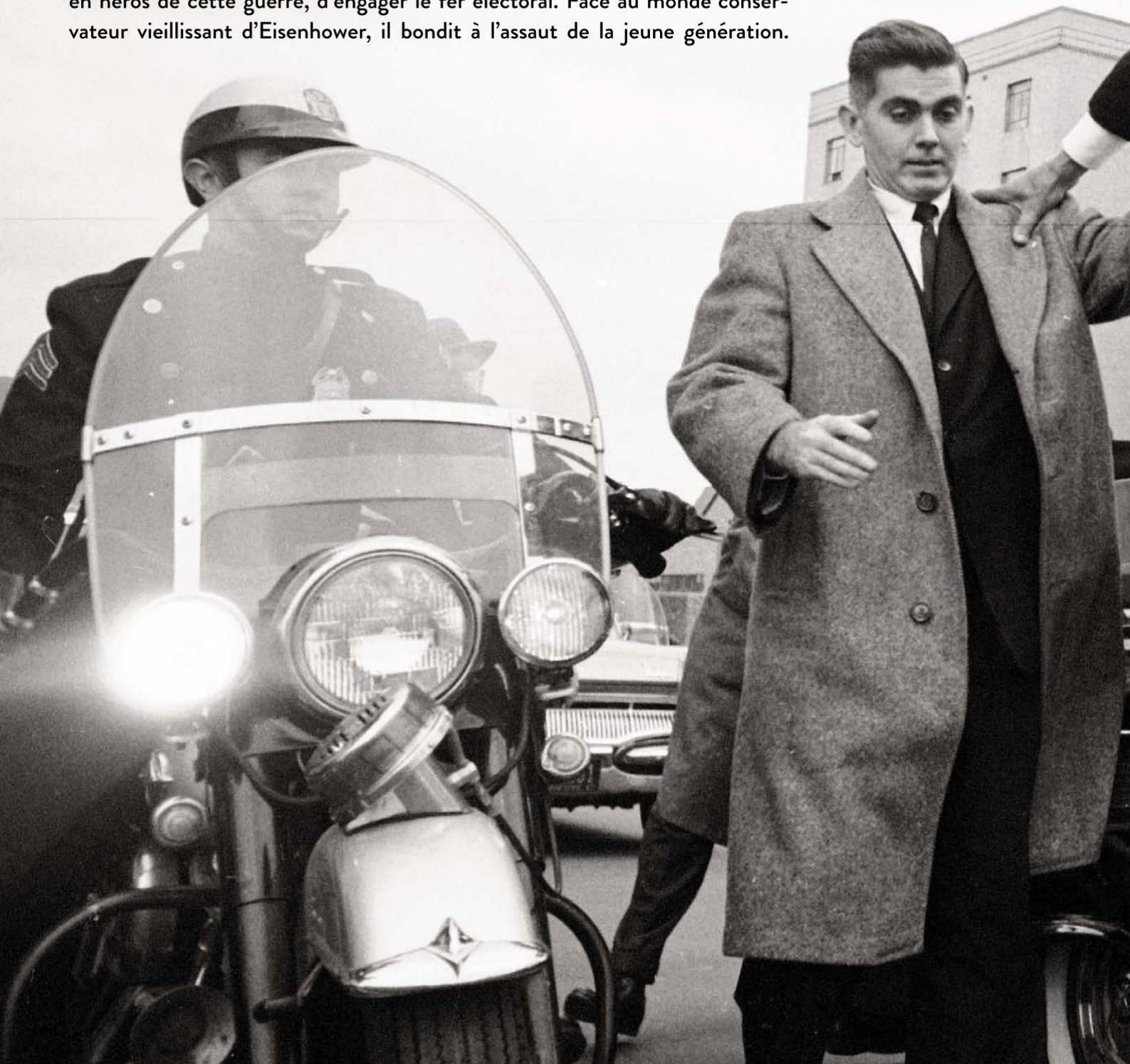
Si vous ne disposez pas d'internet, nos agents sont à votre écoute
au guichet ou par téléphone au **0 809 401 401** Service gratuit
+ prix appel



MINISTÈRE
DE L'ACTION ET DES
COMPTES PUBLICS

GENTLEMAN JACK

C'est au cap Cod que le vieux Joe lance son défi : la Maison-Blanche ! Déclassé par son isolationnisme militant à l'orée de la Deuxième Guerre mondiale, il reporte ses propres ambitions sur son aîné, Joseph Patrick Jr., qui sera tué aux commandes de son bombardier, en août 1944. A Jack donc, rescapé en héros de cette guerre, d'engager le fer électoral. Face au monde conservateur vieillissant d'Eisenhower, il bondit à l'assaut de la jeune génération.





**IL INCARNE LA
JEUNESSE MODERNE
ET L'IDÉAL MASCULIN**

En plein Bronx, loin de l'image cérémonieuse du président des Etats-Unis, le général Eisenhower, le jeune candidat démocrate saute de sa décapotable pour saluer une jeune femme en robe de mariée qui vient de lui faire signe. Nous sommes en octobre 1960, la campagne présidentielle bat son plein. Pour conquérir le cœur des électeurs (et pour les beaux yeux de ces dames), John est prêt à oublier ses douleurs lombaires.

Photo PAUL SCHUTZER

**KENNEDY
FOR PRESIDENT**





Elève moyen pendant sa scolarité, Jack sait s'entourer des profils les plus brillants. Une qualité propre aux véritables animaux politiques. Dans toutes ses campagnes (pour la Chambre des représentants en 1946, pour le Sénat en 1952 et pour la présidentielle en 1960), il suit le modèle de Franklin Roosevelt et son « Brain Trust », cette équipe d'intellectuels influents qui conseillait le président. Avec l'aide de son frère Bobby, John réunit autour de lui un noyau de fidèles d'origine irlandaise : Kenneth O'Donnell, Larry O'Brien, Dave Powers... Leur franc-parler et leur dynamisme, qui tranchent avec la bienséance des démocrates de Boston, mettent JFK en confiance. Parmi les petits génies qui épauleront Jack jusqu'à la Maison-Blanche, impossible de ne pas mentionner Ted Sorenson. Entré au service du candidat en 1953, ce jeune juriste coécrit « Profiles in Courage », recueil de portraits de sénateurs américains qui ont risqué leur carrière au nom de leurs idéaux. L'ouvrage vaudra à Kennedy l'illustre prix Pulitzer en 1957.

UNE PREMIÈRE ÉQUIPE DE CAMPAGNE À L'ACCENT IRLANDAIS

Le candidat à la Chambre des représentants et sa dream team, à Boston en 1946. Cette année-là, John remporte la 11^e circonscription électorale du Massachusetts avec 73 % des voix. Un mandat qu'il exerce six ans, avant de se présenter au Sénat.

Novembre 1952, soirée électorale à Boston. John écoute les résultats du scrutin sénatorial lus par Bobby, son stratège de campagne. Derrière John, la femme de Bobby, Ethel. Le jeune congressiste est victorieux de Henry Cabot Lodge Jr., le sénateur sortant et initialement favori du scrutin.

Photo YALE JOEL





1. En septembre 1960,
à Baltimore, préparation
d'un discours... sous
le regard de quelques
invités inattendus.

2. A la rencontre
des électeurs de Virginie-
Occidentale en avril.
Quatre mois plus tôt,
JFK est entré dans
la course à l'investiture
démocrate.

3. Dans le train qui
le ramène à Boston.
Pour parcourir le pays,
John utilise aussi un avion
privé, un Convair 240
baptisé « Caroline », du
nom de sa fille. C'est
la première fois qu'un
candidat fait campagne
par la voie des airs.

4. En mars, dans
le Wisconsin, avec
une Amérindienne de
la tribu menominee en
quête d'un autographe.
Le mois suivant,
Kennedy bat
son concurrent libéral,
Hubert Humphrey,
dans cet Etat.



Cette campagne présidentielle de 1960, il en tient solidement les rênes. Et, partout dans le pays, le sénateur Kennedy magnétise les foules sans jamais ménager sa monture. Bien sûr, le politicien quadragénaire traîne des handicaps : son inexpérience en politique étrangère, son accent de fils de bonne famille de la côte est et, surtout, son catholicisme. Un papiste à la Maison-Blanche ? Impensable pour bon nombre d'Américains de l'époque. Pourtant, l'apôtre de la « Nouvelle Frontière » va surmonter magistralement ces faiblesses en valorisant ses atouts : sa jeunesse, son dynamisme, son talent oratoire, sa proximité avec les gens de toutes conditions. Jack cajole les journalistes et hypnotise la télévision, dont il a saisi tout le potentiel et qu'il embarque avec lui en campagne. Une première pour ce type de scrutin. Lors des débats télévisés, le républicain Nixon fait pâle figure face au charisme « kennedien ». Quant à sa confession religieuse, JFK parvient à désamorcer la méfiance collective avec son discours du 12 septembre 1960 sur la séparation du culte et de l'Etat : « Je ne suis pas le candidat catholique, je suis le candidat du Parti démocrate, qui se trouve être catholique. »

IL SE LANCE À LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE... AU GALOP !

Septembre 1960. Dans le parc à bestiaux de Sioux City, dans l'Iowa, Jack n'a pas besoin qu'on lui mette le pied à l'étrier. Ce qui n'empêchera pas Richard Nixon, son adversaire républicain, de gagner cet Etat du Midwest.



**CHEZ LES MINEURS
DU PAYS PROFOND,
IL MARTÈLE SON
SLOGAN : « KENNEDY
FOR PRESIDENT »**

Avril 1960, en Virginie-Occidentale.
Le beau jeune homme riche tente de
conquérir le cœur des prolétaires et des
fermiers des Appalaches. Avec succès.
En remportant ce bastion de l'Amérique
protestante dans le cadre de la primaire
démocrate, John prouve à son parti qu'un
candidat catholique a toutes ses chances
dans la bataille pour la présidence.

Photo HANK WALKER



NO PARKING
DO NOT BLOCK
STREET

KENNEDY
for
PRESIDENT





A PEINE ÉLU, IL NOMME BOBBY À SES CÔTÉS. AU NOM DU PÈRE

En avril 1962, dans le bureau Ovale. Quand John l'a nommé procureur général des Etats-Unis (ministre de la Justice) après son investiture, Robert a failli refuser. Mais Joe, leur père, a balayé ses scrupules : « Népotisme ? Mon œil ! Ton frère a besoin de toi. Accepte. » Celui qu'on surnomme « le président bis » concentre son action contre le crime organisé et en faveur des droits des Afro-Américains.

Photo ART RICKERBY



Juillet 1960, au Biltmore Hotel de Los Angeles. Victorieux de la primaire démocrate, John propose à son concurrent Lyndon Johnson (à g.) le poste de vice-président en cas de victoire. Il a besoin de l'appui du sénateur texan pour rallier les électeurs du Sud. Un choix que désapprouve Bob, qui déteste Johnson, qui le lui rend bien. D'ailleurs, son regard嘲弄的 (en d't lang)

Plus jeune président élu des Etats-Unis, c'est en famille que JFK fait son entrée à la Maison-Blanche. Les enfants de la First Family sont une petite fille, Caroline, et un nourrisson, John Jr. plus tard surnommé «John-John». Avec Jackie, élégante et cultivée, le couple incarne le glamour au sommet de l'Etat. Le président a parfaitement compris le parti qu'il tirerait à faire entrer la presse dans leur intimité. Il convainc son épouse de recevoir une équipe de télévision pour filmer les aménagements qu'elle a réalisés dans la résidence présidentielle. Du jamais-vu pour les téléspectateurs américains ! Le photographe personnel du chef de l'Etat, Cecil Stoughton, fera plus de 12 000 clichés de John dans le cadre de ses fonctions ou en famille. De quoi soigner son image de père et d'époux exemplaire. La réalité est moins idyllique, mais la presse restera muette sur les innombrables incartades conjugales de Mr. President.

IL IMPOSE SA MARQUE ENTRE VIE PRIVÉE ET POLITIQUE

Le bureau Ovale, la pièce où travaille l'homme le plus puissant du monde, n'est pas ouvert à n'importe qui. Mais du haut de ses 2 ans, John-John n'en a cure. Le garçonnet a même fait de la cavité située sous le Resolute Desk son aire de jeux favorite. Un cliché iconique, pris le 25 mai 1962, qui fera le tour de la planète.





MÊME À HYANNIS PORT, LE PRÉSIDENT FAIT DE L'IMAGE SON ARME DE COMMUNICATION

Le 2 septembre 1963, jour de la Fête du travail, John est interviewé dans son refuge par Walter Cronkite, le présentateur star de CBS News. Deux mois plus tard, le journaliste sera le tout premier à annoncer à la télévision l'assassinat du chef de l'Etat à Dallas. Son flash empreint d'émotion est resté dans les mémoires.



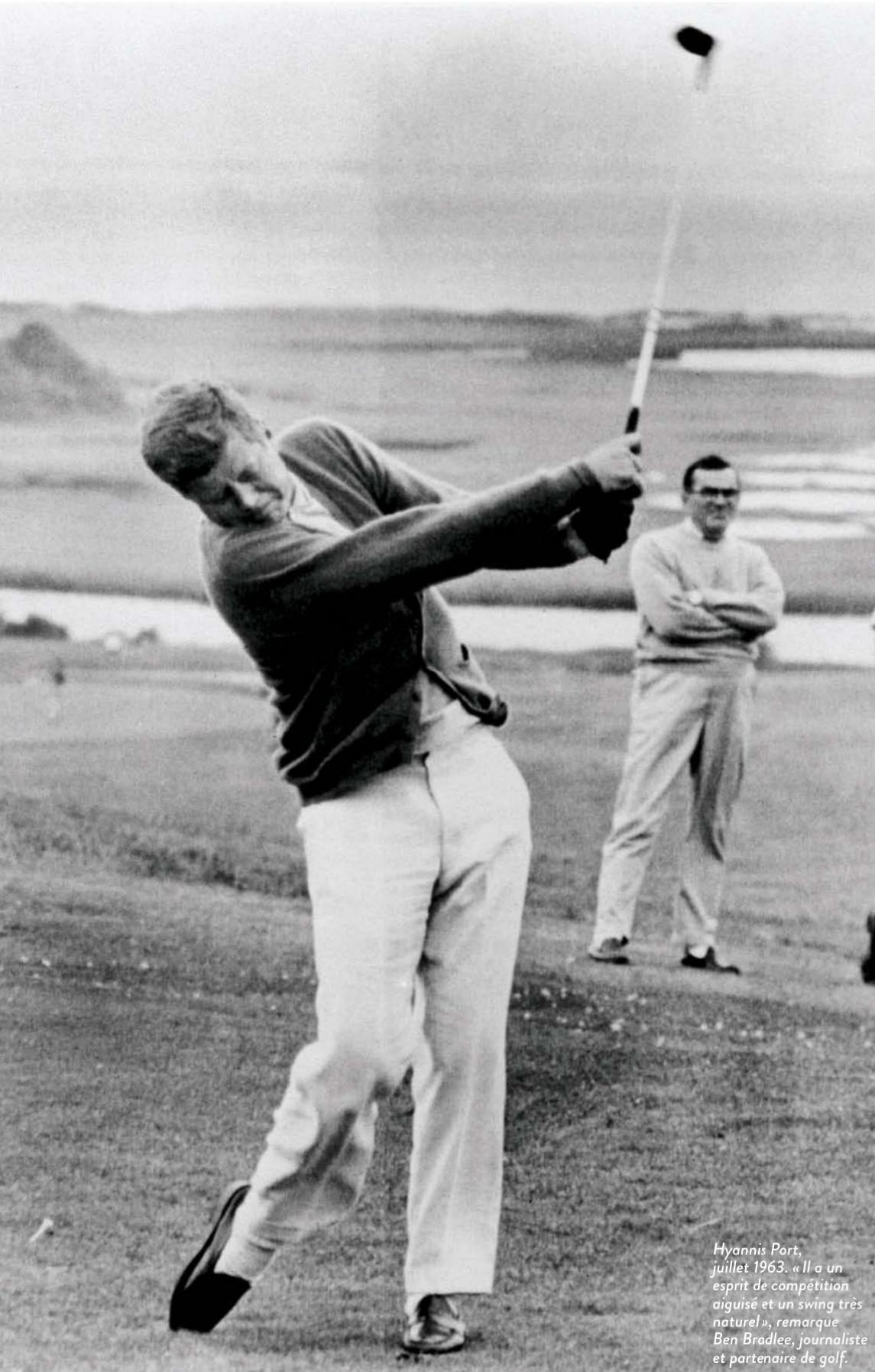
En 1963, la famille présidentielle pose avec une partie de son impressionnante ménagerie : le terrier gallois Charlie (avec Caroline), l'épagneul irlandais Shannon (avec John-John), le berger allemand Clipper, le lévrier irlandais Wolf (allongé) et les deux chiots Blackie et White Tips. Manque à l'appel Poushinka. Fille de Strelka, la chienne envoyée dans l'espace par les Soviétiques en 1960, elle fut offerte aux Kennedy par Nikita Khrouchtchev. Un cadeau de la guerre froide, en somme.

L'ART ET LA MANIÈRE DE CULTIVER SON STYLE

Ne vous fiez pas à ses mocassins rutilants, fort peu adaptés à l'art du swing. JFK est considéré comme le golfeur le plus doué parmi les chefs de l'Etat américain. Un sport qu'il pratique, étudiant à Harvard. Pourtant, John évite autant que possible de jouer en public. Pas question de donner prise aux critiques subies par son prédécesseur, Dwight Eisenhower, accusé de passer plus de temps sur les greens qu'à son bureau. Président-golfeur, JFK est surtout un président-skippeur. Sa véritable passion. «Aller sur la mer, c'est revenir à nos origines», aime à déclamer l'ex-officier de la Navy. Il passe des dizaines de week-ends sur son voilier présidentiel, «Manitou», seul, en famille ou... en charmante compagnie. Un hobby qui, photos à l'appui, forge son image de dirigeant sportif, plein de vitalité, alors que JFK souffre souvent le martyre, et ne tient debout qu'à l'aide d'un corset et de doses quotidiennes de corticoïdes.

A la barre de «Manitou», dans la baie de Narragansett, dans l'Etat du Rhode Island, en 1962. Le yacht de 18 mètres, spécialement aménagé, sera surnommé la «Maison-Blanche flottante».

Hyannis Port,
juillet 1963. «Il a un
esprit de compétition
aiguisé et un swing très
naturel», remarque
Ben Bradlee, journaliste
et partenaire de golf.







Août 1959. John s'éloigne dans les brumes du cap Cod. De son propre aveu, il s'agissait de sa photo préférée. « Les réussites de JFK sont liées à son attachement à ses valeurs, écrit le journaliste Chris Matthews. La création du Peace Corps, sa volonté d'émulation pacifique dans les domaines des sciences et de l'espace, la réduction des arsenaux nucléaires, les droits civiques. »

Photo MARK SHAW

COMME UNE ÉPITAPHE

JOHN FITZGERALD KENNEDY, CE HÉROS INSAISISSABLE

Par OLIVIER ROYANT

John Kennedy admirait les grands hommes. Ces leaders qui, au milieu des pires circonstances, parviennent à guider leur peuple à travers les périls. Etudiant, il dévorait les biographies des géants de l'Histoire, Alexandre, Napoléon, Metternich... Selon lui, les lecteurs se passionnaient pour ces récits avec une question en tête : « Quel genre d'hommes étaient-ils ? » Qui était John Fitzgerald Kennedy ? Soixante ans après sa campagne victorieuse, la fascination pour le 35^e président des Etats-Unis ne faiblit pas. A l'heure des gesticulations populistes des Trump, Bolsonaro et Erdogan, JFK affiche l'étoffe d'un héros. Non parce qu'il est un martyr au destin brisé. Non parce que, avec générosité, il a envoyé les jeunes Américains s'engager dans les Peace Corps au chevet des pays en développement et plus tard à la conquête de la Lune. John Kennedy demeure un authentique héros des temps modernes parce qu'un jour d'octobre 1962, par un accès de lucidité et une force de caractère hors du commun, il a sauvé l'humanité de l'apocalypse nucléaire. Les missiles intercontinentaux étaient prêts à décoller. Le troisième conflit mondial était en marche. La guerre froide était passée à ébullition. Ce n'était plus qu'une question d'heures. A Washington et Moscou, les faucons va-t-en-guerre étaient prêts au combat. A ce moment critique, paroxystique, de bascule absolue, un homme seul, confiné dans le bureau Ovale, va comprendre le danger et refuser l'absurde logique de l'anéantissement. Kennedy choisit d'avoir raison contre tous. Il rejette l'avis de ses conseillers et généraux qui lui conjurent d'appuyer sur le bouton nucléaire. En refusant la conflagration mondiale, John Kennedy délivre l'humanité de l'enfermement. Comment, par-delà les émotions et les énormes pressions générées par la crise des missiles de Cuba, ce président a-t-il gardé la tête froide ?

John Kennedy et Jackie sont rayonnants sur les photos qui ont fondé leur légende. Avec JFK, la politique est passée en Technicolor. Il demeure dans l'imaginaire collectif l'éternelle image *Suite p. 38*



d'un séducteur électoral qui a passé sa journée à la plage. Patricien de Boston, ayant grandi au milieu des priviléges et des cadeaux de sa naissance, il aurait accepté sans rechigner le destin tout tracé et ordonné par un père autoritaire et mégalo. Désormais, chaque évocation élogieuse de JFK s'accompagne de récits moins flatteurs sur sa frénésie sexuelle. La réalité détaillée par des centaines de témoignages recueillis par des biographes de talent incite à se méfier du paraître. Celui que Jackie, son épouse, décrira comme « cet inoubliable homme insaisissable » est d'abord une énigme. Le biographe Richard Reeves décrit, dans « Profile of Power », un être d'une complexité exceptionnelle méconnue : « John Kennedy est un politicien surdoué qui réagit aux événements que, souvent, il n'a pas anticipés ou compris, avec plus ou moins de bonheur. Il est intelligent, détaché, curieux, candide à défaut d'être toujours honnête. Il est insouciant et dangereusement désorganisé. Il est aussi impatient, accro à l'excitation, vivant sa vie comme s'il s'agissait d'une course contre l'ennui. »

Sa vie, il pressent qu'elle sera courte. Depuis l'âge de 13 ans, John Kennedy vit entouré de médecins, passant d'infirmeries en lits d'hôpital. L'enfant chétif, atteint de pathologies multiples, est fréquemment transporté d'urgence en ambulance. Avant de devenir politicien, il recevra par deux fois l'extrême-onction. Son père se désespère de la santé fragile de son deuxième fils. Lui fait tout pour ignorer ses tourments et les surmonter. Cela en fait une sorte de prince fataliste qui surnage au milieu des dangers, toujours au bord du gouffre, refusant d'être le fils de son père. Quand on demande à JFK si quelque chose l'a dérangé durant son enfance, il cite l'incessante compétition avec son frère ainé, Joe, qui le dérouillait régulièrement. Ce syndrome de l'enfant solitaire toujours malade éloigne un peu plus Rose, sa mère, stricte, froide, distante et indifférente qui ne l'a jamais pris sur ses genoux. En privé, Kennedy confiera à ses amis que sa mère ne lui a jamais dit qu'elle l'aimait. « Jack », en rébellion contre elle, laisse sa chambre en désordre, sa baignoire débordée et arrive en retard à la table du dîner familial. L'enfant délaissé par sa mère demeurera longtemps un homme introverti que ses conseillers devront pousser sur scène lors de sa première campagne électorale, tant il a peur de parler en public. John, lecteur insatiable, est d'abord un rêveur qui trouve dans la littérature et les épopées historiques des échappatoires. L'adolescent se rassure avec ces héros qui maîtrisent leur existence, ces géants de la volonté qui gagne le pouvoir, l'affection des femmes, l'admiration des foules.

En 1936, entre deux hospitalisations et des diagnostics lui prédisant une mort prochaine, la plus belle réussite de Jack Kennedy durant ses années à l'université Harvard a été de se faire un nombre incomparable d'amis et d'apparaître comme un homme à femmes. Il était frêle, destiné à mourir rapidement, mais jamais vaincu. De l'avis général, le futur président était drôle, déconneur, plein d'humour et dans l'autodérisson permanente. Dans une lettre à son ami et complice Lem Billings, il annonce fièrement la couleur : « Mon surnom ici est désormais "playboy". »

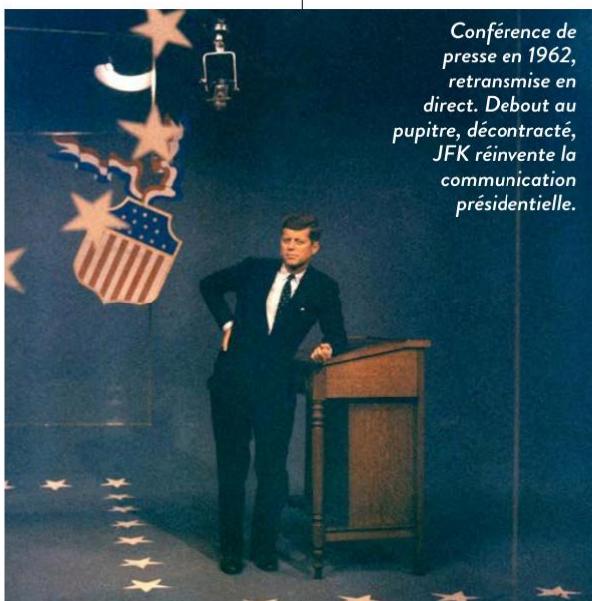
Les lignes suivantes relèvent de la littérature érotique. JFK, grand corps malade en sursis, transgresse toutes les règles en vigueur et ne recule devant aucun risque pour ajouter une conquête à son tableau

de chasse. Dans les vestiaires du foot, il raconte sans gêne les exploits sexuels de son père, Joe Kennedy.

« Il n'avait même pas besoin de lever le petit doigt, des bataillons entiers de filles étaient attirés par lui », témoignera une étudiante de l'époque. A Harvard, derrière le dilettante, se profile déjà l'homme sérieux, férus d'histoire, déterminé à acquérir la rude discipline de la politique. C'est un rebelle ambitieux, individualiste, qui n'attend pas son tour. Il va trouver l'énergie prodigieuse de surmonter tous les obstacles de sa vie. A commencer par la volonté de son puissant père. JFK a un don pour alterner le frivole et le sérieux.

Et puis il y aura l'extraordinaire rite de passe dans les eaux du Pacifique quand Kennedy prend confiance en lui et sauve ses hommes du naufrage. L'être fragile en sursis devient un homme de courage et un monstre de volonté. A 28 ans le lieutenant de la marine revient en héros de guerre. Malgré ses sourires de candidat, les problèmes de santé poursuivent JFK. Le médecin new-yorkais Max Jacobson l'a aidé à préparer son débat victorieux contre Nixon

Conférence de presse en 1962, retransmise en direct. Debout au pupitre, décontracté, JFK réinvente la communication présidentielle.



en lui injectant un cocktail de vitamines, d'antidouleurs de placenta humain et d'amphétamines. La douleur incessante interfère dans son emploi du temps. JFK a toujours menti sur sa santé persuadant la presse et le public qu'il est un homme à l'énergie proverbiale. En fait, les bêquilles, les corsets pour reposer son mal de dos chronique font partie de son quotidien. Il ingurgite des pilules à longueur de journée pour calmer ses accès de fièvre, ses allergies, ses infections vénériennes, sa maladie d'Addison, ses douleurs lombaires ou abdominales. JFK parvient toujours à dissimuler sa faiblesse physique. Sur les photos, il irradie la santé. Il lui arrive pourtant de passer la moitié de ses journées alité. Devenu président, le soir il regagne tôt ses appartements. Le matin, il reste lire journaux et dossiers dans son lit jusqu'à 9 heures, avant une sieste d'une heure chaque après-midi.

En janvier 1961, la présidence Kennedy débute dans la lumière des grands commencements. Il n'y a pas de stress. Juste de l'excitation gonflée par un discours inaugural aux accents churchilliens. Encouragés par Bobby, fonctionnaires et staffeurs de la nouvelle administration veulent terrasser tous les méchants dragons et se battre pour des causes justes : la lutte contre la corruption, le crime organisé, la défense des droits civiques, la rivalité spatiale avec les Russes. Ils seront les pionniers de la « New Frontier », la nouvelle frontière. Moins de cinq mois plus tard, le fiasco de la baie des Cochons vient jeter à terre un Kennedy qui a fait preuve d'amateurisme.

A la Maison-Blanche, JFK est l'astre solaire autour duquel tourne une myriade de planètes : Jackie, les conseillers, les amis du couple, les copains de Harvard, les anciens du Pacifique, les maîtresses... Sur ce dernier point, les bonnes résolutions du début d'année se sont vite envolées. Tous vivent dans la contemplation du maître. Ce roi soleil veut pouvoir disposer d'eux à tout moment, au doigt et à l'œil. Il n'a pas voulu de « chief of staff » à la tête de son cabinet. Les visiteurs accèdent à lui par deux portes. A droite, celle de son assistante Evelyn Lincoln. A gauche, le fidèle Ken O'Donnell. Il veut être en prise directe sur son entourage. Certains sont là pour l'informer, d'autres pour le distraire. Le président se lasse vite et personne ne peut espérer plus de quelques minutes avec lui. Quelques heures pour les plus chanceux. Il déteste

la solitude. Dès le mardi, il compose la liste de ses invités de la fin de semaine. Il doit toujours avoir de la compagnie pour le garder enjoué. Jackie craint qu'il s'ennuie. Kennedy continue de vivre une existence strictement compartimentée, assez à l'aise avec les secrets et les mensonges. Il préserve farouchement ses week-ends. A Hyannis Port pour faire du bateau. La maison louée de Glen Ora en Virginie pour se reposer plutôt que Camp David, ce qui désespère l'état-major de la marine. Mais permet à Jackie de monter à cheval.

Comme dans sa jeunesse, le président trouve refuge et tranquillité dans la compagnie d'un petit groupe d'amis très proches. Les Bradlee, les Bartlett... JFK a même attribué une chambre permanente à Lem Billings, son compère de vingt ans, totalement étranger à la politique, mais avec lequel il s'évade les fins de semaine. Ce dernier n'a même pas besoin de laissez-passer spécial du Secret Service pour accéder directement au président. Les enfants sont omniprésents. D'un claquement de doigts, à l'heure de la récréation ou entre deux rendez-vous dans le bureau Oval, John et Caroline accourent vers lui. Le président joue avec eux. Puis, d'un revers de la main, ils retournent aussi vite qu'ils sont venus dans les bras de leurs nurses.

Au début, Jack et Jackie ont cru à la liberté. Ils s'amusaient à sortir de la Maison-Blanche par la porte dérobée des gardes. Avec un frisson de clandestinité, ils s'aventuraient dans le quartier avec leurs amis. Incognito, un soir, ils sont allés au cinéma voir «Spartacus». Sur le chemin du retour, tandis qu'ils traversent à pied Lafayette Park, le regard d'un agent du Secret Service est soudain attiré par la silhouette suspecte d'un homme dans la pénombre. Le garde du corps lui braque sa lampe torche au visage. C'est un promeneur inoffensif.

«Qu'aurais-tu fait si cet homme avait sorti un flingue ? demande Kennedy à Lem Billings qui l'accompagne. Qu'aurais-tu fait pour sauver ton vieux pote ?» Bizarrement, les deux frères d'armes du Pacifique ont évoqué le spectre de l'assassinat. Depuis McKinley, aucun président n'avait été visé. JFK vit dans le danger permanent. Sa survie l'obsède. On dirait parfois qu'il attend résigné un rendez-vous avec la mort. Et il conclut avec sa désarmande attitude fataliste habituelle : «Tu sais ce n'est pas à moi de m'inquiéter pour ma vie. C'est la mission du Secret Service. Si je commence à m'en faire, je ne serai pas en mesure d'accomplir ma tâche. J'ai décidé de ne pas y penser.»

Un samedi après-midi d'octobre 1962, Jackie était au téléphone avec le président. La première dame a remarqué quelque chose d'étrange dans la voix du président. Il n'avait pas sa bonne humeur habituelle. Elle n'a pas voulu en savoir plus. Elle se reposait pour le week-end en Virginie avec les enfants, loin du stress de la Maison-Blanche : «Je crois que le mieux serait que tu reviennes à Washington au plus vite», lui recommande-t-il sans laisser trop de place à la discussion.

Jackie a aussitôt sorti les enfants de leur sieste et pris le chemin de la capitale. Le président lui explique alors la gravité du moment. La tension entre Russes et Américains est extrême à la suite de la découverte de missiles soviétiques installés à Cuba. Il faut envisager le pire. La menace inimaginable d'une guerre nucléaire se précise. L'armée se prépare à une éventuelle attaque. Les mesures d'évacuation des familles des dignitaires sont en cours. On les mettra à l'abri dans des bunkers

souterrains creusés à cette intention, à l'extérieur de la capitale fédérale.

«Je t'en prie ne m'envoie pas à Camp David, implore Jackie, ne m'éloigne pas. Nous voulons tous rester ici avec toi.» Avant d'ajouter : «Même s'il n'y a pas de place dans l'abri de la Maison-Blanche, je veux que nous soyons ensemble sur la pelouse au moment où cela arrivera. Ni les enfants ni moi ne voulons vivre sans toi.»

C'est peut-être cette belle preuve d'amour que JFK voulait entendre. Il a gardé Jackie et ses enfants auprès de lui. Il ne l'a pas envoyée se morfondre sous terre dans une grotte antinucléaire.

«Demain nous serons peut-être en guerre avec les Russes», l'a entendu dire Benno Graziani, correspondant de Paris Match aux Etats-Unis et ami intime de Jackie qui se trouvait dans les appartements privés. Pourtant, malgré la tension extrême du moment, interrompant une réunion de crise, JFK a tenu à fêter Halloween avec ses enfants.

«Il n'y avait plus de jour ni de nuit, a raconté Jackie dans ses conversations avec Arthur Schlesinger. On venait réveiller le président à toute heure. Nous étions si proches. La guerre approchait. Quand il revenait à la résidence c'était pour se reposer ou dormir. Je m'allongeais à côté de lui. Nous allions marcher ensemble dans les jardins. Pour ne pas alerter la presse, les conseillers venaient à la Maison-Blanche serrés dans une seule voiture. McNamara et les autres ont travaillé jusqu'à l'épuisement. Bobby arrivait en tenue de cavalier au volant d'une décapotable comme si de rien n'était. En pleine nuit, on a reçu ce télégramme très belliqueux de Khrouchtchev.»

Pendant ces onze jours d'octobre 1962, la joie de vivre de John et Caroline entourant JFK lui a permis de garder la tête froide. Depuis qu'il les voit grandir, Kennedy est un homme transformé. «C & J», comme il les surnomme, l'ont libéré émotionnellement. Il songe désormais à tous les parents et à leurs enfants. Qu'adviendrait-il si une mauvaise décision d'un président débouchait sur l'apocalypse ? Leur présence constante l'a encouragé à tenir tête aux généraux et aux apprentis sorciers du Pentagone.

SEUL CONTRE TOUS, IL ÉVITE LA GUERRE DES MISSILES ET SAUVE LE MONDE DE L'APOCALYPSE

Le courage est sa vertu préférée. Parvenir à une solution pacifique est son obsession. Les faucons, à l'exception de son fidèle secrétaire à la Défense, Robert McNamara, lui conseillaient de frapper le premier. Kennedy savait qu'on ne gagne pas une guerre nucléaire. A la télévision, les images d'actualité ont des allures de scènes d'épouvante. Ces écoliers américains apeurés, recroquevillés sous leurs pupitres qui répètent les procédures à suivre en cas d'attaque nucléaire ressemblaient à John et Caroline. Il fallait sortir à tout prix de cette spirale absurde. Sans aucune équivoque, il a promis à l'URSS une réponse militaire contre ses villes en cas de tirs de missiles depuis Cuba. Puis comme dans «Russians», la chanson de Sting, JFK a parié que les Russes – comme les Américains – aimaient aussi leurs enfants.

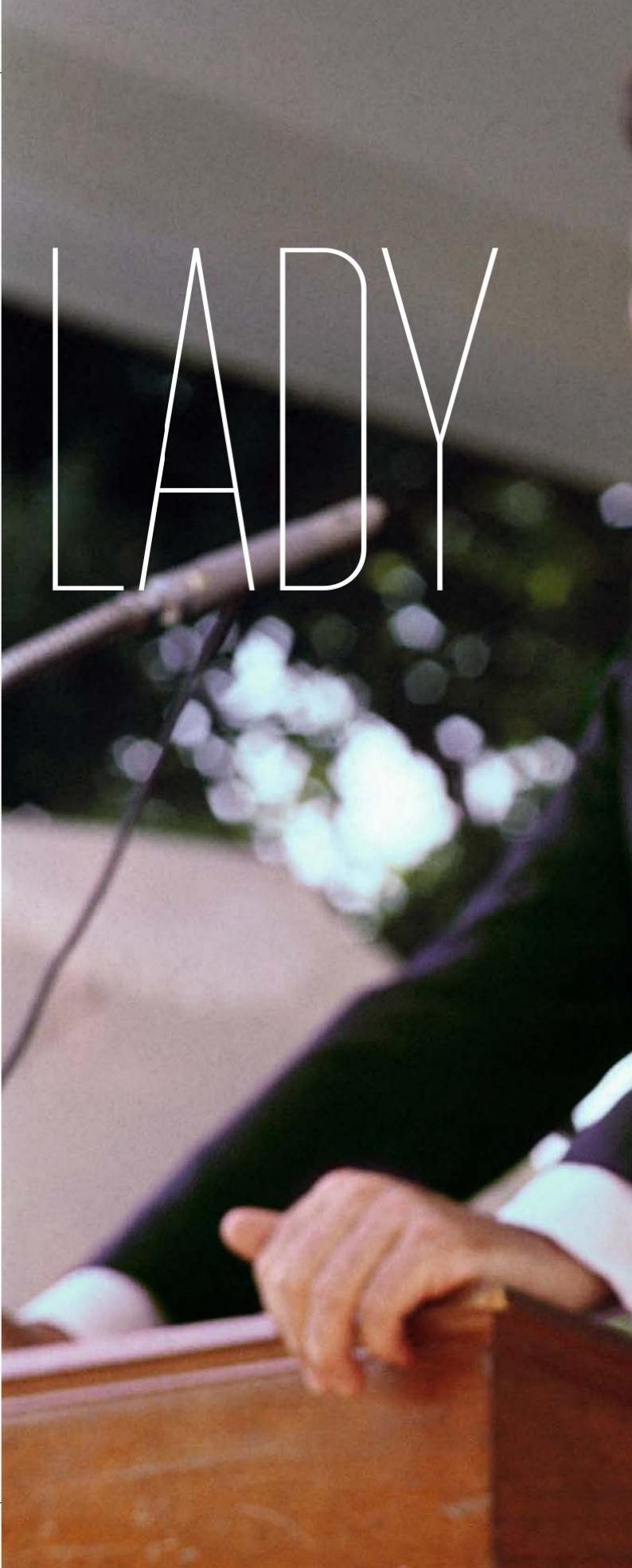
Ainsi vont les mille journées de la présidence Kennedy. De baie des Cochons en crise des missiles, d'émeutes en Alabama au suicide de Marilyn, une succession ininterrompue de situations d'urgence au bord du vide, un mélodrame émotionnel incessant où un leader politique d'une grande complexité se débat au cœur du plus complexe des environnements. JFK n'appartient à personne. Sa complexité le rend insaisissable pour son entourage. «Personne n'a jamais vraiment connu John Kennedy», dira son ami Charlie Bartlett en parlant du président. ■

Olivier Royant

LA PREMIÈRE FIRST

Jacqueline Bouvier, devenu Mrs. John Kennedy, est mieux qu'un atout charme sous l'objectif de Jacques Lowe. Elle renvoie au miroir d'une élégance française naturelle ou fantasmée, grâce à ses racines familiales, et son diminutif familier, «Jackie», touche la ménagère américaine au cœur, y compris dans l'obscur et lointain Middle West et pas seulement dans les garden-parties de la côte est. La jeune femme laisse rapidement son empreinte dans l'opinion et fait le bonheur des titreurs d'une presse séduite. Elle apparaît tout aussi radieuse, aux bains de mer et dans les jeux de plage que, bientôt, sous les ors de la Maison-Blanche. Les enfants du couple, si jeune, si beau, si décontracté sous les flashes, ajoutent à la romance. Passant des bras du père adulé à ceux de la mère admirée, John-John, gentiment facétieux et Caroline, joliment rieuse, inspirent au photographe une mise en scène naturelle. Et la reine de ce portrait de famille idéal restera toujours Jackie. De la souriante mère et amoureuse à la veuve sidérée, Jackie tiendra véritablement le rang, la première et comme nulle autre, de First Lady des Etats-Unis. Elle restera comme la grande ambassadrice d'une Amérique aimée.

LADY





*En campagne électorale,
John est dans son élément.
Elle, se force à jouer le jeu alors
qu'elle craint la foule. Jackie
sera de toutes les campagnes
menées par son mari, par devoir
et sans enthousiasme. En
1956, lorsqu'il brigue la vice-
présidence, en 1958, lorsqu'il
est réélu sénateur et enfin en
1960, pendant son ascension
vers la présidence.*

Photo MARK SHAW

AU CAP COD, ELLE S'INITIE AUX JEUX DES GARÇONS

Récompense suprême : en juin 1953, Jacqueline Bouvier est invitée à Hyannis Port, chez les Kennedy qui, tous, se moquent de son inexpérience au base-ball, sauf quand elle joue devant les photographes de « Life » ! Jackie rétorque qu'elle voulait faire une carrière de danseuse. Les filles du clan se déchaînent : « Avec vos pieds, vous auriez mieux fait de choisir le football. »

Photos HY PERSKIN







Il a 36 ans et elle 24. Joe, le patriarche, a reconnu en eux le genre de couple sur lequel on peut bâtrir un scénario d'avenir. Celui d'une grande carrière politique. Le 23 juin 1953, le « Washington Times Herald » titre : « Roman d'amour entre notre photographe-reporter et le sénateur John Kennedy ».



EN ÉPOUSANT JOHN, ELLE ENTRE EN POLITIQUE

A bord du « Caroline », l'avion que Joe Kennedy a offert à son fils pour la campagne présidentielle de 1960. Jackie lit « Les clochards célestes », de Jack Kerouac.



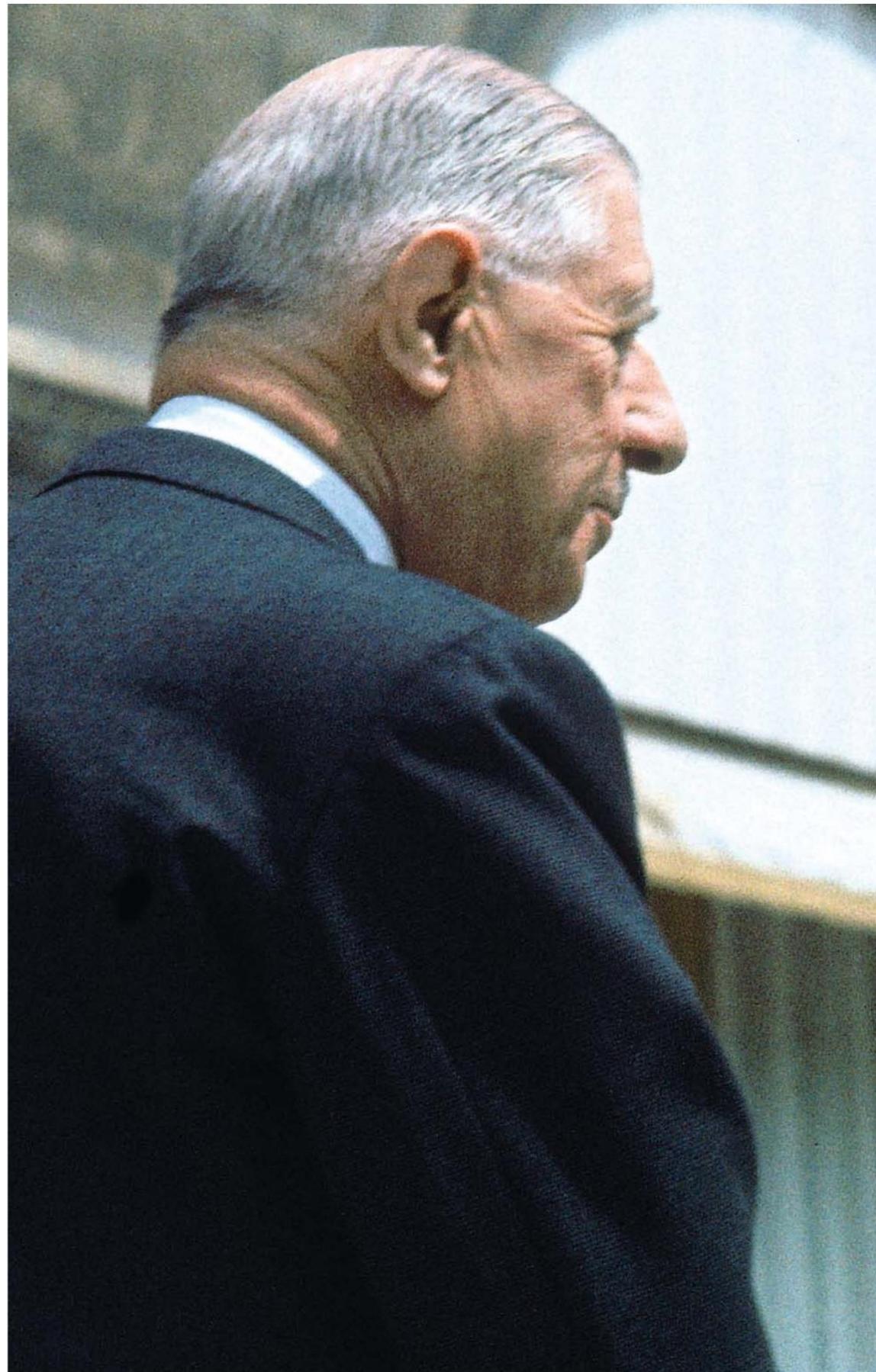
*Prestation de serment
le 20 janvier 1961:
Jackie et John échangent
un regard complice
par-dessus l'épaule de
Dwight D. Eisenhower.
A dr. : le président
de la Cour suprême,
Earl Warren.*

DE GAULLE EST SOUS LE CHARME: «C'EST UNE FORT BELLE PERSONNE»

Confidences de Roger Frey, à l'époque ministre de l'Intérieur du général de Gaulle, à Caroline Pigozzi, notre journaliste: «J'accompagnais les Kennedy dans un tour de la capitale, où la première dame des Etats-Unis avait remporté un véritable triomphe. Le soir, le Général m'interrogea: "Comment cela s'est-il passé?"

— Très bien mon général.
— Vous voyez, mon cher, la popularité est une chose avec laquelle il faut compter..." Puis, il ajouta: "C'est une fort belle personne."

Je crois que le physique de Jackie Kennedy impressionnait vivement le président, car dans la bouche d'un homme aussi peu expansif, un tel commentaire trahissait largement sa pensée.»



En mars 1962, le Premier ministre indien Nehru accueille à sa descente d'avion une First Lady attentionnée.

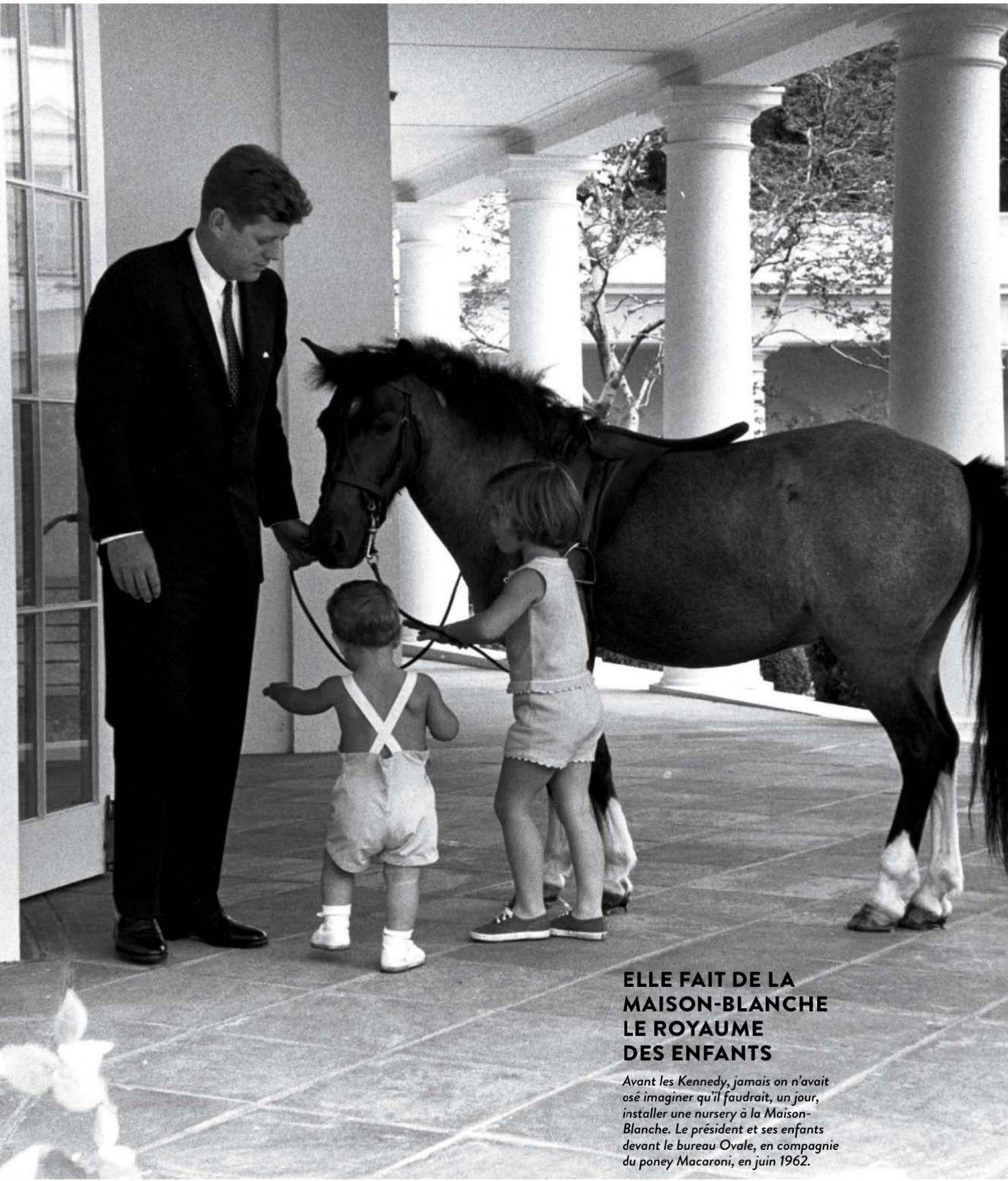


*« La gracieuse Mme Kennedy »
accueillie par Charles de Gaulle,
à l'Elysée, lors de la visite d'Etat
du couple présidentiel américain
en France, en mai 1961. Deux
mille invités se bousculeront pour
apercevoir, dans le salon Cléopâtre,
la reine de la fête.*

Photo HANK WALKER

Séance de câlins entre Jackie et sa fille, Caroline, dans le jardin de leur jolie maison XIX^e à Georgetown, le quartier résidentiel de Washington, en 1960.

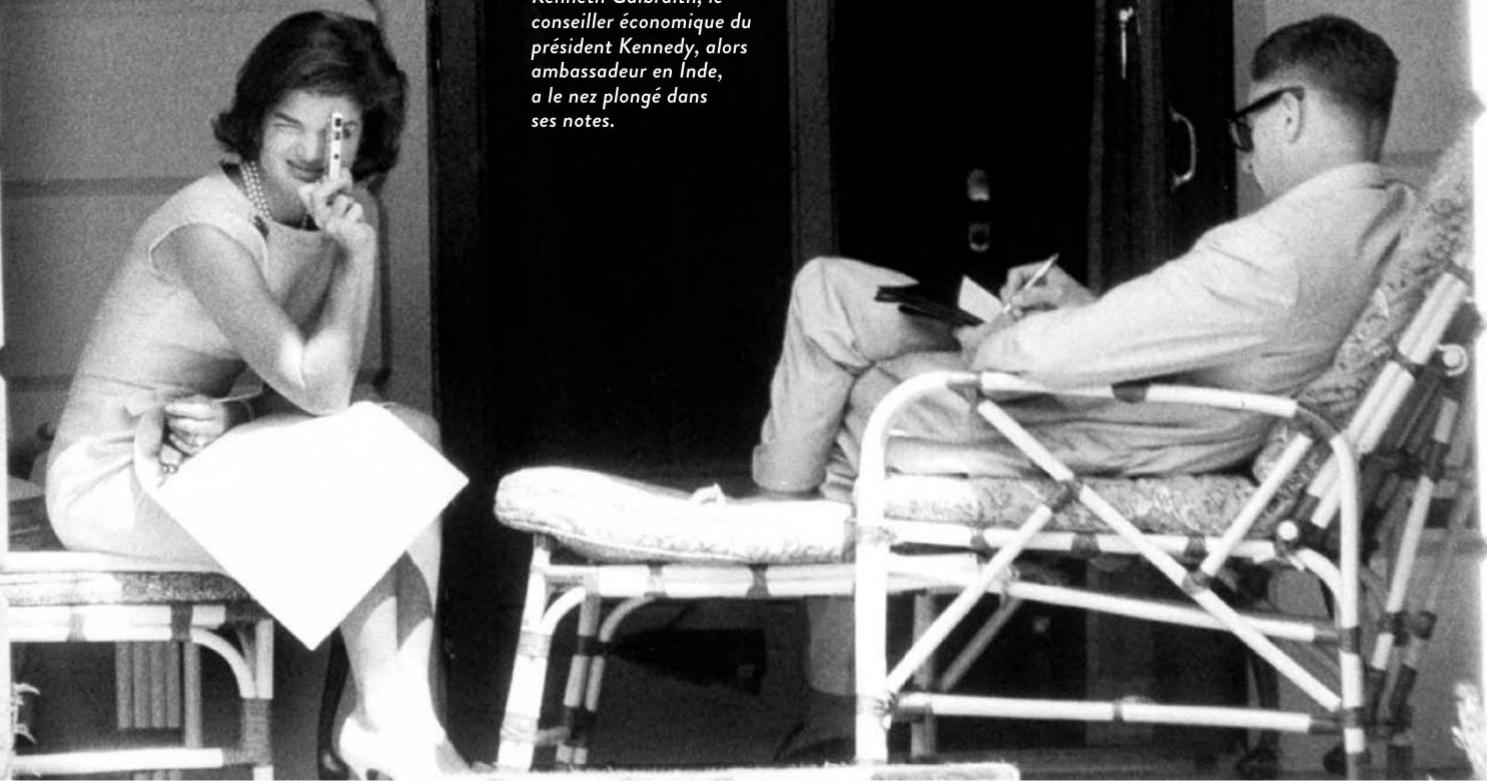




ELLE FAIT DE LA MAISON-BLANCHE LE ROYAUME DES ENFANTS

Avant les Kennedy, jamais on n'avait osé imaginer qu'il faudrait, un jour, installer une nursery à la Maison-Blanche. Le président et ses enfants devant le bureau Ovale, en compagnie du poney Macaroni, en juin 1962.

En mars 1962, Jackie trompe son ennui en jouant avec son appareil photo, pendant que John Kenneth Galbraith, le conseiller économique du président Kennedy, alors ambassadeur en Inde, a le nez plongé dans ses notes.



Vacances à l'italienne, durant l'été 1962, à Ravello. Jackie écrit son courrier, pendant que Stanislas Radziwill, son beau-frère, défend une partie de backgammon avec Nicole Graziani.



A présent, la voilà seule. Malgré les protestations horrifiées de la classe politique américaine, le milliardaire grec Aristote Onassis la sort et l'invite à dîner. Dans la douleur, les attentions de l'armateur lui ont rendu son célèbre sourire. «Il m'a secourue à un moment où ma vie était plongée dans l'ombre. Il m'a conduite dans un univers d'amour et de bonheur», s'est-elle confiée. Quelques semaines après l'assassinat de son beau-frère Robert, et cinq ans après celui de son mari, la veuve de l'Amérique annonce son mariage avec «Ari», son aîné de vingt-trois ans. A 17h15, le 20 octobre 1968, elle renonce au culte du souvenir et choisit la vie et la fortune. Pour beaucoup, elle commet un sacrifice. «En l'épousant, dit-elle, je préfère tomber de mon piédestal plutôt qu'être figée en statue.» La cérémonie religieuse a duré à peine trente-cinq minutes, et la réception à bord du «Christina» n'a rassemblé qu'une poignée d'intimes. Sur les rives de l'île de Skorpios, en mer Ionienne, Jackie met un terme à la légende et entre dans la jet-set.

DÉJÀ, EN 1963, ARISTOTE ONASSIS ENTRE DANS LA DANSE

Après la mort de son fils Patrick, en août 1963, Jackie se ressource à bord du «Christina», le yacht d'Onassis (à sa g.). Franklin Roosevelt Jr. (à dr.) fait partie des invités du richissime armateur.

Son combat de l'ombre : l'égalité des droits entre Blancs et Noirs

Par VALÉRIE TRIERWEILER

Trente-quatre mois auront suffi pour que naîsse une légende. Jacqueline Bouvier Kennedy a seulement 31 ans lorsque son mari devient le 35^e président des Etats-Unis. Elle est au summum de sa beauté et de son élégance. Ses racines françaises lui donnent un je-ne-sais-quoi dont les Américains raffolent. «La petite Bouvier», qui a épousé l'homme, le clan et les valeurs Kennedy, a ce port altier qui fait d'elle une reine sans qu'elle ait besoin de roi. Mais c'est bien un palais que lui offre John Kennedy quand, ensemble, ils prennent possession de la Maison-Blanche.

Sa jeunesse à elle tranche avec l'allure de la précédente première dame, Mamie Eisenhower, qui a le double de son âge et un air bien sévère. Le titre de First Lady semble avoir été créé pour la belle Jackie et pour nulle autre. Comme si aucune avant elle n'avait occupé cette fonction avec autant de talent, autant d'allant et de charme. On est bien loin de Martha Washington, celle qui inaugura la fonction au côté de son mari en avril 1789 ! A cette époque et pour des décennies encore, l'épouse du président des Etats-Unis se tient dans l'ombre, totalement effacée. Donner un avis serait déplacé. Exister serait inconvenant.

Jackie, elle, semble tout avoir. Elle provient d'un milieu très aisés, et a fréquenté les meilleures écoles. La jeune femme est sportive, très bonne cavalière, diplômée de littérature française – so chic – et adore l'art et la poésie. Insatiable, elle a renforcé ses connaissances en sciences politiques, de quoi pouvoir épauler son mari. Jackie est jeune lorsqu'elle épouse John, alors sénateur et de douze ans son aîné, mais elle a déjà un brin d'expérience derrière elle. Etudiante un an à Paris, elle goûte à l'indépendance. Une fois rentrée, elle débute une éphémère carrière de journaliste au «Washington Times Herald». Malgré le divorce houleux de ses parents, des beaux-parents omniprésents, la vie lui réussit. Jusqu'à ce premier drame : le décès de sa fille, Arabella, à la naissance, en 1956. Il lui avait déjà fallu se remettre d'une première fausse couche l'année précédente. Elle ne pardonne pas à John d'avoir été absent à ce moment tragique. Le couple se sépare.

Mais la vie reprend, le ménage se ressoude et Jackie, un an plus tard est enfin maman de la petite Caroline. John Junior naîtra



lorsque son père sera déjà élu président. Jackie est comblée et toutes les mummys d'Amérique peuvent s'identifier à elle et compatir au chagrin lié à la perte de son premier enfant. Mais Jackie sait si bien donner le change.

Elle attire et accroche la lumière, c'est ainsi. Elle n'a nul besoin de chercher les sunlights, ils se posent sur elle, naturellement. Ce qui l'intéresse avant tout, ce sont ses enfants qu'elle refuse de laisser photographier. Elle veut suivre elle-même leur éducation qu'elle veut sévère et rigoureuse. Mais elle est First Lady et la voilà épouse du peuple américain. En bonne maîtresse de maison, elle entend dépoüssier la Maison-Blanche, devenue grise au fil du temps. Elle a un goût exquis et ses choix de rénovation sont approuvés bien qu'ils soient dispendieux. Son mari la rappelle à l'ordre, mais Jackie veut se sentir utile. Jouer les ambassadrices de mode ne lui suffit pas, alors elle poursuit son entreprise d'embellissement.

Et ce sont surtout les méthodes politiques qu'elle veut rafler. Cette présidence représentée par un couple glamour est entrée dans une nouvelle ère. Jackie sait que John et elle appartiennent à une nouvelle génération, et elle veut permettre toutes sortes de rencontres à la Maison-Blanche. La jeune femme peut jouer les parfaites hôtes, mais elle a une conscience politique acérée. Avant elle, Eleanor Roosevelt avait su jouer un rôle public qui dépassait les conventions, mais Jackie va aller plus loin. Déterminée, elle est la première des First Ladies à promouvoir l'égalité entre Noirs et Blancs. Lors de son mariage, elle a posé un premier acte fort en demandant à une styliste afro-américaine de concevoir sa robe. Une décision quasi révolutionnaire !

Elle n'est pas étrangère, non plus, à la réception en grande pompe, à Washington, de Félix Houphouët-Boigny, premier président de la Côte d'Ivoire indépendante. Elle veille à la naissance des nouvelles démocraties. Et lorsque le président américain reçoit en toute discrétion Martin Luther King en avril 1961, c'est en présence de sa femme. C'est elle encore qui intègre des Noirs dans la liste des prestigieux invités lors des dîners officiels. Elle toujours qui ouvre une école mixte au sein de la présidence. Des enfants blancs – dont les siens – et noirs ensemble se tenant par la main,



Sourires complices, gestes tendres... une poignée de secondes d'intimité volées au protocole, avant l'arrivée à Washington du président tunisien, Habib Bourguiba, le 4 mai 1961.

ce n'était pas courant dans l'Amérique des années 1960. C'est sa façon de militer, sans discours, pour l'obtention des droits civiques de la communauté afro-américaine. Elle a beau être née dans un milieu privilégié, elle sait par intuition que les tensions continueront à augmenter considérablement si l'accès à l'égalité des droits ne se réalise pas. Elle a incité son mari à s'y engager pendant sa campagne, discrètement mais efficacement, elle poursuit le combat, dès le début du mandat.

Son rôle ne s'arrête pas là. Son influence sera immense aussi en matière culturelle, elle ouvre grand les portes de la Maison-Blanche à ce que l'Amérique compte d'artistes et d'intellectuels. Naturellement, c'est à elle que revient le plan de table, la toute jeune First Lady excelle à mélanger les gens et les genres. Et toujours les Blancs et les Noirs.

C'est elle encore qui obtient de faire venir aux Etats-Unis... la Joconde qui n'aime pourtant pas quitter son Louvre. Petit à petit, elle imprime sa marque, rien ne semble lui résister, rien ne semble l'atteindre non plus. Jackie sourit, quelles que soient les circonstances, joue la modestie et le désintéret.

Elle n'est pas seulement la femme de John Kennedy. Première des First Ladies à avoir une existence propre, cette personnalité hors du commun intéresse d'un bout à l'autre de la planète, fascine et rayonne. Au point d'entreprendre seule un voyage en Inde et au Pakistan en mars 1962. Lorsque le véhicule qui la conduit depuis l'aéroport de Delhi passe devant les dizaines de milliers d'Indiens, c'est partout la même clamour qui s'élève : « Vive la reine d'Amérique ! » Certes, il ne s'agit que d'une visite privée à laquelle sa sœur, Lee, est associée. Mais une visite où elle est reçue avec tous les honneurs. Son premier geste est politique : aller se recueillir sur la tombe de Gandhi, une façon de se montrer proche du peuple. Les images devant le Taj Mahal sont parfaites, comme elle-même. Au Pakistan, elle est accueillie par le président en personne qui la couvre de cadeaux somptueux. Son séjour de deux semaines connaît une résonance internationale et va jusqu'à donner lieu à un film, « Jacqueline Kennedy's Asian Journey » (le voyage en Asie de Jacqueline Kennedy), diffusé mondialement. Quelques jours plus tôt, Jackie est reçue, en audience privée, par le pape Jean XXIII que son président de mari n'a pas encore rencontré... De quoi lui

donner l'assurance qu'elle n'avait pas encore sur la scène internationale. John est impressionné par la réussite de son épouse. Il lui accorde une plus grande confiance sur le plan politique. Jackie encourage le rapprochement des Etats-Unis avec l'URSS. Mais les relations sont tendues. Plus encore pendant la crise de Cuba. En décembre 1962, elle n'hésitera pas cependant à s'entretenir avec des combattants cubains dans leur propre langue lors d'une halte à Miami. De Gaulle est envoûté lorsqu'il reçoit le couple Kennedy en France. John devient « celui qui accompagne Jackie ». Son caractère à elle s'affirme. Parfaite épouse, mais jusqu'à un certain point. Jackie sait dire non.

Il lui faut supporter un mari de plus en plus volage malgré les souffrances physiques de ce dernier. Mais elle tient bon.

C'est ce que lui ont appris ses parents, son père et surtout sa mère, Janet : faire bonne figure en toutes circonstances. Plus encore lorsque la scène est publique. Mais trop c'est trop. Lorsqu'elle apprend que Marilyn Monroe, présentée par la rumeur comme la maîtresse de John, doit chanter à son anniversaire, elle opte pour la politique de la chaise vide.

Quelque temps plus tard, en août 1963, la perte du petit Patrick, son quatrième enfant qui ne vivra que quelques heures, l'affecte au plus haut point. Le chagrin la ronge, mais elle tient à ce mari qui ne la rend pourtant pas heureuse. Parce qu'il le lui demande, Jackie accepte de l'accompagner à Dallas.

La suite tragique est connue, John Kennedy a été assassiné, l'image de Jackie avec son tailleur rose taché de sang fait le tour du monde. Même dans la mort et dans le drame, Jackie reste plus First Lady que jamais. Digne, elle le sera également jusque dans les obsèques. Fidèle à ses idéaux, elle insistera pour que des soldats noirs et blancs portent le cercueil, scellant l'unité d'un peuple sous le choc.

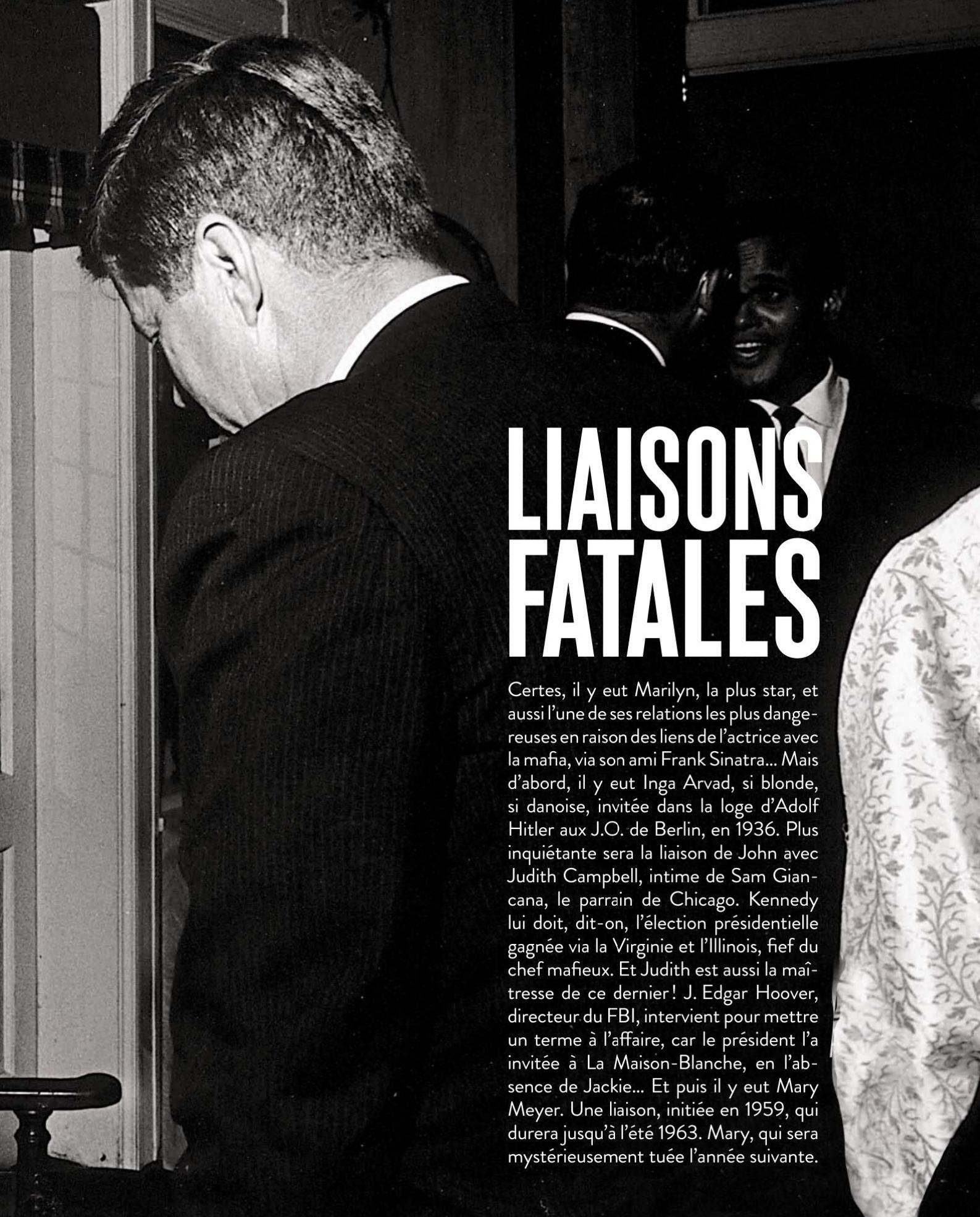
Les Américains lui reprocheront violemment son second mariage avec Aristote Onassis. Au fond, ils ne voulaient pas perdre celle qu'ils ont toujours considérée comme leur première dame. La plus populaire, la plus chic, celle qui aura traversé le plus de drames aussi. Mais elle leur reviendra lorsque la mort l'emportera. Veuve Onassis, elle sera pourtant enterrée aux côtés de John. First Lady jusqu'au bout de la vie, Kennedy par-delà la mort... ■



LES SORTILEGES DE MARILYN MONROE

19 mai 1962. A l'« after party » organisée chez Arthur Krim, le célèbre avocat du show-biz, après la soirée d'anniversaire de JFK au Madison Square Garden de New York. A g. de Marilyn et John, Bob Kennedy. Il s'agit de la seule photo du président et de la pin-up. Ils ne se fréquentent alors que depuis quelques mois. Onze semaines plus tard, elle succombe à une overdose.

Photo CECIL W. STOUGHTON



LIAISONS FATALES

Certes, il y eut Marilyn, la plus star, et aussi l'une de ses relations les plus dangereuses en raison des liens de l'actrice avec la mafia, via son ami Frank Sinatra... Mais d'abord, il y eut Inga Arvad, si blonde, si danoise, invitée dans la loge d'Adolf Hitler aux JO de Berlin, en 1936. Plus inquiétante sera la liaison de John avec Judith Campbell, intime de Sam Giancana, le parrain de Chicago. Kennedy lui doit, dit-on, l'élection présidentielle gagnée via la Virginie et l'Illinois, fief du chef mafieux. Et Judith est aussi la maîtresse de ce dernier ! J. Edgar Hoover, directeur du FBI, intervient pour mettre un terme à l'affaire, car le président l'a invitée à La Maison-Blanche, en l'absence de Jackie... Et puis il y eut Mary Meyer. Une liaison, initiée en 1959, qui durera jusqu'à l'été 1963. Mary, qui sera mystérieusement tuée l'année suivante.

MARILYN AU TOP DU SEX-APPEAL

«Happy... birth... day... to yooooou, Mister President»

A partir de faits réels, d'archives fédérales américaines et de témoignages, Philip Le Roy, écrivain, scénariste et globe-trotteur a conçu un thriller original, véritable fiction romanesque, autour de la mort de Marilyn Monroe*. En contrepoint de la disparition de la star universelle, son apparition dans une robe fourreau en gaze de soie rose parsemée de strass pour l'anniversaire de JFK, le 19 mai 1962, est à savourer sans modération... La robe coûta 12 000 dollars et flamba aux enchères pour 4,8 millions de dollars, en novembre 2016, chez Julien's Auctions. Extrait.

Par PHILIP LE ROY

Quelle robe ! Quel souvenir ! [...] Marilyn était obnubilée par le gala démocrate organisé à Madison Square Garden pour fêter les 45 ans de John Fitzgerald Kennedy. Elle voulait en être. Elle en sera. Elle en avait le pouvoir [...]. S'il y avait une seule personne qui devait être présente ce jour-là, au gala, c'était elle. Plus que Jackie Kennedy qui n'est finalement pas venue.

Face au jeune souverain, Marilyn voulait apparaître nue. Les déesses ne portent pas de robe de cocktail. Mais débouler sans vêtements devant le président et ses sujets était impensable, car la cour délurée de l'Amérique vendait le puritanisme au peuple corseté.

Il a fallu donc couvrir la chair, si chère aux photographes et aux cinéastes, chercher le magicien capable de la draper sans rien cacher. Jean-Louis [Jean-Louis Berthault, créateur français de Hollywood] s'est chargé de la mission. Il était le créateur de la robe de Rita Hayworth dans «Gilda». La référence ! Il a réalisé un miracle. La soie qu'il a taillée était si fine qu'on ne la voyait pas. Dix-huit couturières ont œuvré sur la robe pendant une semaine. Elle épousait si bien les formes de Marilyn, telle une seconde peau, qu'elle ne

pouvait être enfilée. La soie et 6000 pierres scintillantes ont été coulées comme du bronze en fusion sur la star intégralement nue et soigneusement épilée.

Une armée de petites mains a cousu l'étoffe invisible sur le moulage de chair lisse modelé dans la glaise divine.

Il a fallu superposer 20 couches de soie sur ses seins et sur son sexe pour opacifier la transparence sur sa féminité. Une œuvre d'art vivante ! [...]

Il était prévu que Marilyn monte sur scène à la fin du show d'anniversaire. Richard Adler, l'organisateur, lui demanda de personnaliser son «Happy Birthday» destiné au président. Il allait être servi ! Lors des répétitions, sa version sulfureuse a pétrifié Adler et Hank, qui devait l'accompagner au piano. La chanson virait au «lap dance». Impossible d'oublier l'échange surréaliste entre elle et Adler, qui n'était pas au courant de sa liaison avec le président.

«Vous savez que vous serez face au président des Etats-Unis, a-t-il rappelé.

— Face à Jack ! Il serait préférable de chanter «Try a Little Tenderness»...

— Quoi ?»

Elle s'est contractée sur un micro imaginaire, a fermé les yeux et gazouillé : «I may be

wearly [...].» Elle s'est arrêtée net pour lancer à Adler, ébahie : «Ce n'est qu'un anniversaire après tout. Allons-y pour «Happy Birthday» !»

Encore sous l'envoûtement, Adler a essayé de reprendre les choses en main : «Certes, mais votre version de «Happy Birthday» n'est-elle pas un peu trop provocatrice et... sexy ?

— Offrir à une personne quelque chose qu'elle n'a pas, n'est-ce pas ce qui fait la valeur du cadeau ?

— De quoi parlez-vous ?

— Si je me présente en First Lady guindée et sérieuse comme un pape, Jack a déjà ça à la maison.»

Affolé, Adler a prévenu le président du risque de dérapage. Il paraît que Kennedy lui aurait répondu de ne pas s'inquiéter. Le cadeau était incontrôlable et il valait mieux laisser Marilyn aller jusqu'au bout. L'affaire est parvenue aux oreilles de Jackie...

[...] La tension montait dans la salle de Madison Square Garden. Peter Lawford (le beau-frère de JFK), a annoncé la star pour la énième fois avec ces mots : «Mister President, the late Marilyn Monroe !» («late» pour en retard). Elle est apparue enfin dans la lumière comme un miracle. Unique. Elle a trottiné comme une geisha, à petits pas rapides, emmaillotée dans sa transparence, ivre, joyeuse, lascive, sulfureuse, pétillante, vacillante. Elle s'est arrimée au pupitre, a fait glisser son étole d'hermine dans les bras d'un Lawford devenant invisible, a décoché une pichenette désinvolte dans le micro pour en vérifier le fonctionnement et mis ses mains en visière pour cerner l'audience cachée par les projecteurs. Chaque geste était d'une féminité absolue, d'un sex-appeal millimétré.

Devant elle, les spectateurs en liesse trépignaient, criaient, sifflaient, applaudissaient. La blonde incendiaire bourrée d'alcool et de tranquillisants avait mis le feu à la salle avant d'avoir prononcé le premier mot. Elle a lâché un soupir et susurré un «happy birthday Mister President» aux syllabes entrecoupées. Inimitable.

«Happy... birth... day... to yooooou

Happy birthday... to yooooou

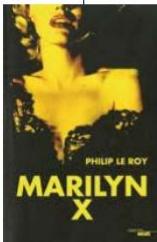
Happy birthday... Mister President

Happy birthday... to yooooou»

Toute la tendresse du monde dans un élan orgasmique.

Après avoir sensuellement caressé ses hanches et sa poitrine, elle s'est mise à sautiller pour inviter le public à l'accompagner : «Everybody ! Happy birthday !» ■

* «Marilyn X», de Philip Le Roy, éd. Le Cherche Midi.





Pour ses 45 ans, célébrés avec quelques jours d'avance, John se voit offrir le plus sensuel des cadeaux. Il partage son extase avec les 15 000 spectateurs du «show Monroe» : «Je peux maintenant quitter la vie politique après avoir entendu ce "Joyeux anniversaire" chanté pour moi de façon aussi douce et sincère.»

Irrésistible Judith Campbell, égérie de « Sam le cigare »

Par JEAN LESIEUR

Ce jour-là, deux hommes riches d'innombrables secrets – ceux des autres, ceux l'un de l'autre – se font face. Nous sommes à la Maison-Blanche, le 22 mars 1962. Journée tranquille à Washington. Quelques semaines plus tôt, John Glenn a fait trois fois le tour de la Terre. L'Amérique vit au rythme presque quotidien des marches, passionnées et tendues, souvent violentes, pour les droits civiques.

Mais à la Maison-Blanche, deux hommes parmi les plus puissants de la planète déjeunent et parlent de tout autre chose que de la marche du monde : ils parlent de sexe. Et de mafia. Et de chantages, potentiels ou réels. L'un des deux a demandé rendez-vous à l'autre. Ou plutôt, il s'est invité chez l'autre. John Edgar Hoover, patron du FBI, ne demandait jamais rien à personne, pas même à John Fitzgerald Kennedy. Il imposait, il menaçait, il ordonnait. Il ne quémandait jamais, sauf peut-être, en privé, à son ami et compagnon dans la vie, Clyde Tolson. Aujourd'hui, c'est Hoover qui parle, Kennedy qui écoute. Au menu, dans le repaire privé de JFK attendant

au bureau Oval, quelques huîtres de Nouvelle-Angleterre. Et Judith Campbell, l'une de ces femmes qui, avec l'éblouissante Mary Meyer – que nous raconterons plus loin –, ont fasciné Kennedy plus que toutes les autres, même Jackie ou Marilyn.

Judith, donc, Judith Campbell, née en 1934, élevée à Pacific Palisades, près de Hollywood, par des parents architectes prospères et voisins de Bob Hope. Comme toute jeune fille avenante en ces contrées, elle rêve de cinéma. Elle n'y goûte que par procuration, avec son premier mari, William Campbell, apparu dans quelques westerns et séries télévisées des années 1950. Elle l'épouse en 1952, divorce six ans plus tard. Avantage collatéral, si l'on ose dire, de cette brève carrière au royaume du glamour : elle croise le chemin de « The Voice », « Ol' Blue Eyes », Francis Albert Sinatra, Frankie pour quelques amis, « le gangster de Hoboken » pour d'autres. C'est là, à Hoboken, près de New York, qu'il a eu ses premiers liens avec la mafia.

Une liaison, naturellement, s'ensuit. Mais Sinatra n'est pas

Judith, ici âgée de 44 ans. Elle vient de publier, sous son nouveau nom d'Exner, ses Mémoires. Elle y confirme une relation de deux ans avec JFK, mais nie avoir eu connaissance de liens entre le président et la pègre. A dr.: JFK, J. Edgar Hoover, le directeur du FBI et Bob Kennedy, ministre de la Justice, le 23 février 1961 à la Maison-Blanche.





Avec son premier mari, l'acteur William Campbell, à la première du film « L'enfer des hommes », en 1955. Par l'intermédiaire de son époux, Judith rencontre Frank Sinatra, qui la présente à JFK (à dr. : avec le crooner, en 1960) et au mafieux Sam Giancana (au centre).

bégueule. Son ami Kennedy – à l'époque, Sinatra est démocrate ; il passera dans l'autre camp sous Reagan – fait campagne à Las Vegas au début de 1960, à quelques mois de l'élection présidentielle. Le crooner s'y produit le même soir de janvier, au Sands Hotel. Que croyez-vous qu'il arriva ? Les présentations à peine faites, Kennedy flashe sur la belle. Deux mois s'écouleront cependant avant leurs premières étreintes, dont les meilleurs experts affirment qu'elles se déroulèrent le 7 mars, à New York, au Plaza, le soir de la primaire démocrate du New Hampshire, que JFK remporte avec 85 % des voix. Victoire éclatante, et « propre ».

Mais la nomination comme candidat du Parti démocrate et la Maison-Blanche sont encore loin. Il faut gagner d'autres primaires, plus difficiles, comme celle de Virginie de l'Ouest, où les électeurs, les pieds dans la poussière de charbon et l'âme dans un ciel méthodiste, se méfient de ce jeune catholique sorti de Harvard. Nous sommes fin avril 1960. Jackie, enceinte de John-John, est partie en vacances. Celui qui n'est encore que sénateur du Massachusetts invite Judith à dîner dans sa maison de petites briques rouges au 3307 N Street, à Georgetown, le vieux quartier chic de Washington. Des années plus tard, Judith Campbell racontera que c'est ce soir-là que Kennedy lui confiera sa première mission : contacter « Sam le Cigare », ami de Sinatra, pour la première de dix rencontres qu'elle assure avoir organisées entre Kennedy et Sam Giancana, parrain – entre autres – de Chicago, où il est né en 1908. Premier objectif : « arranger les bidons » en Virginie-Occidentale. Mission accomplie. Kennedy l'emporte. Sa voie est libre : en novembre, il sera l'adversaire du républicain Nixon, battu dans la course à la Maison-Blanche parce qu'il perdra en particulier la bataille décisive de l'Illinois, fief de Giancana.

Pourquoi la mafia aurait-elle favorisé Kennedy ? Parce que Joe, père de John, patriarche légendaire de la dynastie bostonienne, ne fit pas toujours le tri, dans ses affaires, entre aventuriers plus ou moins exemplaires du capitalisme débridé et piliers du crime organisé. Quand JFK se lance en politique, ces derniers se disent donc qu'il faut l'aider : car une fois à la Maison-Blanche, calculent-ils, il détournera le regard quand il le faudra. Comme son père.

Mauvaise pioche. Une fois à la Maison-Blanche, JFK laisse le champ libre au feu qui brûle au plus profond de l'âme de son frère, Robert, qu'il a nommé ministre de la Justice. Or Robert Kennedy sera toute sa vie une sorte de moine soldat visionnaire, ayant foi en une Amérique vertueuse, chasseur de mafiosi, de criminels, de corrompus déguisés en syndicalistes ou en hommes politiques. Sam

Giancana ne sera pas son ami, ni Judith Campbell sa maîtresse. Deux « péchés » pour lesquels il ne condamne pas son frère pour autant. Il comprend son cynisme, indispensable en politique. Et il connaît ce qu'il faut bien appeler les obsessions – au moins les impulsions – sexuelles de son frère.

Mais ces fautes le gênent. Les risques, politiques et humains, sont gigantesques. Car Judith est devenue aussi la maîtresse de Giancana, le mafieux et le président partageant les faveurs de la même femme fatale, forcément fatale. Et si elle parlait ? Et si Giancana se mettait à « chanter » ? Les deux l'ont fait, d'ailleurs, et d'autres, longtemps après, en 1975, quand une commission du Sénat entreprit d'enquêter sur l'histoire des rapports entre le gouvernement américain et les services secrets chargés des opérations clandestines. Johnny Roselli, âme damnée de Giancana, sera contraint de témoigner devant cette commission à propos, entre autres sujets, de ce qu'il savait des tentatives d'assassinat, par la CIA, de Fidel Castro.

Quelques jours après sa déposition, Roselli disparaît. On retrouvera son corps des mois plus tard au fond d'un baril à essence, au large de Miami. L'autopsie montrera qu'il a été ligoté, garrotté, tué d'une balle dans la tête, avant d'être coupé en morceaux. Son boss, Giancana, n'aura pas le temps de s'exprimer : sept balles dans « le buffet », dans sa cuisine, au sous-sol de sa maison de Chicago le rendent muet.

Judith, elle, devenue Exner – elle a épousé un golfeur professionnel – témoignera devant la commission et dans une interview solidement rémunérée à « People

PAR L'ENTREMISE DE FRANK SINATRA, ELLE ORCHESTRE 10 RENCONTRES AVEC LE CHEF MAFIEUX

Magazine ». La face la plus sombre de Kennedy, de ses alliances et liaisons dangereuses, sera ainsi dévoilée. Mais on est dans les années 1970. La plupart des protagonistes de notre histoire ont alors disparu (sauf Judith, victime d'un cancer en 1999). Près de quinze ans après le déjeuner de la Maison-Blanche, le scandale n'a plus guère d'importance que pour les historiens. Ce jour-là, au contraire, le 22 mars 1962, quand Hoover se met à table avec Kennedy, l'Amérique ne le sait pas, mais elle est au bord d'une gigantesque tempête. Quoi ? La maîtresse du beau et pur président des Etats-Unis est aussi celle d'un des mafieux les plus puissants du monde ? Et ce dernier aurait aidé le premier à assurer son élection ?

On ne sait lequel a alerté l'autre : Edgar Hoover, informé par ses limiers qui suivent ou écoutent tout le monde ? Ou Robert Kennedy, qui a vu et entendu Judith s'introduire en cachette à la Maison-Blanche, et qui a fait enquêter sur elle ? En tout cas, les deux hommes s'entendent pour mettre en garde JFK. Robert n'ose pas trop s'exposer auprès de son aîné. Edgar « le terrible » s'en charge.

« Monsieur le président, vous n'êtes pas raisonnable, *Suite p. 60*

MARY MEYER, LA FEMME QUI EN SAVAIT TROP. SA MORT DEMEURE UNE ÉNIGME

lui dit-il en dégustant ses huîtres. Nous savons tout de vos relations. Avec Judith, avec Giancana. Imaginez le scandale si le "New York Times" l'apprenait.»

Kennedy comprend vite les enjeux. Sa réélection dans deux ans. Sa place dans l'Histoire. Hoover à peine parti, le président appelle Judith : « C'est fini. Il ne faut plus qu'on se voie. »

Judith ne proteste même pas. Telles sont les règles du jeu dans son univers de « mad men », de stars, de mafieux, d'hommes qui se croient tout-puissants, dans lequel les femmes n'ont guère leur mot à dire. Kennedy, lui, est froid comme doivent l'être les maîtres du monde confrontés à un problème qu'il faut résoudre d'urgence.

Il faut dire aussi que Kennedy, ce jour-là, pense sans doute à une autre femme, avec laquelle il poursuit, en même temps, une belle histoire. Mary est son nom. Elle est artiste, et ne connaît personne dans la mafia. Une « belle » histoire, différente de celle avec Judith. Une histoire tellement différente que deux amis du président en discutent après la visite de Hoover.

« Crois-tu que JFK aime vraiment Mary ? demande l'un.

– Oui, je crois, répond son ami.

– Explique-moi alors comment il peut entretenir en même temps une relation avec Judith.

– Histoire classique, mon vieux. Le sexe et l'amour, ce n'est pas la même chose. »

L'« amour », c'est Mary, Mary Meyer. Kennedy et elle deviendront amants bien plus tard mais ils se croisent dès 1936. Elle a 16 ans, et lui 19. Tous deux fréquentent ou ont fréquenté écoles privées et universités chics réservées aux enfants de bonne famille de la côte est où, le week-end, filles et garçons flirtent sous les tentes qui abritent les « parties » de la haute société. Mary, née Pinchot – ascendance française – descend d'une famille dotée d'un solide patrimoine immobilier à New York. Son père est avocat, oisif et déprimé. Un anticonformiste qui oscille, dans les années 1930, entre le socialisme pacifiste et les bataillons du père Coughlan, détestable curé dont les prêches célèbrent bientôt Mussolini et Hitler quand celui-ci accède au pouvoir. Sa mère, en revanche, reste une intellectuelle bohème. Elle écrit dans quelques revues new-yorkaises.

Diplômée de Vassar – l'université au nord de New York que fréquentera aussi Jackie Bouvier quelques années plus tard –, Mary renonce vite à la réponse convenue qu'elle apportait quand on lui demandait, plus jeune, ce qu'elle ferait plus tard : « médecin », disait-elle sans conviction. Trop commun pour Mary, femme libre avant l'heure, « American woman » dans tous les bouillonements, l'énergie, les tragédies de l'Amérique en guerre. Nous sommes en 1942. Grâce à des amis d'amis, elle se voit offrir un job de chroniqueuse à UPI, l'agence de presse. Son rythme effréné quand elle tape à la machine la « column » sociétalo-mondaine qu'on va rapidement lui confier, ses rires francs mais vite retenus, son intelligence, sa beauté solaire et tranquille font merveille. Elle sort beaucoup. Elle est si charmante quand elle bavarde avec ses amies, sa Lucky Strike au bout des doigts, son verre de whisky dans l'autre main. Période légère, au fond sans importance par rapport au destin qu'elle attend. Qui l'attend. Tragique.

Il y a d'abord sa rencontre avec un homme d'exception, en 1944. Un survivant. Un héros. Quand elle aperçoit Cord Meyer, un jour de l'automne 1944, dans un bar de New York où se retrouvent soldats et anciens combattants, Mary se souvient qu'ils s'étaient croisés quelques années plus tôt – comme Kennedy – dans des week-ends étudiantins. Le jeune homme a changé. Il revient du Pacifique Sud, où il est parti en 1943 comme second lieutenant, chef d'un peloton de marines tireurs d'élite. A Yale, où il était étudiant

alors que le front était en Europe, Cord Meyer avait souvent défendu pacifistes, isolationnistes, objecteurs de conscience. Mais pour un Américain, l'orgueil patriotique ne s'assoupit jamais : le lendemain de Pearl Harbor, il s'engage. Une grenade japonaise le transforme en « gueule cassee ». Mais la chirurgie reconstructrice fait

déjà des miracles. L'ancien pacifiste est devenu héros de guerre. L'idéaliste universaliste ne renie plus sa foi en la nation. Alliance paradoxale, contraste intrigant, chez cet homme de haute taille qui séduit Mary. Les deux amants passent de longues nuits à s'aimer et à parler gravement, intensément, de la vie, la mort, la guerre, la paix, le rôle de l'Amérique dans le monde atomique. Ils se marient en avril 1945, ont deux enfants en deux ans (ils en auront un troisième en 1950). Mère attentive, Mary arrête d'écrire, suit des cours de peinture. Son mari hésite entre une carrière universitaire et la politique. Anime et préside bientôt le Mouvement fédéraliste mondial. Est horrifié par Staline, lui qui rêve d'une société des nations dans un monde démocratique. Son étoile et sa notoriété ne cessent de grimper. En 1947, le magazine « Glamour » l'inclut dans une couverture titrée « Ten Men Who Care ». A côté de lui, un autre héros de la guerre du Pacifique : John Kennedy, qui n'est encore qu'un jeune membre de la Chambre des représentants, élu du Massachusetts.

Quinze ans plus tard, Kennedy et Mary sont amants. Que s'est-il passé ? Cord Meyer est devenu un des pontes de la CIA. Mary, restée davantage que lui fidèle aux idéaux de leur jeunesse, n'a pas supporté son univers de secrets et d'opérations clandestines moins inspirées par des rêves de démocratie universelle que par une forme d'impérialisme. Et puis la tragédie les a frappés. Leur deuxième enfant est mort écrasé par une voiture, à 9 ans, à deux pas de leur maison de la banlieue de Washington. Enfin, les mondanités de sa vie de « femme de » l'insupportent. Le divorce est prononcé en 1958.

Mary s'installe alors avec ses deux enfants dans une petite maison de la 34^e Rue à Georgetown. Elle n'a pas besoin de gagner sa vie : la pension du divorce, un trust ouvert en son temps par son père sur lequel il reste quelques dizaines de milliers de dollars... La vie est plutôt confortable entre ses amis, ses enfants, ses toiles, qu'elle peint dans un garage transformé en atelier-studio par sa sœur Tony (Antoinette) qui réside à cinq minutes de là avec son mari, le journaliste Ben Bradlee, dont le meilleur ami habite à côté. Il est devenu sénateur, et s'apprête à se lancer dans la course à la Maison-Blanche. Il s'appelle John Kennedy. Mary et lui, on l'a vu, se sont croisés dans leurs années d'adolescence. Ils se sont même aperçus, de loin en loin, dans des dîners en ville, le couple Kennedy habitant déjà près des Meyer quand ils étaient en Virginie. Mais il ne s'est encore rien passé. L'après-divorce et le rapprochement géographique vont tout changer. Lentement. Mary sait, sent, que JFK s'intéresse à elle, à son regard un peu triste, donc riche de sensualité imaginée, riche d'émotions et de passions vécues. Elle sent qu'il admire son corps gracile de femme mûre – elle approche de la quarantaine – qui bouge avec l'aisance et la précision d'une danseuse adolescente. Mais Mary n'est pas femme facile. Elle a eu des amants depuis Cord. Elle a même failli épouser un milliardaire italien qui lui faisait miroiter une vie de luxe entre un ranch du Montana et un yacht à Capri. Mais elle connaît la réputation de Kennedy, « serial f...r » dont on ne sait si les obsessions sont d'origine psychologique ou médico-biologique, l'homme prenant quantité de médicaments pour apaiser maintes douleurs corporelles. « Je ne serai jamais une simple entaille de plus sur la crosse de ce tireur fou qu'est John Kennedy », confie-t-elle à une de ses amies à l'époque où JFK entame ses manœuvres de séduction.

Nul ne sait vraiment quand commença leur belle romance. On parle néanmoins de ses prémisses lors d'une soirée du printemps de 1959, chez Bradlee et Tony. Celle-ci a invité sa sœur. Comme souvent, le voisin, l'ami, JFK, passe la tête. L'histoire s'enclenche, entre le cap Cod, Georgetown, puis la Maison-Blanche. Tous les conseillers les plus intimes du président raconteront qu'elle fut omniprésente une fois le président élu, et même dans des réunions de travail où elle n'avait aucune raison de se trouver. Les registres de la Maison-Blanche, conservés à la Bibliothèque présidentielle dans la banlieue de Boston, témoignent aussi de visites dépourvues du moindre motif officiel.

On dit que l'histoire dura jusqu'à l'été 1963. Le couple Kennedy est alors en crise, aggravée par la perte d'un enfant mort-né. Au bout de dix ans de mariage, Jackie sait presque tout des frasques de son mari. Elle s'en plaint chaque jour davantage. Or de nouvelles échéances électorales approchent. Nul besoin de J. Edgar Hoover, cette fois, pour mettre en garde le président sur les risques d'un scandale. Pourtant, à l'automne 1963, deux mois avant son assassinat, John Kennedy insiste étrangement pour commencer une tournée électorale à Grey Towers, en Pennsylvanie, fief de la famille Pinchot, très active dans la défense des causes environnementales et qui a décidé de faire don de son domaine forestier à l'Etat fédéral. On y voit une Mary radieuse auprès d'un président joyeux. Sont-ils toujours amants ? Car c'est aussi à cette époque que remonte une lettre manuscrite de JFK rendue publique en juin 2016 et vendue aux enchères pour 89 000 dollars. Le document est extrait d'une série d'archives appartenant à Evelyn Lincoln, ancienne secrétaire particulière de Jack. Il date du début d'octobre 1963, six semaines avant Dallas. « Pourquoi ne viens-tu pas me voir, ici [à la Maison-Blanche], ou au cap Cod, ou à Boston ? Je sais que ce ne serait pas sage, ni rationnel, mais j'aimerais tant. Tu dis que c'est bien pour moi de ne pas obtenir ce que je veux. Après toutes ces années, tu devrais me donner une réponse plus tendre. Pourquoi ne me dis-tu pas juste oui ? » Evelyn Lincoln raconte qu'elle possédait la lettre parce que le président n'avait pas osé l'envoyer à Mary.

On ne saura donc jamais ce qui aurait pu se passer, ce que Mary aurait répondu si elle avait reçu le message, si John Kennedy avait vécu. Si Mary lui avait survécu. Car la tragédie de Mary et John ne trouve pas son épilogue à Dallas le 22 novembre 1963.

Septembre 1963, à Newport, Rhode Island. Partie de golf avec Mary Meyer et sa sœur Antoinette Bradlee, en marge d'un week-end chez les parents de Jackie.
A dr. : le 12 octobre 1964, la police examine le corps de Mary, assassinée sur la rive d'un canal longeant le fleuve Potomac, à Washington.

Onze mois plus tard, le 12 octobre 1964, comme presque chaque jour, Mary Meyer quitte vers midi le studio que lui prête sa sœur à Georgetown. Comme souvent à la mi-journée, Mary va se promener le long de l'ancien chemin de halage qui longe le canal au bord du Potomac, à quelques centaines de mètres de là. Elle porte un pull gris sous un chandail angora bleu. Des lunettes de soleil. Elle marche vers l'ouest, dans la direction d'un chalet qui, quelques centaines de mètres après le Key Bridge, abrite un club d'aviron sur le fleuve. C'est là que, d'ordinaire, Mary fait demi-tour pour retourner à son studio. Elle n'y arrivera jamais.

Quelqu'un a surgi derrière elle, enserrant ses deux bras le long du corps de la jeune femme. Elle s'est débattue, a crié « help me ». L'assassin a tiré deux fois : dans la tempe gauche, et dans le dos. Mary est morte. Vite alertée, la police arrête un pauvre bougre, à moitié ivre, qui passait par là. Echafaude une histoire d'agression qui aurait mal tourné. Mais on ne trouve aucune trace d'ADN du jeune homme noir sur le corps de Mary, aucune arme à proximité. Le prévenu est néanmoins jugé. Vite acquitté, ce qui, dans le Washington de l'époque, n'est pas courant pour un homme de couleur.

Qui a tué Mary ? Près de soixante ans plus tard, on ne le sait toujours pas. Une hypothèse, pourtant, sérieuse. Quand le rapport Warren sur l'assassinat de JFK paraît, quelques semaines avant sa mort, Mary crie au scandale, convaincue que Lee Oswald n'a pas agi seul. Elle connaît du monde dans l'entourage du défunt président. Et à la CIA, dont certains agents sont soupçonnés d'avoir trempé dans l'exécution de son amant. Elle appelle même son ancien mari, Cord. Interroge. Consigne dans un journal les renseignements qu'elle recueille. Se confie à des amies. S'agit. Trop ?

Un ami de ses enfants, Peter Janney, continue, encore aujourd'hui, l'enquête sur sa mort. Janney, diplômé de Princeton, a tout reconstitué, creusé tous les indices, retrouvé des témoins, affronté l'un d'eux, un ancien militaire qui était dans les parages, loin de chez lui, loin de son bureau, quand Mary a été tuée. Par hasard, affirme-t-il. Mais Janney a prouvé que ce dernier avait menti sur son affectation dans l'armée américaine, qu'il appartenait en réalité à un groupe clandestin de la Defense Intelligence Agency, les services secrets de l'armée.

Faisait-il partie des comploteurs qui ont tué Kennedy ? Avant d'éliminer Mary Meyer, parce qu'elle en savait trop ? Parce qu'elle en disait trop ? ■

Jean Lesieur

A lire : « Un meurtre à Georgetown », de Jean Lesieur, éd. du Toucan.



AU MILIEU DES SOURIRES, SON DERNIER VIRAGE

A l'entrée de Dealey Plaza. Massée sur le trajet de la limousine présidentielle, une foule enthousiaste de 250 000 personnes. Un tiers de la population de la ville ! « On ne peut vraiment pas dire que Dallas ne vous aime pas », lance à Kennedy la femme du gouverneur du Texas, Nellie Connally.

Photos H. WARNER KING





MOURIR À DALLAS

1964 sonne l'année de la réélection. Entrer à nouveau en campagne, passe par les Etats conservateurs, dont le Texas, le «Lone Star State». Ce 22 novembre 1963, le cortège présidentiel traverse la ville de Dallas, en direction du Trade Mart où Kennedy doit prendre la parole. John et Jackie apparaissent dans la Lincoln Continental décapotable à l'entrée de Dealey Plaza. A 12 h 30, trois balles fusent. A 13 heures, les médecins annoncent la mort de JFK. L'assassinat est filmé en direct par un cinéaste amateur, Abraham Zapruder, un film muet de 26 secondes récupéré par un journaliste de «Life». On y voit la première dame, en tailleur maculé du sang de son mari frappé deux fois – une balle a touché le cou, une autre l'arrière de la tête –, bondir sur le coffre de la voiture. A 13 h 50, Lee Harvey Oswald est arrêté. Cet instable de 24 ans, au passé trouble et troublant, naguère candidat à la nationalité soviétique, a épousé une Russe. Deux jours après, il est assassiné par Jack Ruby, grandi à Chicago, devenu patron de boîte à Dallas et proche d'un parrain de la pègre locale. C'en est assez pour nourrir de solides thèses conspirationnistes, balayées par le rapport Warren (888 pages) qui conclut, sans convaincre, à un acte isolé. Notre document: ces ultimes images enfin retrouvées.

DANS QUELQUES SECONDES, TROIS COUPS DE FEU !

A l'approche du centre-ville, le véhicule ralentit à 18 km/h. Le soleil brille, le mercure frôle les 25 °C, le président a refusé de déployer le toit amovible sur la limousine. Sur le parcours, il y a plus de 20 000 fenêtres ! Derrière l'une d'entre elles, un tireur embusqué attend sa cible.





INÉDIT

Un demi-siècle après, les images découvertes... en Nouvelle-Zélande

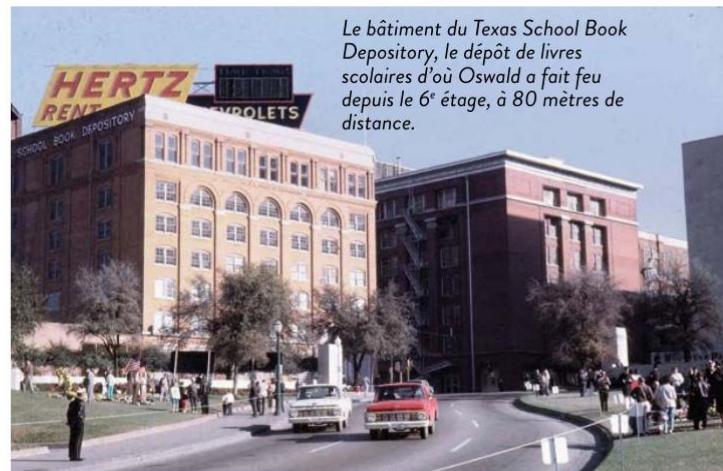
Dallas, Dealey Plaza, à quelques minutes, seulement, des coups de feu qui vont faucher John Fitzgerald Kennedy. Cinquante ans après les faits, des photos inédites apparaissent en pleine lumière. Elles sont signées H. Warner King, joaillier, très admiratif, comme toute sa famille, des Kennedy. King s'était illustré en Nouvelle-Zélande pendant la guerre, en tant que photographe aux armées. Afin de ne pas manquer la visite du couple présidentiel, il avait annulé un voyage professionnel et ressorti son vieux Leica chargé d'un film Kodachrome.

Soudain, dans son viseur, surgit la Lincoln Continental décapotable. King est admirablement placé. Il connaît Dallas comme sa poche. Il est arrivé de bonne heure près de Turtle Creek, anticipant sur le virage qui conduira les Kennedy au Trade Mart, où le président doit prendre la parole et où le joaillier possède un showroom. En fixant le couple présidentiel, il capture leur sourire. Comme s'ils le lui adressaient. A lui directement.

Arriver au Trade Mart n'est qu'une formalité, croit-il. Trop tard. Alors qu'il passe le dernier tournant, retentit déjà le hurlement des sirènes des ambulances qui fonceront, en vain, vers l'hôpital Parkland.

Sonia King avait 10 ans à l'époque. En commentant ces photos, qu'elle a découvertes, elle explique : « Nous étions tous dévastés par l'assassinat. Mon père n'a jamais montré ces photos. Je pense même qu'il a dû détruire des diapositives. En tout cas, il en manque de cette séquence. A l'heure de la retraite, en 1975, il est retourné en Nouvelle-Zélande, embarquant son patrimoine photo dans un conteneur. Mon père est mort en 2005. Récemment, mon attention a été attirée par une longue boîte rouge titrée "Novembre/décembre 1963 Kennedy". Ces photos retrouvées n'avaient jamais été publiées, mais mon père aurait été ravi de les voir dans "Time", son hebdo préféré. » Parues dans « Time Magazine » en 2013. Et dans Paris Match aujourd'hui. ■

Patrick Mahé



Le bâtiment du Texas School Book Depository, le dépôt de livres scolaires d'où Oswald a fait feu depuis le 6^e étage, à 80 mètres de distance.

Dans certaines écoles, on applaudit à l'annonce de sa mort

Par PHILIPPE LABRO

A

PEINE AI-JE APPRIS QU'ON AVAIT «TIRÉ SUR LE PRÉSIDENT», JE ME SUIS RUÉ VERS UNE VOITURE POUR FONCER VERS NEW YORK. TOURNANT DE VIE.

Les journalistes ont, paraît-il, de la chance. La mienne fut d'être présent, sur le sol américain, le 22 novembre 1963, et de pouvoir me transporter, le lendemain même des coups de feu tirés à 12 h 30, heure locale, dans la ville du Texas, Dallas, au nom qui sonne si bien, proche du mot dollar.

Les souvenirs reviennent. Essayons de les dérouler comme dans un film, comme dans une Série noire, celle à la couverture noire et jaune cartonnée, dans laquelle j'avais découvert, sous la plume de Dashiell Hammett et Raymond Chandler, des scènes et des personnages que je ne m'étais jamais imaginé retrouver, en vrai, en réel, au cours du fait divers le plus extraordinaire de la seconde moitié du XX^e siècle, cette mort du 35^e président, JFK, le crâne éclaté, à bord de la limousine décapotée, aux côtés du gouverneur Connally et de Jackie, son épouse. Essayons, dans l'ordre et le désordre. Choses vues et entendues.

D'abord, il y a la route entre le Connecticut où j'ai appris l'assassinat, et New York où il me faut prendre le premier avion pour Dallas. La radio ne cesse d'annoncer les minutes de panique, la fuite du cortège présidentiel vers l'hôpital Parkland, l'annonce de la mort du président, la prise de pouvoir de Lyndon B. Johnson, le vice-président, qui va prêter serment à bord d'*«Air Force One»*. Je vois des trucks arrêtés, des conducteurs qui pleurent, des drapeaux en berne dans les stations-service, sur les toits des écoles. Je ressens ce qui est en train de saisir tout le pays, un sentiment d'angoisse, de peur, d'incompréhension. Les portables n'existent pas, ni les réseaux – aussi bien l'émotion, le choc, sont-ils instillés autrement –, mais la magnitude de la nouvelle est la même, la sidération. A bord du premier vol du samedi matin, le 23 novembre, ce même sentiment se traduit par un silence rarement entendu dans un avion. Tous les passagers dévorent les éditions spéciales des journaux, imprimées la nuit, et dont les unes affichent des lettres grasses et noires, le portrait du président, la Lincoln SS-100-X. On verra, plus tard, qu'elle fut la scène d'un mini-carnage,

avec Jackie rampant sur le capot arrière pour tenter de récupérer les morceaux du cerveau de son mari, l'agent du service secret – le malheureux Clint Hill – ayant sauté sur le marchepied arrière pour l'empêcher d'aller plus loin. Nous ne connaissons pas encore tous les détails de l'événement, mais à bord du vol, nous sommes atteints de mutisme. Personne ne se parle, seules les hôtesses vous interrogent : «A cup of coffee ?»

A l'arrivée, je prends un taxi pour aller au plus vite aux Dallas Police Headquarters (DPH), le quartier général de la police de Dallas, où est enfermé l'assassin présumé, Lee Harvey Oswald. Le conducteur est un Texan typique, rouflaquettes et tatouages sur l'avant-bras, un accent épais et traînant, avec lequel il me répond, alors que j'évoque la tragédie : «It was about time.»

En d'autres termes, il était grand temps qu'on se débarrasse de ce «son of a bitch» [fils de pute]. J'apprendrai plus tard que, dans certaines écoles des quartiers les plus riches de la ville, les écoliers ont applaudi à l'annonce de la mort de JFK. Je comprends bien, comme JFK l'avait dit lui-même à Jackie, la veille, à Houston : «On arrive chez les cinglés.»

AUX DPH, PREMIÈRES CONSTATATIONS : ON Y ENTRE COMME DANS UN MOULIN. LES FLICS SONT ACCOMMODANTS ET SYMPATHIQUES. Je suis le seul Français avec Pelou (de l'Agence France Presse) et un «Frenchie» est bienvenu. Mais c'est un bordel inimaginable. Plus de 300 journalistes, les caméras de télévision, lourdes, encombrantes, avec leurs câbles dans nos pattes, nous qui sommes tous alignés dans le couloir principal du rez-de-chaussée, attendant que surgisse, encadré de flics en civil, costume blanc, Stetson sur la tête, bottes à talon biseauté aux pieds, le dit Lee Harvey Oswald.

«Here he comes! Le voilà!»

C'est la ruée, c'est brutal, on a beau être entre confrères, la courtoisie n'est pas de mise. Il arrive, en effet, ce petit homme du même âge que moi, et qui, en cet instant, est devenu l'inconnu le plus célèbre du monde. Il est accompagné par celui qui le détient et l'interroge, le capitaine Will Fritz, vétéran de la police locale, un malin, le visage rond et couperosé, le nez rougi par le bourbon.

Meurtre en direct, 24 novembre 1963, 11 h 21. Devant une foule de reporters venus assister à son transfert du commissariat de police de Dallas à la prison du comté, Oswald tombe sous les balles du Colt 38 de Jack Ruby.

A gauche, impuissant dans son complet blanc, le détective Jim Leavelle, menotté à Oswald.



J'apprendrai à le connaître et à comprendre son orgueil obstiné, son refus de laisser Oswald entre les mains des fédéraux, le FBI, et interrogeant le suspect sans qu'aucune sténo prenne des notes, convaincu qu'il tient l'assassin, qu'il y n'a aucun doute, toutes les preuves sont là. Je mesure la loi des télés: on veut ceci, on veut cela – c'est ainsi qu'ils obtiendront que l'on puisse, le lendemain, filmer le départ d'Oswald dans le garage –, et c'est cela qui permettra que Jack Ruby vienne si facilement l'abattre. Je reviens à Oswald: il me frappe par son rictus un peu ironique, une sorte de certitude, une manière d'arrogance et la sensation qu'il donne de posséder un secret – il est le seul, et il en jouit. C'est un personnage étrange, figure du « loser », le petit homme qui aurait tué le grand, le malheureux dans son mariage, l'éigmatique voyageur à Cuba, l'ancien marin qui sait tirer, le revanchard, le tueur du policier Tippit (ça, au moins, on en est sûr, il y a des témoins, il a bien tiré à bout portant sur le flic qui l'interceptait lors de sa fuite, à pied, dans les faubourgs), un mélange de sang-froid et d'obstination.

ET PUIS, IL Y A JACK RUBY, AUTRE PETIT HOMME, PLUS Âgé, RÂBLÉ, GRAS, CRAVATÉ, VÊTU DE FAÇON VULGAIRE, UN CHAPEAU MOU À LA SINATRA SUR LA TÊTE, il évolue avec aisance au milieu de nous, distribuant les cartes de visite de sa boîte de nuit, The Carousel. Il est visqueux, invasif, me dévisage comme si j'étais un martien: « Français ! Ah ! Ah ! Folies Bergère ! » Nous nous interrogeons tous: « Qu'est-ce

qu'il fout là, ce type ? » Seuls les « cops » ne se posent pas de question, ils le connaissent très bien, Jack, il les a arrosés tous les soirs, il leur a fourni des filles. Personne ne sera surpris lorsqu'il descendra, le lendemain, sans qu'on l'ait empêché d'entrer, la rampe du garage, pour arriver à temps et flinguer Oswald d'une seule balle de son colt Cobra 38, petit format.

Scène et séquences de folie, semblables aux films et bouquins de polars, sauf que c'est du vrai, c'est l'inattendue et inéluctable réalité. Ça aura fait trois tués en trois jours à Dallas: le président, le flic Tippit, et maintenant Oswald. La mort est là, dans les couloirs, dans les chiottes, dans Main Street, au son de l'ambulance qui emmène Oswald vers Parkland, le même hôpital où avait agonisé JFK. Extraordinaire enchaînement d'événements qui vous laisse nu, dévasté, stupéfait. J'avais eu de la chance, j'avais vécu l'Histoire, rien ne serait plus pareil, cette expérience me servirait de référence pendant longtemps. Je retournerai des dizaines de fois aux Etats-Unis, au Texas, en Louisiane, en Californie pour aller sur la piste de suspects, témoins, critiques, découvreurs de complots.

C'était ça, Dallas, au ciel sec et bleu, dans lequel éclata ce bruit si particulier qui résonna pendant des années dans la tête de ses habitants, le coup de feu parti d'un immeuble laid et banal, devenu lieu de pèlerinage, un musée à la Disneyland, où l'on vend des effigies et des médailles, vestiges d'une autre époque, quand le vent de l'inattendu souffla pendant trois jours de folie. ■



De haut en bas : sur le tarmac de l'aéroport de Dallas, à bord d'« Air Force One », Lyndon Johnson prête serment sur un missel catholique. Au côté du nouveau président, Jackie, dans son tailleur encore maculé du sang de son mari. A l'arrière de l'appareil, le cercueil de Kennedy. L'attentat a eu lieu quatre-vingt-dix-huit minutes plus tôt.

En couverture du n° 921 de Paris Match (du 3 décembre 1966), les confidences du gouverneur du Texas, John Connally, blessé en même temps que Kennedy. Il affirme alors : « Je n'ai pas été touché par la même balle que le président. »

Le 22 novembre 1963 à 18 heures. La dépouille de JFK arrive à la base aérienne d'Andrews, dans le Maryland. Le corps doit être emmené à Washington afin d'être autopsié à l'hôpital militaire de Bethesda. Bob Kennedy a immédiatement grimpé dans l'avion pour réconforter Jackie.



AUPRÈS DE BOBBY, JACKIE, DIGNE ET BRISÉE

Le 25 novembre 1963, le cortège funéraire s'ébranle de la Maison-Blanche vers la cathédrale St. Matthews. Jackie a réglé tous les détails de ces obsèques nationales, qu'elle a voulu les plus émouvantes de l'histoire de l'Amérique. Au soir des funérailles, celle que Paris Match surnomme «la reine de douleur» revient seule sur la tombe de son mari au cimetière d'Arlington.



KENNEDY OMBRES ET LUMIÈRES

« Un grand homme se résume en une action unique, lui dit Clare Boothe Luce, l'éminence rose du Tout-Washington.
– Ah, vous parlez de Cuba ? »

U

Par PHILIPPE LABRO

n président des Etats-Unis d'Amérique – quelle que soit la période pendant laquelle il exerça son pouvoir, quelle qu'ait pu être la série d'événements qui jalonnèrent son mandat – ne peut s'inscrire dans la « galerie des grands présidents » que s'il a été l'acteur d'un tournant majeur, un pivot de l'Histoire.

Cette vérité peut s'appliquer à n'importe quel chef d'Etat de n'importe quelle démocratie – ou, même de n'importe quelle dictature. Il y a ceux qui marquent, et il y a les autres. Ceux qu'on oublie et ceux qui demeurent, dont les gestes, les mots ou les visages sont gravés dans la mémoire, ceux qui ont survécu à la patine du temps, à l'usure des décennies, voire des siècles – ceux qui ont traversé le purgatoire de la postérité, vaincu la machine à laminer les réputations, le fossoyeur dévastateur des impostures, révélateur des faux-semblants, comptable des faiblesses et des errements. Leurs noms sont appliqués aux aéroports, aux boulevards, aux barrages hydroélectriques, aux porte-avions et aux sous-marins, aux places publiques et aux écoles, aux musées et aux bibliothèques. Leur patronyme devient partie intégrante du langage, du paysage. Ils ont pénétré l'inconscient collectif des générations et, malgré la vertigineuse

évolution et accélération des choses et des mœurs, ils survivent, totems précieux, références utiles, phares et balises pour les moralistes, les historiens, les philosophes. Des romans, des biographies, des films, des pièces de théâtre, des essais les immortaliseront confirmant leur position dans cette fameuse « galerie » où ne figurent ni les médiocres ou les ternes, ni les fades ou les sans-éclat.

On peut aisément, à ce propos, s'arrêter sur le destin de John Fitzgerald Kennedy, né à Brookline, dans le Massachusetts en 1917, tué à Dallas, dans le Texas, en 1963 et qui fut le 35^e président des Etats-Unis. Ce n'est pas seulement parce que JFK, mort fracassé par une balle tirée – ou plusieurs – par un assassin – ou plusieurs –, dans un concours de circonstances extraordinaires qui ouvrira toutes les portes au complotisme, aux controverses, suspicions, enquêtes et contre-enquêtes, et que cette mort spectaculaire, inattendue, sanglante, fait encore et fera encore phosphorer les uns et les autres, non ! Ce n'est pas seulement à cause de Dallas, c'est que ce si jeune, si beau, si charismatique fils d'un milliardaire irlandais, membre d'une dynastie et chef d'un clan, qui s'empara du pouvoir suprême au nez et à la barbe des conservateurs

républicains, tout juste sortis des années Eisenhower, fut, à un moment précis de sa courte présidence, l'acteur et le responsable d'un des grands tournants de la seconde moitié du XX^e siècle. Je parle, bien entendu, des treize jours d'octobre 1962 – du 16 au 28, précisément – que l'on a défini, pour toujours, comme « la crise des missiles de Cuba ». Beaucoup d'eau a coulé dans beaucoup de fleuves depuis ce temps déjà ancien, mais chacun doit se souvenir que, ces jours-là, la planète aurait pu exploser.

SON DÉFI : BRISER LA PUISSANCE DE L'URSS

Il y avait à cette époque, dans le Washington des lobbyistes, sénateurs, membres du Congrès, éditorialistes et patrons de presse, hôtesses de réceptions mondaines et participants à la vie frénétique et jouissive des années Kennedy, une dame qui pesait son poids au sein de cette communauté si particulière qu'est le petit univers de la capitale politique de l'Amérique, là où tout tourne autour de la mythique Maison-Blanche. Elle s'appelait Clare Boothe Luce.



C'était une femme malicieuse et intuitive, libre de parole et de pensée, séduisante et manipulatrice, épouse du génial inventeur et propriétaire des deux magazines les plus influents de leur temps, «Life» et «Time», le célèbre Henry Luce. Elle avait rédigé de nombreux articles, pour un best-seller bien en avance sur son temps, «The Women», et avait ses entrées dans toutes les avenues du pouvoir, au point que le 34^e président des Etats-Unis, Dwight G. Eisenhower, ancien général triomphateur de la Seconde Guerre mondiale, à la tête de la coalition alliée qui libéra l'Europe grâce à l'extraordinaire opération du 6 juin 1944 –, décida de la nommer, en mars 1953, ambassadrice de son pays à Rome. Son mandat ne fut pas le plus réussi dans les annales de la diplomatie américaine. Néanmoins, Clare Boothe Luce, devenue désormais «Mrs. Ambassador» exerçait dans le Tout-Washington un rôle influent d'éminence rose. Elle s'était parfaitement lovée dans le nouveau jeu des pouvoirs de l'ère Kennedy, une jeune et nouvelle équipe en place, mais la doyenne avait survécu. Les gens la redoutaient, la consultaient. Les premiers jours de la crise de Cuba, Kennedy éprouve le besoin de la rencontrer. Il va droit au but : «Comment voyez-vous les choses, Clare ?»

Elle a raconté à un biographe, Ralph G. Martin, qu'elle répond au jeune JFK : « Un homme, un grand homme, se résume parfois en une seule phrase qui va caractériser une action unique, et l'on n'a même pas besoin de prononcer le nom de cet homme puisque son action l'identifie immédiatement. »

Kennedy réfléchit. Il dit : « Je ne vous suis pas très bien, Clare, que voulez-vous dire exactement ?

– Eh bien, ce n'est pas très compliqué. Nous sommes tous deux américains catholiques et si je vous donne la phrase "Il est mort sur la croix pour nous sauver", vous n'avez pas besoin de prononcer le nom "Jésus Christ". Si je vous dis : "Il partit pour découvrir un monde ancien et en découvrit un nouveau", vous n'avez pas besoin de prononcer le nom "Christophe Colomb". Si je vous dis : "Il a préservé l'état de l'Union et libéré les esclaves", vous n'avez pas besoin de prononcer le nom "Abraham Lincoln". Et enfin, si je vous dis : "Il nous a sortis de la Grande Dépression et nous a aidés à gagner une guerre mondiale", vous n'avez toujours pas besoin de prononcer le nom "Roosevelt".

Kennedy écoute, adoptant sa pose familière, les deux doigts de sa main gauche appuyés sur sa joue gauche, *Suite p. 72*

Moins d'un mois après son entrée en fonction, le 2 février 1961, JFK visionne un film d'actualité avec Pierre Salinger, le porte-parole de la Maison-Blanche. Ce dernier proposera la création d'une «ligne rouge» entre Washington et Moscou, après la crise des missiles.

Débriefing, le 22 septembre 1962. Le président reçoit les pilotes de l'US Air Force qui ont découvert et photographié les sites de missiles nucléaires installés par les Soviétiques à Cuba.





« I have a dream... »
(J'ai un rêve.)
Le 28 août 1963,
le pasteur Martin
Luther King s'adresse
à la foule rassemblée
dans le parc de
National Mall, à
Washington, lors
de la marche pour
les droits civiques
des Noirs.

se carrant dans son fauteuil ergonomique adapté à ses douleurs lombaires (Pierre Salinger m'avait dit : « On ne comprend pas Kennedy si on oublie qu'il a souffert tous les jours de sa vie ») et il attend la chute du discours intrigant de la sage Clare aux cheveux blanc argenté.

« Eh bien, continue-t-elle, je me demande quelle phrase on pourra écrire à votre sujet, une fois que vous aurez quitté la Maison-Blanche. Ne me dites pas, quand même, que ce sera : "Il a fait passer un excellent décret sur l'agriculture." »

Le visage de JFK s'éclaire alors, avec ce sourire qui lui fit gagner le cœur de toutes les électrices américaines : « Ah, vous voulez me parler de Cuba.

– Et oui, la seule phrase qu'il faudra appliquer à votre nom devra être la suivante : « Il a brisé la puissance de l'URSS dans l'hémisphère de l'Ouest. »

Le président enregistre la leçon, il remercie Clare, la raccompagne jusqu'à la porte du bureau Oval et, lui prenant le bras avec son élégante courtoisie, indique une fenêtre : « Clare, je vous remercie. A chaque fois que je regarderai à travers cette fenêtre, je n'oublierai pas votre phrase. »

Cette merveilleuse anecdote m'a toujours ravi. Elle se situe dans le temps juste au début de l'historique crise des missiles de Cuba, qui aura duré treize jours. Avec l'assentiment de Fidel Castro, Nikita Khrouchtchev avait fait construire des missiles nucléaires sur l'île, à portée du territoire américain. Les Etats-Unis se retrouvaient dans un état de danger absolu. L'atmosphère était lourde, un climat de menace pesait dans l'opinion publique et, a fortiori, chez les responsables de l'exécutif et les militaires. Une confrontation entre les navires soviétiques et ceux de la force américaine fut évitée par un JFK qui, avec son frère Bobby, et contre l'avis de ses généraux qui recommandaient de tout bombarder (ce qui eût engendré la troisième guerre mondiale, et une apocalypse nucléaire), réussit à intimider l'adversaire. Nuits de suspense, négociations secrètes, dissensions au sein du gouvernement, coups de poker, de bluff, sang-froid et détermination, démonstration de capacité de dissuasion et du refus de reculer, stratégie et réflexion – ce fut une grande victoire pour JFK, celle dont effectivement, l'Histoire se souvient, celle qui le fait entrer dans la « galerie ». C'est une des pages glorieuses de cette présidence inachevée.

Le bilan de sa brève présidence peut se résumer en quelques points. Comptons trois moins et trois plus.

Les erreurs ? Les échecs ? Il y en a au moins trois : la première crise de Cuba, celle du désastre de la baie des Cochons, en son tout début de mandat, lorsqu'il se laisse enfumer par la CIA et par les anciens conseillers de son prédécesseur, selon quoi tous les éléments sont réunis pour abattre Castro. Une opération a été préparée, c'est à lui de l'exécuter. Il est naïf, crédule, inexpérimenté. On envoie des volontaires qui se font massacer. JFK refuse de faire donner la force aérienne pour les sauver. C'est un fiasco total. Les survivants de cette affaire, organisateurs et acteurs, jugeront de lui faire payer cet abandon.

Ensuite, toujours au cours de cette première année, en 1961, il rencontre Khrouchtchev à Vienne. Et celui-ci l'intimide, le menace, le traite comme un gamin, car le leader soviétique juge Kennedy comme un débutant, ayant échoué à la baie des Cochons. Kennedy lui propose un semblant de paix. Khrouchtchev répond : « Je peux piétiner vos champs de maïs quand je le voudrai. » Kennedy réplique : « L'hiver sera rude. » Il lui faudra du temps pour digérer cette humiliation. On dit même qu'il en eut, en privé, les larmes aux yeux.



«Ich bin ein Berliner.» (Je suis un Berlinois.) Le 26 juin 1963, Kennedy prononce le discours le plus important de la guerre froide sur une estrade aménagée qui lui permet d'admirer la porte de Brandebourg, située à l'est, dans le secteur russe.

Enfin, son troisième échec, c'est naturellement son inacceptable et inconscient comportement sexuel qui va jusqu'à ce qu'il couche (entre autres multiples brèches à un contrat conjugal jamais respecté) avec Judith Campbell Exner, une prostituée envoyée dans ses bras par les barons de la mafia. C'est indigne, indécent. Cette affaire nourrit tous les soupçons d'un deal secret qui aurait été passé entre le vieux Joe, son père, qui aurait «acheté» les voix des électeurs de l'Illinois grâce à la mafia, afin de faire gagner la présidence à son fils cheri. Ce pacte avec le diable aurait, selon de nombreux comploteurs, amorcé et justifié l'attentat de Dallas, en novembre 1963. Crédible ou pas, la légèreté et la scandaleuse sexualité de JFK font partie du tableau des échecs, des manquements, et l'irresponsabilité.

IL SE PRÉOCCUPE D'ACCORDER LEURS DROITS CIVIQUES AUX NOIRS

Les réussites ? Si l'on décide d'en distinguer trois, il y a celle dont j'ai rapporté les péripéties : sauver le monde occidental d'un conflit nucléaire. Amorcer

la «détente» – mot jusqu'ici jamais prononcé la fin de la «cold war», la guerre froide (elle avait duré quarante-cinq ans).

Deuxième réussite : les grandes initiatives comme le Corps de la Paix, l'amorce d'un statut sur les droits civiques des Noirs, et, troisièmement, le programme spatial. C'est Kennedy qui décide d'envoyer l'homme sur la Lune. Son successeur Lyndon B. Johnson, en recevra les bénéfices puisque, bien évidemment, la tragédie de Dallas ne permit pas à JFK de connaître la réussite de cette initiative. Il n'aura jamais eu le bonheur d'entendre Neil Armstrong prononcer les fameux mots : «C'est un petit pas pour l'homme, un bond de géant pour l'humanité.»

J'ajouterais quelques éléments à la liste beaucoup plus longue que l'on croit et qui aura fait se calmer une partie de ses adversaires. J'ajouterais sa personnalité, la qualité de ses discours, l'apport exceptionnel de son épouse Jackie, ses choix délibérés pour briser les lobbys du pétrole et de l'acier, son action auprès de la jeunesse, ses actes d'héroïsme pendant la guerre du Pacifique, sa capacité d'affronter, de subir, mais de dominer la douleur de son corps, sa culture, sa certitude que la vie est éphémère et qu'il faut savoir la vivre au plus fort – quitte à

franchir parfois les barrières de la décence –, sa fougue irlandaise, son indéniable charisme, ce qui avait transmis, au monde entier l'image d'une Amérique modernisée et forte d'initiatives et d'audaces. Les fameuses sixties, ce déroulé continu de violences autant que de libération des mœurs et du comportement, ces années auxquelles, encore aujourd'hui, il est fait référence, c'est Kennedy qui les incarne. En bien comme en mal. Il en est le symbole.

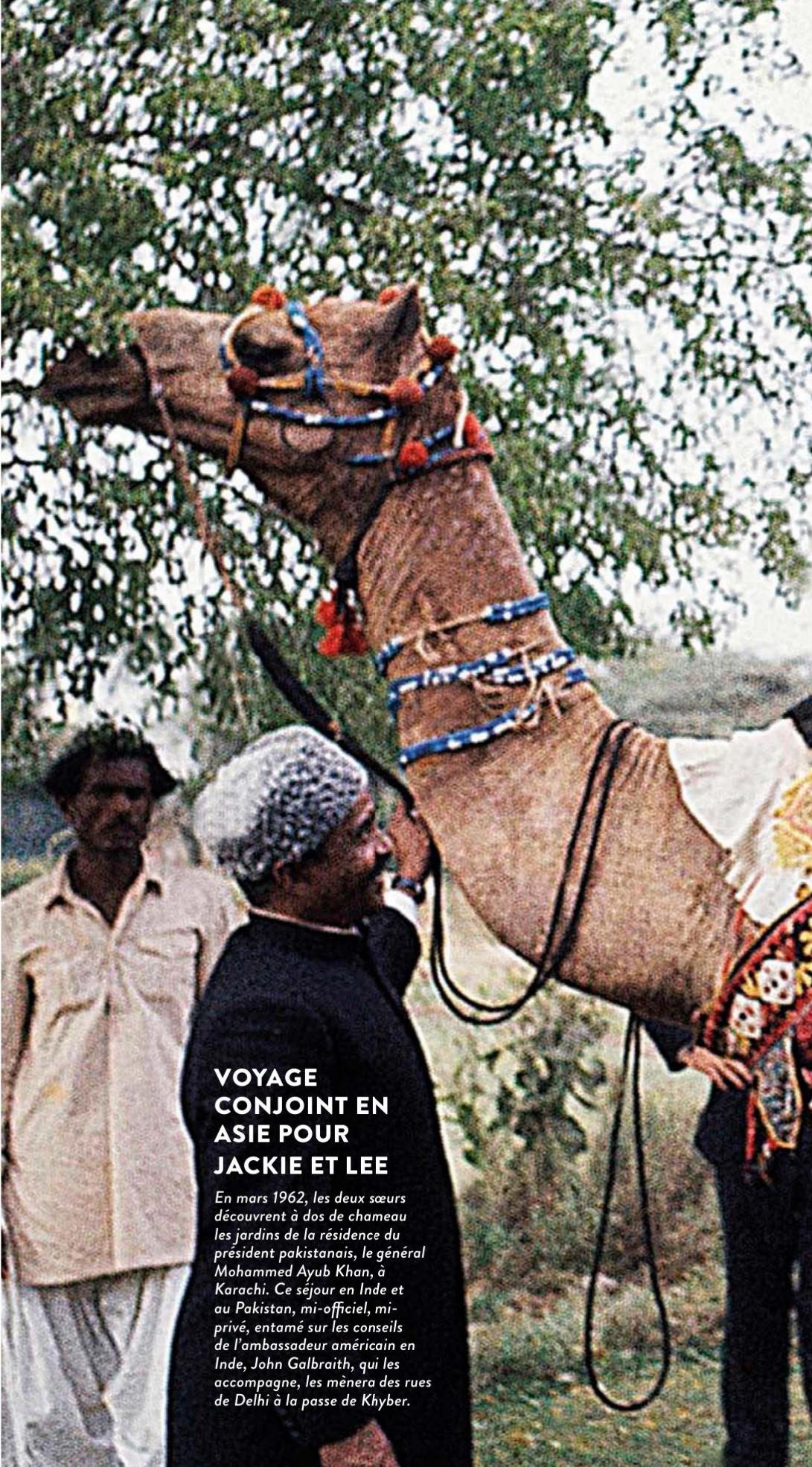
Echecs et réussites, avec le temps, on peut tout dire, ou tout faire dire, à propos de JFK, en cette deuxième décennie du XXI^e siècle. Tous les témoins ont disparu. C'est tellement loin, tout ça – pour aboutir jusqu'à Trump. Il reste, ce qui est le plus délicat, à départager entre légende et réalité, ombre et lumière. A chacun sa nature et ses choix.

Pour moi, qui ai eu la chance de vivre et d'observer cette époque et suivi l'homme qui l'a dominée, sans verser dans aucune nostalgie, je retiens au moins son credo, lors de la décision (oui, la décision ! c'est le mot-clé de tout pouvoir) d'aller sur la Lune : «Nous irons non parce que c'est facile, mais parce que c'est difficile.» ■

Philippe Labro

LES SŒURS RIVALES

Souvent, elles prennent la pose ensemble; pourtant Jacqueline et Lee Bouvier entretiennent, dès l'enfance, une rivalité exacerbée. Leur existence dorée sur la côte est a été bâtie sur mesure par leur père, John Bouvier, surnommé «Black Jack» en raison de ses succès de courtier. Jackie, l'aînée, épouse un futur président, à Newport en 1953, puis un armateur grec milliardaire, qui avait déjà conquis la cadette. Lee, pas vraiment en reste, se voit passer la bague au doigt par un prince, Stanislas Radziwill. Jusqu'au bout leur antagonisme perdurera. La cadette s'inclinera devant Jackie, première des First Ladies, mais ne cachera pas sa fureur face à «l'enlèvement» de sa sœur signé Onassis. Beauté, orgueil, gloire et passions ont fait le scénario de leur relation.



VOYAGE CONJOINT EN ASIE POUR JACKIE ET LEE

En mars 1962, les deux sœurs découvrent à dos de chameau les jardins de la résidence du président pakistanais, le général Mohammed Ayub Khan, à Karachi. Ce séjour en Inde et au Pakistan, mi-officiel, mi-privé, entamé sur les conseils de l'ambassadeur américain en Inde, John Galbraith, qui les accompagne, les mènera des rues de Delhi à la passe de Khyber.





*Les sœurs Bouvier font la couverture de « Vogue » en mars 1955.
Jacqueline a 25 ans et Caroline, dite Lee – son deuxième prénom –,
22 ans. L'aînée a épousé un jeune sénateur démocrate, la cadette,
un diplomate britannique dont elle divorcera quatre ans plus tard.*

ÉCHANGER SA VIE CONTRE CELLE DE SA SŒUR? NON! CE QUE LEE VEUT, C'EST ÊTRE JACKIE

Dans les jardins de la Maison-Blanche, en 1963, Jackie et Lee, accompagnée de sa fille, Tina, jouent le look jumelles avec le même imperméable en promenant Clipper, le chien des Kennedy.



LE BLUES DE LA JALOUSIE

En avant-première, Paris Match vous offre les bonnes feuilles de «Jackie et Lee», le livre que Stéphanie des Horts publie chez Albin Michel, consacré à cet étonnant «je t'aime, moi non plus».

Par STÉPHANIE DES HORTS

1935. «Papa préfère Jackie, je l'ai toujours su», affirme Lee

Mon père, c'est le plus beau, il est tout bronzé, ses cheveux plaqués en arrière avec une fine raie sur le côté et sa moustache qui me chatouille quand je l'embrasse. Mon père, il sait tout.

«Celui qui ne fait pas partie du Maidstone Club [établissement sélect à East Hampton, disposant de piscines et d'un golf], explique papa, n'est personne.

– Comme Lee, interrompt Jackie.

– Je fais partie...

– Sois gentille avec ta petite sœur, Jackie.»

Ce que je préfère, c'est me baigner avec papa. Je reste dans l'eau toute la journée, me jette dans les vagues. Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté ?

«Il y a l'Europe, raconte papa. Un jour tu iras.

– J'irai avec Jackie.

– Il faudra apprendre à faire les choses seule, Lee. Va plus loin chérie, tu peux le faire, viens sur mon dos, tu es ma sirène, nageons ensemble.

– Jusqu'en Europe ?

– Bien sûr chérie.»

Il éclate de rire et nous pataugeons jusqu'au rivage. Ce sont les meilleurs souvenirs de ma vie.

Jackie passe son temps sur Danseuse [sa jument]. Elle revient de chaque concours avec un ruban bleu. Moi j'ai trop peur depuis que je suis tombée. Papa m'a forcée à remonter, j'ai accepté, je voulais qu'il soit fier, mais je suis tombée encore. Je me suis cassé une dent, trois côtes et j'ai eu la marque du sabot sur mon ventre pendant des semaines. Jackie était morte de rire.

«Allez, sois mignonne, Pekes, montre-moi l'empreinte du diable», me suppliait-elle tous les soirs.



Jackie, 6 ans, et Lee, 2 ans, à l'été 1935.

Et moi je levais ma chemise en pleurinant. Ma sœur, elle est autoritaire, elle fait ce qu'elle veut des gens. [...]

L'après-midi, on est censées faire la sieste quand il fait trop chaud. Jackie ne dort jamais. Elle s'installe au bord de la fenêtre et lit George Bernard Shaw ou Tchekhov. Papa répète tout le temps qu'elle est brillante. Comme lui. [...] Moi, il ne me regarde pas beaucoup. Alors je fais du bruit et il me caresse la tête comme si j'étais son chien, King Phar. Je suis sa fille.

«Regarde comme elle monte bien», s'écrie papa.

A Montauk, ce jour-là, le vent s'est levé. Nous sommes accoudés à la palissade,

Jackie cavale par-dessus les haies. «Regarde Janet. Une véritable amazone.

– Elle s'est entraînée tout l'hiver à New York.

– Quelle allure ! Qu'est-ce que ça sera quand elle aura 20 ans !

– Elle aura tous les hommes à ses pieds j'imagine, comme moi, estime Janet en vérifiant son rouge à lèvres.

– Oh c'est certain, elle épousera un garçon du Racquet Club !»

Papa préfère Jackie, je l'ai toujours su. Elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Après elle, il souhaitait un fils, donc sa première impression de moi est une déception. Elle est meilleure pour tout, même pour grimper aux arbres, moi je ne peux pas lever les fesses. «Tu es trop grosse, tu es trop grosse !» chante-t-elle à tue-tête. Heureusement que papa me défend.

«Lee sera ravissante plus tard. Elle est la féminité incarnée.»

Je sais bien que je suis plus jolie. Elle, c'est un garçon manqué avec des genoux et des coudes toujours écorchés. Elle a les plus grands pieds du monde et ne peut entrer dans les chaussures de maman. Je me moque d'elle quand on joue au croquet. Pour se venger, elle me donne un coup de maillet sur la tête. C'est vrai que je suis toujours collée derrière elle, mais ce n'est pas une raison. Elle se débrouille tellement bien que c'est moi qui me fais gronder par maman.

Ce soir, dans notre chambre, serrées dans le même lit, nous nous endormons quand nos parents entrent nous embrasser. «Vous allez où ? – Danser au Central Park Casino, il y a Eddy Duchin qui chante.»

Maman est tellement belle dans sa robe de mousseline bleue et papa porte un costume à rayures marine avec une chemise blanche, il a glissé une orchidée à sa boutonnière. Ils sentent bon, ils sont si romantiques.

Le lundi, papa retourne travailler à Wall Street et on passe la semaine à

l'attendre. Le vendredi, on se précipite à la gare pour attendre le Cannonball, le train de New York. [...]

A l'école, Jackie est bien meilleure élève que moi, elle sait tout. Pas moi. Nous sommes inscrites à la Chapin School dans le Upper East Side. Nous sommes ensemble la plupart du temps, malgré nos quatre années de différence. A la récréation, Jackie reste à côté de moi. Pour me protéger. Je n'aime pas cette école, mais maman y était aussi, c'est une tradition familiale.

«Lee est une petite fille qui a l'air de lutter pour trouver sa place», explique la maîtresse à mes parents.

Nous apprenons les bonnes manières dès notre plus jeune âge. Nous ne voyons que des gens bien. Nous prenons des cours de danse et de piano, c'est important. Il y a le fameux récital de Chapin School, donné par les élèves lors du spectacle de fin d'année. C'est essentiel pour Jackie qui déteste le piano. Mais elle doit y arriver. Je sais qu'elle n'est pas prête. Elle revient de chaque leçon en pleurnichant, c'est trop dur. Alors je m'y mets, j'apprends en cachette. Je m'entraîne et progresse. Je m'inscris au récital en secret.

Ce jour-là, dans la salle de musique transformée en auditorium, tous les parents sont là. Dans sa jolie robe à volants et plumes piqués, et ses rubans dans les cheveux, Jackie a l'air d'être le soleil. Mais moi je sais qu'elle est morte de peur. Elle s'installe au piano et dès les premières notes, «Le beau Danube bleu» est un désastre! Rien que des couacs! Elle saute du tabouret et laisse retomber exprès le couvercle de l'instrument. Maman fait la moue, papa lisse sa moustache, ennuyé. La maîtresse est horrifiée. Puis, de sa voix douce, elle présente: «C'est une surprise mes chers amis, voici la petite Lee Bouvier qui n'était pas prévue au programme mais qui compte absolument jouer pour nous.»

Lee Bouvier. Jackie se retourne et me fixe, méchante. Moi je m'assieds sur le tabouret, il est un peu bas. La maîtresse se précipite et le fait tourner pour le remonter. Merci madame. Je soulève le couvercle du piano, me tourne vers ma grande sœur et lui souris. Elle est dans l'encoignure de la porte. Mes parents, au premier rang, sont stupéfaits. Je pose les doigts sur les touches et «Le beau Danube bleu» envahit la salle de classe. Le public est suspendu à mon jeu, c'est un tonnerre d'applaudissements et ma plus belle victoire.

«Ce n'est pas très malin ce que tu as fait, me lance Janet un peu plus tard. Etre en compétition avec ta sœur! Quelle idée ma chérie, sois toi-même. Car tu montres des capacités inattendues.» ■

1961. Promouvoir le mari de Lee? «Non!» s'oppose le FBI

Près de deux mois que l'investiture a eu lieu. En ce 15 mars 1961, la First Lady est inouïe dans une robe en organza blanc imaginée par Oleg Cassini. Elle se remet enfin de son accouchement par césarienne, survenu en novembre dernier, le petit John a bien failli ne pas voir le jour. Ce soir, elle reçoit pour sa sœur chérie. Lee est lumineuse dans un fourreau en taffetas anis, les cheveux relevés en un chignon flou piqué d'épingles de strass. Dans le salon d'apparat, les tables sont recouvertes de plusieurs couches de nappes en soie cuivrée, on dirait de la feuille d'or, elles ploient sous les free-sias et les bougies immaculées, les couverts sont en vermeil, la vaisselle en porcelaine de Sèvres. Janet adore la gloire par procuration. Le beau monde se presse ce soir. Des Kennedy à foison, de Peter Lawford que tout le monde voudrait oublier au jeune Teddy promis au plus bel avenir. Des Bouvier qui débarquent de France. Des milliardaires, des écrivains, des artistes, chacun se dissimule derrière un sourire désinvolte.

«Je t'ai mis à la table de Lee, explique Jackie à Gore Vidal, à une place de Truman Capote. Entre vous une Anglaise idiote, vous pourrez parler au-dessus de sa tête.» [...]

On s'enivre de Piper-Heidsieck 1953 dans le salon bleu où l'orchestre de Lester Lanin joue «Tea for Two». Sinatra transpire d'orgueil. Porteur de valises et roi du blanchiment, il escorte la première dame vers la salle à manger. Il ne sait pas qu'il n'est que toléré ici. Il le doit à ses relations avec la mafia. Et aux consignes de vote qu'elle a ordonnées. Car l'organisation a offert la côte ouest aux Kennedy. Le vieux Joe est un homme reconnaissant, surtout avec ses anciens amis. Oleg Cassini partage ses secrets avec Truman Capote, il exhibe un carnet dans lequel il a noté toutes les putains qu'il s'est envoyées et leurs spécialités. Capote sursaute en avalant son petit rire, cela fait des espèces de «squeeze» agrémentés d'un hoquet. [...] Après le dîner, on danse comme des fous, après tout le roi et la reine sont jeunes et beaux! A Camelot, le twist fait son entrée, mais où est Chubby Checker? Ali Khan serre de près Pamela Turnure, Jack Kennedy est furieux, c'est sa maîtresse, Jackie le sait.

Lee et Stephen Smith s'élancent dans un duo endiablé. Lyndon Johnson se trémousse, dérape

et se casse la figure, il reste hilare par terre pendant dix minutes. Ivre mort, Franklin Roosevelt Jr. raconte ses déboires familiaux à Oleg Cassini, persuadé qu'il s'agit de son vieux copain Radziwill.

Gore Vidal prend Jackie dans ses bras pour la faire valser. Bobby se précipite pour repousser Vidal.

«Ne la touche pas!

— Tu es un grand malade, toi!

— C'est la première dame, assène Bobby écarlate.

— C'est ma putain de petite sœur, sale con d'Irlandais!»

[...] Le lendemain, Pierre Salinger fait passer un démenti à la presse en précisant qu'évidemment le twist n'a jamais été dansé à la Maison-Blanche.

Il est temps de se mettre au travail. Mais sans oublier la famille. Le président a des liens particuliers avec Lee, ne l'oublions pas. Et il adore son mari, ce n'est pas incompatible pour un Kennedy. Il doit remercier le prince Radziwill pour son implication auprès des Polonais. Après tout il a battu le rappel, il s'est porté garant, a fait jouer ses relations, son nom, Jack voudrait lui offrir un poste quelque part. Avant toute prise de décision, le FBI enquête et soumet un rapport au président. Le dossier pèse une tonne.

«Dois-je tout lire? demande Kennedy étonné à Edgar Hoover.

— Non monsieur le président, contentez-vous de refuser la nomination.

— Fais de Bobby ton district attorney, ordonne Joe Kennedy.

— Monsieur le président, c'est dégouiller une grenade, s'affole Hoover.

— On ne discute pas les ordres de mon père, estime le président.

Ça commence mal. Hoover ne supporte déjà plus cette famille sur laquelle il a de nombreux dossiers. Il pourrait dégommer le vieux Joe facilement. Admirateur d'Hitler, pote de McCarthy, bootlegger... De quoi le coffrer pour un bon bout de temps, songe le patron du FBI. Attendons un peu, Bobby va ruer dans les brancards c'est sûr. C'est un teigneux, un roquet, il est l'éternel second et aboie bien fort pour se faire remarquer. Et puis, il donne des leçons de morale à tout le monde, à l'heure où le président se tape Judith Campbell, la poule de Giancana, introduite par Sinatra. Opération «Mains propres», a juré Bobby. Et pour le sexe, on fait comment? ■

«*Jackie et Lee*», de Stéphanie des Horts, éd. Albin Michel, à paraître le 4 mars.





Sous le regard admiratif du président, sa femme rayonne dans une robe fourreau en faille de soie rose. Impériale, ce 11 mai 1965, à l'occasion du dîner de gala donné à la Maison-Blanche en l'honneur d'André Malraux, elle porte un bijou en diadème et de longs gants blancs du soir.



Eté 1960, Jackie n'est pas encore première dame. Elle pose ici, dans leur propriété à Hyannis Port, en robe Vichy. Un motif très à la mode et l'un de ses imprimés fétiches qu'elle rendra célèbre aux Etats-Unis.

Photo JACQUES LOWE



LE STYLE JACKIE

Avec Jacqueline Kennedy, c'est la célébration d'une Amérique radieuse et rayonnante. Elle est alors «la» femme modèle qui fait triompher la mode française à travers le monde. Non sans faire grincer les dents des créateurs américains.

**SIGNÉ
GIVENCHY**



Ci-dessus, l'ensemble manteau et robe qu'Hubert de Givenchy a imaginé pour Jackie à l'occasion de la soirée de gala à l'Opéra royal de Versailles durant la visite d'Etat des Kennedy en France. Il est conservé à la John F. Kennedy Presidential Library, à Washington.

Ci-contre, détails des broderies de muguet, bleuets et roses sur le plastron de la robe en faille de soie. Charles de Gaulle, ce soir-là, compara la première dame à une peinture de Watteau.

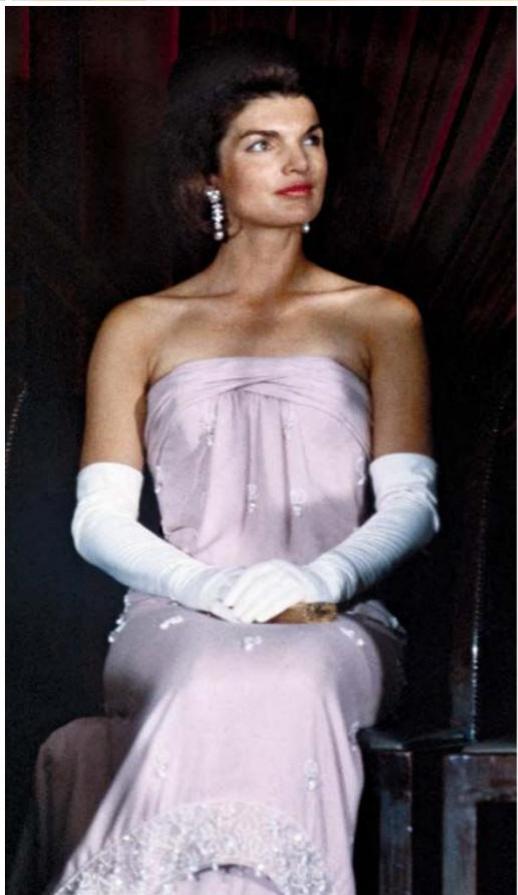


A PARIS COMME À UDAIPUR, ELLE AIMANTE TOUS LES REGARDS

Du perron de l'Elysée, en juin 1961, aux palais et aux rues d'Inde où elle effectue un voyage en mars 1962 (en ht), la First Lady a le chic exemplaire. Toujours gantée, en jupe ou en robe, elle arbore des couleurs qui rendent hommage aux pays qui l'accueillent. À dr., Jackie à la National Gallery of Art, en janvier 1963, pour l'inauguration de l'exposition de la Joconde à Washington, en présence d'André Malraux. Sous le charme de la première dame américaine, le ministre français de la Culture a autorisé la sortie du tableau de Léonard de Vinci du Louvre et son expédition à l'étranger. Une première.



*Ci-contre, dessin du modèle 3378 (celui que portait Jackie à l'Opéra de Versailles) de la collection haute couture printemps-été 1961 issu des archives Givenchy.
© Givenchy Patrimoine.*



AU NOM DE LA MODE

Elle fait entrer en douce les modèles Givenchy à la Maison-Blanche

Par ELISABETH LAZAROO

Un tailleur jupe presque trop strict, sans col, ni revers, orné parfois d'un bijou, un seul, un collier de perles à trois rangs, un petit chapeau sans bord, pré-nommé le «pillbox» (pilulier) qui laisse astucieusement ses cheveux libres et qu'elle porte, altière, telle une couronne. Un miracle de sobriété. Le style Jackie. Bâti à la seule force de l'éducation des jeunes filles bien nées de la côte est, et de son art à faire d'elle-même un modèle absolu de l'élégance du XX^e siècle.

La jeunesse, le rock'n'roll, le pop art ont réveillé l'Amérique des années 1960. Jackie, elle, lui donna une allure. Le 20 janvier 1961, la première dame sidère par sa modernité et son élégance. Elle apparaît au discours d'investiture de son mari dans un petit manteau bleu ciel tout simple, coupé au cordeau, bordé d'un minuscule col de fourrure. Il fait un froid glaciel. Les femmes invitées à la cérémonie, engoncées dans leurs riches fourrures, ornées de bijoux trop voyants, passent en un clin d'œil au rang des démodées. Et Jackie passe à la postérité. Véritable arme de communication massive pour la présidence des Etats-Unis d'Amérique, le look Jackie fait le tour du monde.

A l'instar de sa belle-mère, Rose Kennedy, fidèle cliente de la maison Givenchy, Jacqueline Bouvier, First Lady aux origines françaises, s'habille couture ! Juin 1961, la visite officielle de la première dame à Paris donne tout son éclat à la mode parisienne qu'elle aime tant et à la célèbre griffe de l'avenue George-V. «J'ai eu beaucoup de chance, confiait Hubert de Givenchy à Paris Match en septembre 2017. J'ai commencé avec Jackie Kennedy, elle était encore journaliste. Jackie avait du style. Elle était déjà une première dame très moderne. Nous avons réalisé les 10 ou 15 tenues pour son voyage en France. Ses bérrets, ses chapeaux "pillbox", ses manteaux très appuyés du haut, sa robe pour le dîner d'Etat du général de Gaulle. Mais ce n'est qu'une heure avant que Jackie Kennedy ne parte pour Versailles que sa secrétaire m'a prévenu : "Monsieur de Givenchy, nous voulions vous dire que pendant les dix jours de sa visite, elle sera habillée par vous." Quelle publicité vis-à-vis des clientes !»

Pour Marie-Thérèse Barthélémy, collaboratrice pendant quarante ans du couturier, la robe du soir que la First Lady portait à l'Opéra de Versailles ne pouvait être plus simple : «Avec sa bonne taille, son visage un peu large et ses bonnes épaules, Jackie n'était pas le genre de femme qui pouvait se permettre des fanfreluches. D'ailleurs, du fait de sa très bonne éducation, si elle portait un

tailleur, il devait être un peu sévère.» Tout le contraire, en fin de compte, de sa belle-mère. «Quel phénomène ! se souvient Marie-Thérèse Barthélémy. Une petite Américaine maigre, avec une voix pointue de crêelle pas croyable, une dame charmante et très drôle ! Elle attendait sa voiture dehors, assise sur le banc devant le café et la station de bus, en bas de la maison Givenchy. Jamais une cliente ne s'asseyait sur un banc pour attendre sa voiture !» La vendeuse de haute couture Givenchy se remémore une autre anecdote à propos de la mère de JFK : «Quelque temps après l'assassinat de son fils, elle a commandé une robe de bal de couleur, dans les tons roses. "Madame, vous venez d'enterrer votre fils, une autre couleur serait peut-être mieux... lui a-t-on soufflé. – Non, non, non ! J'irai au bal avec une robe rose !" C'était Mme Kennedy. L'Américaine rigolote ! Sa belle-fille était davantage femme du monde que les Kennedy. La fortune de sa famille était plus acquise. C'est la raison pour laquelle elle a été formidable et très utile à la Maison-Blanche.»

Parfaite maîtresse de maison, éduquée pour cela, sachant recevoir, ayant suivi des cours de maintien, parlant couramment le français, bien élevée, donc. Le lendemain de la soirée officielle à Versailles, Jackie envoie un mot de remerciement à Hubert de Givenchy. «Elle avait dessiné un rond, c'était sa tête, et le manteau que j'avais créé pour elle, inspiré d'une peinture de Watteau qu'elle portait sur sa robe de gala», nous confiait le couturier. Le mot : «Cher monsieur de Givenchy, le général de Gaulle m'a fait un très beau compliment : "Vous ressemblez ce soir à un Watteau !"» «Nous ne pouvions pas battre le tambour auprès des médias pour parler de nos créations pour la première dame. Jackie est restée discrète, les Etats-Unis ne souhaitaient pas qu'elle porte des couturiers français», racontait encore Hubert de Givenchy. Sur toutes les photos de son voyage officiel en France, Jackie n'apparaît qu'en Givenchy.

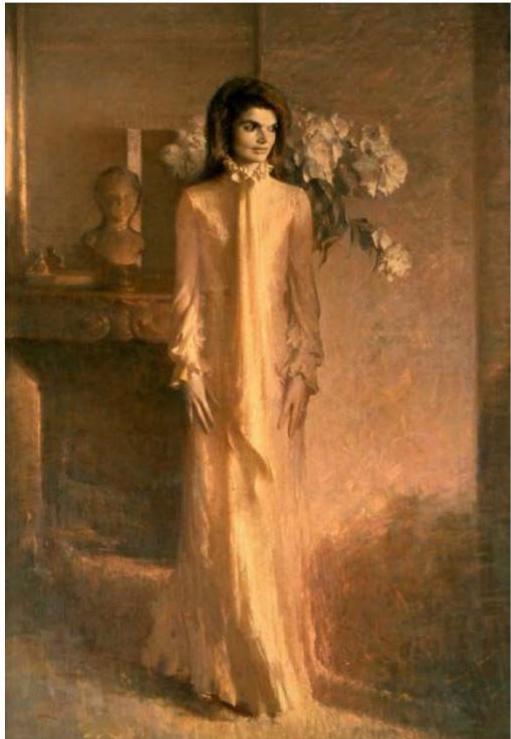
La presse encense son style et sa distinction. Ses toilettes font le tour du monde. Mais la réplique est violente. L'industrie de la mode américaine hurle au scandale ! Pat Nixon, la femme de Richard Nixon, rival républicain de John Kennedy, lui reproche ses tenues made in Paris et orchestre un déferlement de critiques des journalistes. La classe moyenne s'indigne des dépenses somptuaires de leur première dame. Les tenues de Jackie font débat. Un couturier de la 5^e Avenue va jusqu'à dire qu'elle est vêtue avec un épouvantable mauvais goût : «Ses robes grimacent, ses jupes sont trop courtes, elles laissent voir les genoux parfois...» Son beau-père, Joe Kennedy, lui intime l'ordre de s'habiller en confection américaine, et impose son ami, le couturier Oleg Cassini. «Nous faisons aussi bien que Paris et Rome. Je vais habiller Mme Kennedy.



Dallas, 22 novembre 1963.
À la descente d'avion,
Jackie porte la tenue rose
qui sera maculée du sang de
John quelques heures plus
tard et qu'elle ne quittera
pas de la journée pour
montrer au monde « ce qu'ils
ont fait ». Elle est conservée,
en l'état, aux Archives
nationales américaines.

Ci-dessous, aux obsèques
de son mari, elle porte un
tailleur Givenchy que le
couturier lui créa à la hâte.

A droite, sur la toile du
peintre Aaron Shikler, en
robe du soir... Givenchy
toujours.



JACKIE AIME TANT LES COUTURIERS FRANÇAIS QU'ELLE DÉCOUPE LES ÉTIQUETTES AVEC DES CISEAUX À ONGLES



C'est la fin de l'hégémonie européenne ! » se réjouit Cassini. C'était oublier les racines françaises de la première dame ! Son amour fou pour la mode parisienne heurte les sensibilités américaines ? Jackie s'en moque. Pour rien au monde elle ne sacrifiera son allure sur l'autel du protocole ! Pendant toutes ses années à la Maison-Blanche, la First Lady fera passer à Oleg Cassini des dessins inspirés de la mode des créateurs français, Dior, Chanel, Patou par Karl Lagerfeld, Guy Laroche... et Givenchy, à partir desquels Cassini travaillera ses silhouettes, expliquait en 2002, Pamela Golbin commissaire de l'exposition « Jacqueline Kennedy, les années Maison-Blanche ».

Si donc, aux yeux du Nouveau Monde, le style Jackie est 100 % américain, c'est pourtant bien en France que Oleg Cassini puise son inspiration pour elle. Dans un article publié sur « Slate », Jean-Noël Liaut, auteur d'« Hubert de Givenchy, entre vies et légendes », paru en 1999, va plus loin sur l'habileté

de Jackie à transgresser la politique de la présidence en faveur des toilettes made in USA. « Cassini n'est qu'une couverture. Jackie Kennedy aime tellement les modèles Givenchy qu'elle les fait entrer en douce à la Maison-Blanche. Elle découpait elle-même les étiquettes avec des ciseaux à ongles, Oleg Cassini a pompé tous les modèles d'Hubert. De purs modèles Givenchy ! »

Crime stylistique dont le couturier français au firmament de son succès n'a que faire. La pratique de la copie étant d'usage à cette époque, les maisons de couture parisiennes avaient pour habitude de vendre leurs dessins à des boutiques de luxe des Etats-Unis jusqu'au Japon. Pour exemple, la maison Chez Ninon, qui commercialisait des patrons autorisés par les grandes maisons françaises. Ainsi, le tristement célèbre tailleur rose que Jackie portait le jour de la fusillade de Dallas n'est pas un

Chanel, mais une copie siglée Chez Ninon !

Trois jours après l'assassinat de JFK, aux obsèques nationales de son époux, la jeune femme s'enveloppe du tailleur noir haute couture sans col de son créateur français préféré : le marquis Hubert de Givenchy. Son petit chapeau « pillbox » maintient le voile noir qui laisse apercevoir son beau visage figé dans l'épreuve. Elle n'a pas de larmes. Pas de perles autour de son cou. Le 25 novembre 1963, l'Amérique enterrer son 35^e président et perd sa première dame follement éprise d'élégance. Ce jour-là, aux yeux du monde, Jackie Kennedy montra ce que l'allure a de dignité. Aujourd'hui, dans la majestueuse galerie des portraits des présidents et des premières dames de la Maison-Blanche, demeure ce lien indéfectible de Jackie avec la mode française.

Dans la lumière dorée de la peinture réalisée par Aaron Shikler en 1970, Jackie paraît sereine, dans une robe du soir longue et fluide.

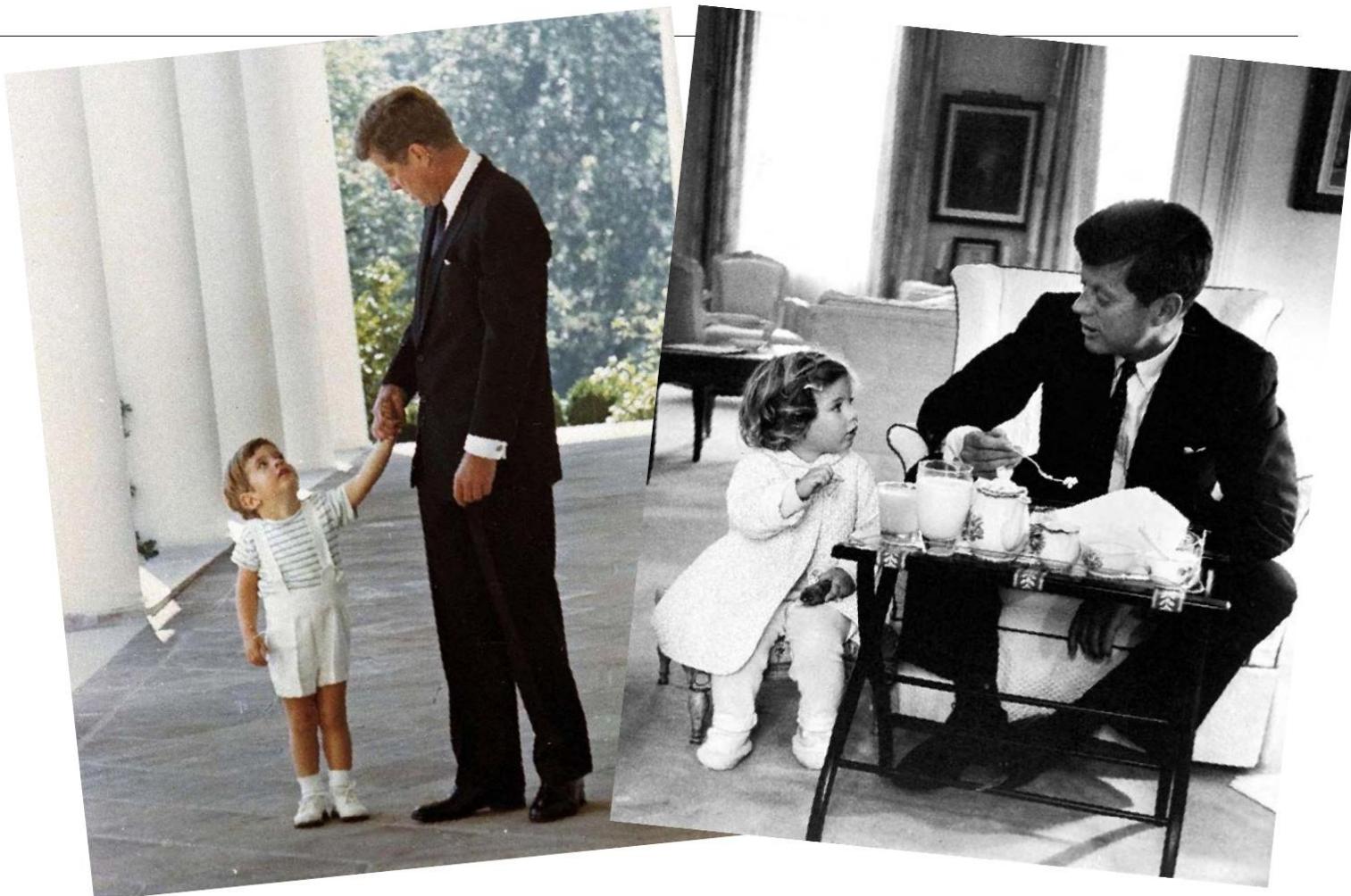
Une Givenchy. Pour l'éternité. ■



**DANS LEUR
REGARD, ON LIT
COMME UNE
FATALITÉ**

John-John et son aînée de trois ans, Caroline, lors d'une cérémonie à la bibliothèque de Boston, le 28 mai 1996. Le frère et la sœur sont toujours restés proches l'un de l'autre malgré les épreuves.

Photo CHARLES KRUPA



Président papa !
JFK, main dans la main avec son fils sous les colonnades de la Maison-Blanche, le 10 octobre 1963, et en tête à tête avec sa fille, 3 ans, pour le petit déjeuner dans l'aile Ouest, en 1961.

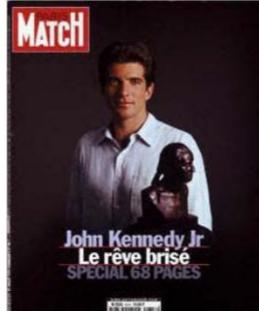
JOHN JR. ET CAROLINE DU BONHEUR ET DES LARMES

Sur le devant de la scène, Jack et Jackie tiennent leur rôle d'acteurs au sommet d'une Amérique admirée. Celle des sixties. Côté jardin – à la Maison-Blanche –, Caroline et John Jr., leurs enfants, semblent jouer à « La mélodie du bonheur ». Pas pour longtemps, hélas. La fillette va avoir 6 ans quand son père tombe sous les balles à Dallas. Son petit frère, 3. Et il n'a pas 40 ans quand, jeune patron de presse du magazine « George », il trouve la mort aux commandes d'un Piper PA-32 en se rendant sur l'île de Martha's Vineyard. Destin brisé.



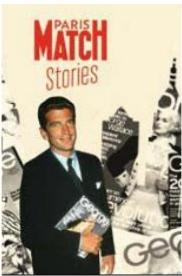
En haut: mère attentive, Jackie suit la scolarité de son fils de près. Ici à Providence (Rhode Island), à l'université Brown, en juin 1983, lors de la remise de son diplôme de Bachelor of Arts (équivalent à une licence) en histoire.

Ci-dessus: deux cousins sur la plage : John-John et Robert Kennedy Jr. Tous deux ont traversé la terrible épreuve de voir leurs pères assassinés.



La couverture de notre n° 2618, du 29 juillet 1999. Le 16, John-John et sa femme disparaissaient dans un accident d'avion.

Les amants terribles de l'Amérique : Carolyn Bessette-Kennedy et John-John en 1998, à New York. Ils se sont mariés, presque en secret, le 21 septembre 1996, sur l'île de Cumberland, en Géorgie.



RETROUVEZ LE RÉCIT D'OLIVIER ROYANT, « LE JOUR OÙ JE SUIS DEVENU AMI AVEC LE DERNIER DES KENNEDY », SUR APPLE PODCAST, GOOGLE PODCAST OU PARISMATCH.COM.



Détente sportive sur le campus de Brown entre copains de fac, dont son ami Robert T. Littell (casquette), qui racontera leurs vingt ans d'amitié dans un livre, « The Men We Became », en 2004.

John Jr. à New York en 1995 avec l'homme de presse français Daniel Filipacchi, pour le lancement du magazine « George ».

Correspondant de Match à New York pendant dix ans, Olivier Royant a suivi la carrière de journaliste de John-John Kennedy depuis la création de « George ».

Ce formidable meneur de jeu terminait les bouclages en pique-nique sur les pelouses de Central Park

Par OLIVIER ROYANT

La première fois que nous nous sommes vus pour parler de son projet de magazine, c'était au Bernardin à New York, se souvient Daniel Filipacchi. Je ne le connaissais pas. Je pensais qu'il arriverait en limousine avec chauffeur. Et il est arrivé avec sa bicyclette, un bérét sur la tête et habillé d'un gros pull. Il s'est changé dans l'entrée, a mis une cravate, et le maître d'hôtel m'a dit : « M. Kennedy est là ! » Ce déjeuner sera l'une des premières étapes de l'aventure « George ».

Quelques semaines plus tard, un matin du printemps 1995, en le voyant monter dans l'ascenseur, son bérét noir enfonce sur la tête, des lunettes sobres sur les yeux, une roue de vélo à la main, nous nous sommes tous demandé ce qu'il venait faire chez nous. Pourquoi, à 34 ans, après des débuts d'assistant du procureur de la ville de New York, le « prince héritier » de l'Amérique éprouvait-il le besoin irrépressible de joindre les rangs de ses poursuivants, cette presse qui, depuis la maternelle, n'avait jamais cessé de le traquer ? Ce matin-là, les quotidiens new-yorkais se faisaient l'écho du deal dont tout le monde parlait, entre John Kennedy, son associé Michael Berman et le groupe de presse Hachette Filipacchi Magazines. De cet accord devait naître « George » (comme George Washington), un magazine politique dont John serait le rédacteur en chef.

Le 20 mai 1994, le lendemain de la mort de sa mère, John était à son bureau dès 8 h 30. Il a fait exactement ce que Jackie aurait fait : il est retourné travailler. L'objet de ce travail est un projet de magazine : le premier vrai pari de sa vie professionnelle. Il s'agit pour lui de créer un journal moderne, détaché des clivages partisans, qui tenterait de capter l'attention des déçus de la politique, particulièrement nombreux chez les jeunes. « La politique ne se vend pas, s'est-il entendu répéter invariablement, vous ne trouverez pas un éditeur pour publier votre revue. » Alors, tournant le dos aux Américains, John Kennedy rencontre les dirigeants d'un groupe européen.

Quand John et sa petite équipe se sont installés dans leurs bureaux au 41^e étage du 1633 Broadway, certains se sont demandé s'il faudrait renforcer la sécurité au pied de l'immeuble et si le coffee shop sur Broadway allait devenir la cantine attitrée de ses groupies. Chaque apparition de l'héritier engendrait une agitation fébrile dans les couloirs. Les secrétaires se pomponnaient, les chefs de service se

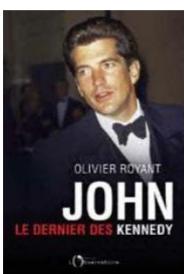
rauaient vers la photocopieuse plus qu'à l'ordinaire. Chacun allait se servir une tasse supplémentaire à la machine à café. Dans son sillage, tous, nous tendions la tête pour apercevoir sa haute silhouette, cintrée dans un costume de bonne coupe, qui passait dans le couloir. Nous avions tellement eu l'habitude de découvrir sa vie dans les magazines qu'il était difficile de voir d'emblée en lui un collègue de travail. Il nous a fallu plusieurs jours pour « oublier » le visage de John, pour le considérer, lui, l'individu, et lui parler comme à un journaliste et non pas comme au prochain président des Etats-Unis. A la fin d'un entretien pour Paris Match où nous parlions du lancement de « George », John m'a dit en souriant : « Tu ne m'as pas demandé si j'étais fiancé ! » Je n'avais pas osé. Au bureau, l'agitation des débuts s'est vite dissipée. John était en toute occasion facile d'accès, aimable, même s'il avait l'art des stars d'éviter les regards. « Ma mère m'a appris à gérer la célébrité », nous disait-il parfois. A Manhattan, tandis que les maîtres de l'univers se déplacent en limousine climatisée, John, dans son style de sportif pur et décontracté, revêtait sa tenue de camouflage pour affronter à VTT ou en rollers la jungle new-yorkaise au ras du bitume.

A 34 ans, John s'est improvisé rédacteur en chef. « George » est un lieu de rencontre entre la politique, le divertissement, la culture pop et le monde des affaires. Pour être crédible, ce magazine devait lui ressembler. Il devait avoir son sens de l'humour. Il ne devait pas être trop pompeux, ni trop intello. Le ton devait être à la fois amusant et irrévérencieux, comme John parfois. Il avait placé le buste de George Washington sur son bureau. Il aurait pu choisir de s'enfermer dans un bureau directorial. Mais il avait décidé de transformer le sien en salle de conférences en y installant une large table ronde où il tenait des réunions informelles. Au bout de trois mois d'apprentissage express, il avait pris seul les commandes du magazine. Il choisissait les couvertures lui-même, travaillait au « mur ». Comme tous les journalistes, il partait à la chasse au scoop et à l'interview exclusive : Warren Beatty, le général Giap, le dalaï-lama ou Mike Tyson, qu'il alla voir en prison. « Mon nom n'est pas suffisant pour ouvrir toutes les portes », disait-il parfois en souriant. Mais John plongeait dans son carnet d'adresses pour faire réussir « George ». Il était allé dîner avec Fidel Castro à Cuba et devait retourner prochainement à La Havane pour conduire une interview avec le Lider maximo.

Pourtant, en 1997, tandis que deux scandales secouent le clan Kennedy, que Joe est le sujet d'un livre incendiaire écrit par son ex-femme et que Michael est accusé d'avoir séduit une jeune fille au pair de 16 ans, John, dans un éditorial de « George », portera un regard critique sur le comportement de ses cousins. En enrôlant comme pigiste Alfonse D'Amato, sénateur républicain, pourfendeur des Clinton, John Kennedy prouvait également que « George » ne serait pas un organe de l'intelligentsia démocrate mais un journal bipartisan et provocateur. En septembre 1996, John réussira à notre nez l'un de ses meilleurs coups : un jour, parti en week-end, il est parvenu à nous dissimuler son mariage...

Avec ses journalistes de « George », John Kennedy célébrait parfois la fin des bouclages par un joyeux pique-nique sur les pelouses de Central Park. Le rédacteur en chef devenait meneur de jeu : volley-ball baseball, football américain, Frisbee... Son insatiable énergie et son appétit de vivre vite et pleinement l'existence éclataient alors au grand jour. Face à sa vitalité et son charisme, les Américains n'ont jamais cru que le magazine était son dernier mot, mais plutôt un tremplin vers un destin national. ■

A lire : « John, le dernier des Kennedy », d'Olivier Royant, éd. de l'Observatoire.





Le 28 juillet 2011, Caroline Kennedy s'installe dans un salon du John F. Kennedy Presidential Library and Museum à Boston pour un entretien à l'occasion de la publication du livre d'entretiens de sa mère, «Avec John F. Kennedy. Conversations inédites avec Arthur Schlesinger, 1964».

Photo BEN BAKER



Caroline avec son père à bord du yacht «Honey Fitz» au large de Hyannis Port, le 25 août 1963.

Caroline Kennedy: «Mes parents m'ont donné une force immense. Un exemple pour mes enfants»

Interview CAROLINE PIGOZZI

Paris Match. Après le décès de votre frère, John, le 16 juillet 1999, vous êtes désormais le dernier symbole de ce couple de légende !

Caroline Kennedy. C'est une réalité mais cela ne change pas grand-chose parce que ma famille reste toujours et à chaque instant profondément présente en moi. Je crois aux mêmes valeurs que mes parents et suis bien consciente qu'il y a encore beaucoup à faire... John me manque terriblement, comment pourrait-il en être autrement ? C'est pourquoi il me semble essentiel de travailler afin d'améliorer tout ce qui peut l'être autour de moi.

D'où vous vient ce ressort extraordinaire en dépit de toutes ces épreuves ?

En m'aimant et en me gâtant, mes parents m'ont donné une immense force. Ils étaient merveilleux et leur exemple demeure au quotidien une richesse toujours renouvelée ; dans tous les domaines, car ils "investissaient" sur le long terme. C'est ce que j'explique à mes enfants, en essayant à mon tour de leur montrer l'exemple. Je suis si fière de mon père et de ma mère que je parle beaucoup d'eux, évoquant souvent leur mémoire avec Rose, Tatiana et John.

Souvenirs, souvenirs...

J'en ai beaucoup en effet lorsque j'étais petite, surtout les moments inoubliables que je passais avec mon père

pendant les vacances d'été quand nous partions en bateau et qu'il me racontait des histoires.

Réussissez-vous à vivre presque normalement ?

J'y arrive, je peux même dire qu'à New York je mène une existence des plus banales. D'ailleurs, lorsque je fais du shopping ou du jogging, quand les gens me reconnaissent, ils sont généralement chaleureux. Ce qui est très agréable. Je crois que je leur rappelle mes parents ; ainsi sont-ils affectueux et charmants justement parce que, à leurs yeux, j'incarne la fille de ce couple qui défendait le peuple américain.

Quelle existence menez-vous désormais ?

Je suis avocate de formation, docteure en droit de l'université de Columbia. J'ai d'ailleurs commencé par publier deux ouvrages de droit, puis [en 2001] j'ai écrit deux livres, l'un sur les poèmes que ma mère aimait, l'autre sur le courage. Ce fut une expérience intéressante, et le public a très bien réagi. [Depuis, Caroline Kennedy a été ambassadrice au Japon de 2013 à 2017 et, en rentrant aux Etats-Unis, elle s'est investie dans de multiples actions à New York, notamment dans le secteur éducatif.] Je ressens viscéralement le besoin de m'impliquer dans la vie des Américains. Il y a aussi d'autres domaines

auxquels je me consacre : les arts, l'histoire et la promotion de la citoyenneté. Sans oublier, bien sûr, la Kennedy Library dont je m'occupe activement.

Y a-t-il un style Caroline Kennedy ?

Il me semble que oui, plutôt classique et sobre, qui d'après ce que l'on dit n'est pas sans rappeler celui de ma mère mais en plus sportif et davantage "famille".

Parlez-moi de Jacqueline Kennedy justement ?

Elle avait une passion pour l'histoire qui débute lorsqu'elle était étudiante à Sciences po et à la Sorbonne où elle suivait des cours de littérature et de poésie. Thèmes l'ayant guidée et motivée à la Maison-Blanche. Elle aimait également l'art et la haute couture française. Plus tard, devenue première dame des Etats-Unis, s'efforçant d'être digne de ce grand honneur, marquée par son expérience française, elle était bien décidée à faire adopter aux Américains cette attitude de respect envers leur passé.

Aimait-elle ce rôle de première dame ?

Elle était fière d'être la femme du président John Fitzgerald Kennedy et d'avoir fait notamment de la Maison-Blanche un haut lieu international de l'art. Egalement très concernée par son rôle d'"ambassadrice", non seulement elle représentait les Etats-Unis de part le monde, mais savait aussi tirer des leçons de cette expérience et rapporter en Amérique ces connaissances acquises à l'étranger, entre autres dans votre pays, terre que ses ancêtres avaient quittée deux siècles auparavant. Son approche très subtile de sa fonction, son élégance naturelle, alliées à la vision de mon père d'une Amérique plus juste lui permirent d'interpréter avec talent ces valeurs et de représenter le président Kennedy et les Etats-Unis grâce à un style qui fascinait à l'époque et continue de fasciner dans d'innombrables pays. D'ailleurs, lors de leur voyage officiel en France alors qu'ils étaient reçus par le général de Gaulle en mai 1961 – un merveilleux souvenir pour tous les deux –, cette phrase prononcée par mon père est restée célèbre : "Je suis l'homme qui accompagne Jacqueline Kennedy". Cela prouve combien il était honoré et heureux de l'accueil chaleureux, de l'enthousiasme dont ma mère faisait toujours l'objet. ■

OBJECTIF LUNE

Aux Américains, JFK promet les étoiles ! En avril 1961, Youri Gagarine, héros de l'Union soviétique, a accompli le premier vol habité dans l'espace. Quatre ans plus tôt, l'URSS avait déjà fait sensation en mettant sur orbite le satellite Spoutnik, prenant la tête dans la course aux étoiles. C'en est trop pour JFK qui enjoint, le 20 avril, son vice-président Lyndon B. Johnson, d'obtenir des « résultats spectaculaires ». En mai, l'astronaute Alan Shepard s'envole à bord de Freedom 7 dans le cadre du programme Mercury. Et Kennedy lance le grand défi de l'homme sur la Lune.



Centre spatial de la Nasa, cap Canaveral, le 23 février 1962. Au côté de John Glenn, JFK examine la capsule Friendship 7, dans laquelle l'astronaute a accompli, deux jours plus tôt, le premier vol orbital d'un Américain. Derrière eux, le vice-président Lyndon B. Johnson.

Photo PAUL SLADE



**WERNHER VON BRAUN,
PÈRE DU LANCEUR V2, PIONNIER
DE LA MISSION APOLLO**

16 novembre 1963, au cap Canaveral. L'ancien ingénieur nazi récupéré par les Américains à la fin de la Seconde Guerre mondiale, explique au président le fonctionnement du lanceur géant Saturn. La fusée sera l'instrument des premières missions lunaires.



EN 1962, IL INSPECTE LES OUTILS DE LA CONQUÊTE SPATIALE

Le 12 septembre, à Saint Louis (Missouri), durant la visite de la McDonnell Aircraft Corporation, constructeur aéronautique partenaire de la Nasa. On lui présente une maquette taille réelle de la capsule Gemini. Le matin même, au Texas, dans le cadre de sa tournée des installations de l'agence spatiale américaine, JFK a déclamé son célèbre « Moon speech » : « Nous choisissons d'aller sur la Lune. » Il incarne alors le meilleur de l'esprit pionnier américain.

Photo CECIL STOUGHTON



Kennedy à Khrouchtchev : « Envoyons ensemble des hommes sur la Lune. » Le chef du Kremlin rétorque : « Niet ! »

Par ROMAIN CLERGEAT

Pour John Fitzgerald Kennedy, le mois d'avril 1961 est meurtrier. Encore sonnée par le traumatisme du « Sputnik Moment » de 1957, l'Amérique se réveille le 12 avril sous le choc : l'URSS vient d'envoyer un homme dans l'espace ! Une semaine plus tard, des anticastristes, soutenus par les Etats-Unis, débarquent dans la baie des Cochons à Cuba. Fiasco complet. Pour un président qui a pris ses fonctions trois mois auparavant, cela fait beaucoup. JFK a besoin de reprendre la main. Et vite. Ce sera l'espace.

Le futur de la domination entre les

12 septembre 1962. Dans le stade de l'université Rice de Houston (Texas), le président prononce son discours fondateur sur l'effort américain dans la conquête lunaire.



Etats-Unis et l'URSS se joue « là-haut ». Les Soviétiques ont envoyé une sonde en orbite autour de la Terre, et pas besoin d'être un grand stratège pour anticiper les dangers. Hier, une sonde. Demain, un missile nucléaire. Celui qui laissera à l'autre ce champ de bataille aura perdu. Depuis le lancement de Spoutnik, les Américains sont angoissés à l'idée d'un hiver nucléaire. Kennedy le sent, le sait. C'est son rôle de rassurer la population.

Alors il consulte son vice-président, Lyndon B. Johnson, qui dirige le National Aeronautics and Space Council. Et surtout Wernher von Braun. L'ingénieur de génie, concepteur des V2 d'Hitler, arraché à la barbe des Russes à la fin de la guerre. « Peut-on faire mieux ? Envoyer des hommes sur... la Lune ? » demande JFK. Le savant allemand sait réelle, et nette à ce stade, l'avancée technologique des Soviétiques. Les Américains n'ont pas encore de fusée fiable. Mais ils ont les moteurs. Un bon point de départ pour imaginer propulser les 3 000 tonnes nécessaires pour emporter des Américains vers la Lune. Von Braun écrit donc au président : « En visant cet objectif, on a une vraie chance d'y parvenir d'ici 1967-1968. »

John Kennedy sait qu'il tente un pari fou. L'Amérique apprend tout juste à tirer des bords. Il lui annonce vouloir traverser l'Atlantique de nuit. A peine cinq mois après son entrée en fonction, il fait tapis avec sa présidence (et sa réélection) en imaginant le projet le plus ambitieux dans l'histoire de l'humanité. Rien de moins.

Il autorise d'abord la diffusion télévisée en direct, le 5 mai 1961, du décollage de la fusée emportant le premier Américain dans l'espace. Alan Shepard a vraiment l'étoffe du héros. Jusqu'à présent, quasiment une tentative sur deux d'envoi de fusée se solde par une explosion. S'installer dans le module relève de la mission suicide. Celle de prendre le risque que la nation entière assiste en direct au camouflet, une vraie audace. Mais Kennedy a besoin de ce coup de pouce pour convaincre les Américains d'aller encore plus haut.

Le vol se passe bien, même si le résultat est modeste. La faible fusée Redstone propulse la capsule Mercury d'Alan Shepard à quelque 180 kilomètres dans l'espace pendant quinze petites minutes. Moins haut et moins longtemps que les Russes avec Gagarine, mais peu importe. Kennedy tient son succès et peut se présenter devant le Congrès quelques jours plus tard. Où il demande à ses compatriotes un effort jamais vu en temps de paix : + 89 % d'augmentation du budget de la Nasa, 101 % l'année suivante. Un coût total estimé de 110 milliards de dollars en données actuelles. Comme le pays s'était mobilisé pour le projet Manhattan, le programme spatial va fédérer l'excellence d'une nation autour d'une vision : la nouvelle frontière. Plus de 20 000 entreprises sont sollicitées, 400 000 personnes travaillent directement pour le programme mais en réalité, ce sont plusieurs millions d'Américains qui vont œuvrer pour envoyer des hommes sur la Lune.

Mais Kennedy est un adepte du billard à deux bandes. En déifiant l'URSS sur un terrain où elle devance (pour l'instant...) l'Amérique, il cherche à créer un climat de tension-coopération avec les Soviétiques. Pour preuve. Au sommet de Vienne en juin 1961, au cours duquel il rencontre Nikita Khrouchtchev, le premier secrétaire du Comité central, il lui suggère : « Pourquoi ne collaborons-nous pas pour envoyer des hommes sur la Lune ? » Sans doute surpris par la proposition inattendue, Khrouchtchev donne son accord ; à la stupeur de ses conseillers. Kennedy n'en revient pas. Il a raison. Le lendemain matin, le ton a changé. Et c'est « *niet* » pour une coopération spatiale. En tout cas, pas avant un traité sur le désarmement.

C'est Jackie Kennedy qui obtiendra finalement la plus belle coopération russe-américaine à ce sommet. Au cours du dîner final, la première dame demande innocemment au dirigeant soviétique des nouvelles de leur programme spatial. Et notamment des animaux que les Russes ont expédiés hors de l'atmosphère. Ajoutant même : « Pourquoi ne nous envoyez-vous pas un chiot d'un des chiens qui est allé dans l'espace ? » Deux mois plus tard, l'ambassadeur soviétique Menchikov, flanqué de deux Russes inquiets et... d'un chiot apeuré, pénètre dans le bureau Ovale, où JFK se tient en compagnie de Jackie.

« D'où sort ce chien ? demande le président, interloqué.

– J'ai peur que ce soit moi qui l'ai demandé à Khrouchtchev à Vienne », avoue Jackie. Avant d'ajouter devant le regard courroucé de son mari : « A ce stade du dîner, je ne savais plus quoi lui dire... »

JFK fut le premier président à comprendre l'impact politique des images. Il sut se mettre en scène, avec Jackie et ses enfants. Il sait tirer profit de l'image de héros des astronautes. Avant même de devenir le premier Américain en orbite en 1962, John Glenn est souvent convié à venir passer le week-end à Hyannis Port, la résidence familiale du clan Kennedy. Il pratique le ski nautique avec Jackie (JFK a trop mal au dos pour s'y risquer) et en profite, au nom de tous ses collègues astronautes, pour convaincre le président américain de les laisser monnayer leur gloire auprès de « Life Magazine ». Feu vert présidentiel acordé.

Car Kennedy a besoin d'entretenir la passion dans l'opinion. Avec Wernher von Braun, ils ont tenté le tout pour le tout. Le vainqueur rafle la mise. Le perdant n'a que ses yeux pour pleurer. Seul compte de poser le pied sur la Lune



Le 20 février 1962 au cap Canaveral. Décollage de la fusée «Atlas LV-3B» transportant la capsule de l'astronaute John Glenn (ci-dessus en couverture du n° 673 de Paris Match du 3 mars 1962).

en premier. Mais en attendant, il faut garder ses nerfs devant l'accumulation des succès soviétiques intermédiaires (sonde sur la Lune, Vénus, Mars, première femme dans l'espace, etc.) Les sixties sont glorieuses, mais la guerre du Vietnam est un poison dans sa présidence. Kennedy redoute un retournement de l'opinion vis-à-vis de la conquête spatiale. Lui-même, derrière les discours mobilisateurs (« nous choisissons d'aller sur la Lune durant cette décennie, pas parce que c'est facile, mais parce que c'est difficile »), est en proie au doute. Dans un enregistrement audio rendu public en 2001, il s'épanche auprès de l'administrateur de la Nasa, James Webb, sur les conséquences possibles d'un échec. Craignant pour son budget (!), James Webb l'encourage à voir plus grand. A considérer les activités spatiales sur une échelle de temps plus lointaine, au-delà de leur génération. Kennedy l'interrompt alors séchement. Les grands rêves, oui, certes, mais JFK est d'abord un politique. « Ce programme est, que nous le voulions ou non, une course. Tout ce que nous faisons dans l'espace ne doit avoir qu'un objectif : aller sur la Lune avant les Soviétiques. Gagner cette course est la priorité absolue de l'agence [la Nasa] et, hormis la défense, la priorité numéro un du gouvernement américain. » S'ensuit une phrase que les chroniques n'aiment pas retenir, pour continuer à raconter la belle histoire, mais que Kennedy assène à un James Webb abasourdi : « Sinon, nous ne devrions pas dépenser autant d'argent. Car je ne suis pas tant que ça intéressé par l'espace. »

La place de John Fitzgerald Kennedy dans l'histoire des Etats-Unis est éternelle. Et probablement aussi dans celle de l'humanité tout entière. Pour avoir été l'initiateur d'un projet à l'échelle d'une espèce, davantage qu'à celle d'un homme. « La Terre est le berceau de l'humanité, mais on ne passe pas sa vie entière dans son berceau » avait dit Constantin Tsiolkovski, le père de la cosmonautique russe.

Cinquante ans après le premier pas de Neil Armstrong, Donald Trump ne



s'embarrasse d'aucun lyrisme pour justifier sa relance d'un programme spatial ambitieux. Pas plus qu'il ne fait référence à Kennedy. En des termes binaires et martiaux, il annonce clairement : « L'Amérique sera toujours la première dans l'espace. Nous ne voulons pas que la Chine, la Russie et d'autres pays nous dominent. Nous avons toujours dominé ! »

Lasse du manque d'enthousiasme des hommes politiques, la Nasa était devenue une belle endormie. Le dernier homme sur la Lune est rentré sur Terre en 1972 et aucun des programmes suivants ne suscitera jamais l'engouement. Kennedy en avait fait la fierté de la nation, Trump choisit de réveiller l'assoupie. A sa manière. Au clairon. Quand la Nasa annonce prudemment être opérationnelle pour envoyer à nouveau des hommes sur la Lune en 2028, le président américain manque de s'étouffer.

Les Russes sont exsangues, mais les Chinois sont devenus les banquiers de la planète. Ils ont de très hautes ambitions dans le spatial et les moyens de les financer. En outre, si l'espace était un enjeu stratégique majeur il y a cinquante ans, c'est devenu un champ de compétition crucial pour les grandes puissances. Trump le sait et tonne. « 2028 ? Alors qu'on y est déjà allé il y a cinquante ans ? C'est une plaisanterie ! Je veux que l'Amérique y retourne dès 2024. Et ce sera une femme qui en foulera le sol cette fois-ci. » D'où le nom du nouveau programme : Artemis. La fille de Jupiter. Dans la foulée, il annonce également la création d'un commandement militaire de l'espace. Le Space Command, chargé d'assurer la sécurité de l'Amérique dans l'espace, et de se protéger des ennemis des Etats-Unis qui « s'attaquent aux satellites américains, si importants pour les opérations sur les terrains de guerre et pour notre style de vie ».

Les temps ont changé. Kennedy visitait la Lune, faisait rêver une nation, et le monde entier. Trump parle des étoiles pour y faire la guerre. Et fait trembler la planète. ■



N° 606 du 19 novembre 1960.



N° 929 du 28 janvier 1967.



N° 815 du 21 novembre 1964.



N° 764 du 30 novembre 1963.

LES KENNEDY FONT LA UNE

Par PATRICK MAHÉ

Au palmarès des couvertures, de notre hebdomadaire, les Kennedy se classent forcément dans le top 10. Ils en ont illustré une solide trentaine. Pas toujours pour le meilleur, hélas, car l'assassinat de JFK, à Dallas, le 22 novembre 1963, estompe alors la tendre mélodie du bonheur qu'incarnera pour l'Histoire le couple le plus glamour de la Maison-Blanche. John et Jackie, mais aussi Caroline et John-John, leurs enfants, ont été cent fois photographiés, en toute intimité, par Jacques Lowe. Bien des photos tenues en réserve ont sombré dans l'attaque terroriste des Twin Towers, le 11 septembre 2001. Lowe, en effet, avait placé 40000 négatifs dans un coffre inviolable du World Trade Center...

La première une de Match dédiée aux Kennedy célèbre « la jeunesse aux commandes de l'Amérique ». Caroline sourit au premier plan sur les genoux de sa mère. John-John ne tardera pas à y apparaître, dans un attendrissant élan vers son père. Et puis, il y aura l'accueil à l'Elysée. On sait que de le général de Gaulle, pourtant avare de compliments, tombera sous le charme de Jackie.

En 1961 (n° 634, daté du 3 juin), elle apparaît seule, illustrant le charme « à la française » qui fera d'elle une fidèle du couturier Givenchy. Ce numéro atteint un sommet pour l'époque : 1637915 exemplaires. De 1957 à 1970, Paris Match placera 51 couvertures à plus de 1,8 million de numéros écoulés, dont celle des obsèques de JFK, le 7 décembre 1963 (1801880).

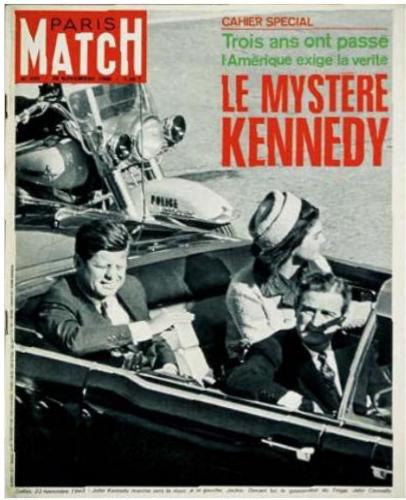
Mystère et tragédie jalonnent le feuilleton, trop souvent noir de cette famille. En 1994, « L'adieu à Jackie », qui avait refait sa vie avec l'armateur grec Onassis, dans une période où le million de ventes était la règle, atteindra 1216070 exemplaires.

Pas de couverture de Match, en revanche, à l'heure de la mort de Robert Kennedy. L'explication ? Quand le frère cadet de John tombe sous les balles de son assassin, à Los Angeles, on est en plein Mai 68... La seule époque où, trois semaines durant, notre magazine suspendra sa parution, faute de distribution.

Bien sûr, « Vie et mort de Bob Kennedy » fera bientôt la une. Ted, le plus jeune de la fratrie, y figurera aussi, mais pour de troubles raisons. C'était pour l'affaire de Chappaquiddick, en juillet 1969. Au retour d'un meeting de campagne, le sénateur perdit le contrôle de son Oldsmobile. Sa passagère, Mary-Jo Kopechne, 28 ans, y trouva la mort... ■



N° 635 du 10 juin 1961.



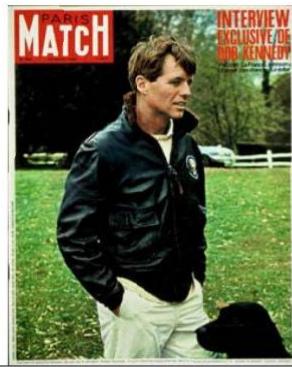
N° 920 du 26 novembre 1966.



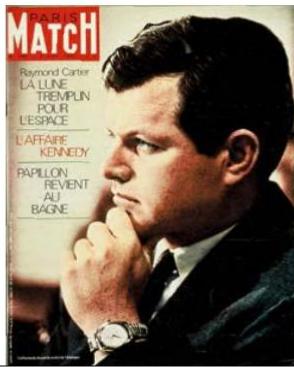
N° 1006 du 17 août 1968.



N° 2349 du 2 juin 1994.



N° 990 du 30 mars 1968.



N° 1056 du 2 août 1969.

A dramatic black and white photograph of a woman with her mouth wide open, shouting into a microphone. She has dark hair and is wearing a dark jacket. A small, colorful pin featuring a bird and a rainbow is visible on her lapel. The background is dark and out of focus.

ECOUTEZ
LE MONDE
CHANGER

ERIC BOMPARD



LA CACHEMIRE FAMILY*

ERIC-BOMPARD.COM

*LA FAMILLE CACHEMIRE